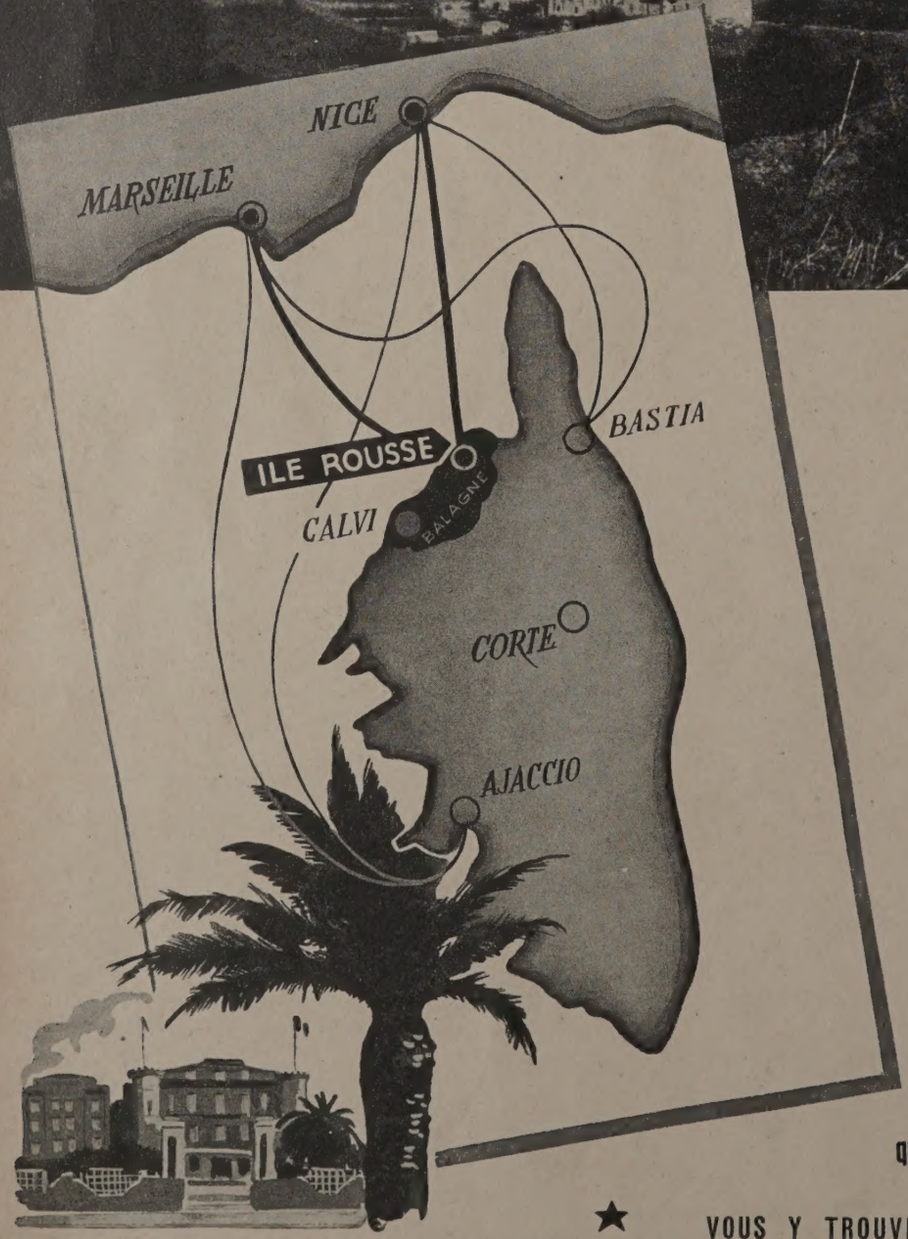
France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALIE 1955

★ CHARME DE LA CORSE..



Touristes, QUI PASSEREZ VOS VACANCES

EN CORSE

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI

LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 50 MINUTES
ET DE MARSEILLE
EN 80 MINUTES

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE
(ILE ROUSSE)

qui vous offre : plage, casino, excursions, pêche et tennis

★ VOUS Y TROUVEREZ AUSSI UN GOLF MINIATURE MODERNE

HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE - ILE ROUSSE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IXe

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 6.000	Un an 7.000
6 mois 3.100	6 mois 3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 7.250	Un an 8.600
6 mois 3.725	6 mois 4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

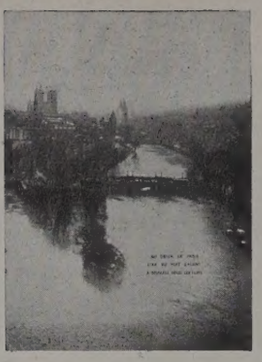
Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur sera adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

DANS UNE ANCIENNE hôtellerie du moyen âge, classée monument historique, un night-club a été installé par un journaliste. L'Hosteria dell'Orso à Rome est un modèle de raffinement. Le cadre d'époque y a été scrupuleusement respecté : les meubles, les tapisseries, les tableaux créent une ambiance particulièrement plaisante.



LA SEINE a envahi le square du Vert-Galant. Photographie prise par Léon Lalanne à bord d'un hélicoptère piloté par Jean Fourcaud. (Voir nos pages sur les inondations.)

N° 419 FÉVRIER 1955

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE
ÉDITORIAL
AUTANT EN EMPORTE LE VENT
AUX QUATRE COINS DU MONDE
INONDATIONS DANS TOUTE LA FRANCE

L'ITALIE 1955 : GRANDE ENQUÊTE DE — Paul MOUSSET

Une exclusivité FRANCE-ILLUSTRATION
LE SECRET DE LA VIE VÉGÉTALE
L'énergie solaire et la photosynthèse, sources primitives de la vie, espoirs du monde de demain. — P. CHOUARD, professeur à la Sorbonne

J'AI REMONTÉ INTÉGRALEMENT LE SUPERBE ORÉNOQUE
II. AVEC LES INDIENS DE L'ORÉNOQUE — Joseph GRELIER

L'ACTUALITÉ AUTOMOBILE
Le salon de Bruxelles ouvre la saison 1955. — R. MIOMANDRE

DU « NAUTILUS » DE JULES VERNE AU « NAUTILUS » ATOMIQUE — R. ESCAICH

LA BOXE, LE « NOBLE ART » DE DONNER DES COUPS SANS EN RECEVOIR — Michel CLARE

SAVEZ-VOUS CE QUE VOUS MANGEZ ET CE QUE VOUS BUVEZ ? — Jean CLERC

LE DIFFICILE PROBLÈME DE L'ALCOOL — René PARNAY

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Théâtres, le Cinéma, la Télévision, les Expositions, les Livres.

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément littéraire deux fascicules :

I. **LE CONSEIL DE FAMILLE,** pièce radiophonique de **JACQUES NELS ; LA NUIT DE TAMPICO,** scénario original de **PHILIPPE HÉRIAT,** de l'Académie Goncourt.

II. **JE VIENDRAI COMME UN VOLEUR,** comédie gaie de **GEORGES DE TERVAGNE**

Le réveil qui sonne m'arrache au sommeil et me laisse endormie. Mon vrai réveil ? un grand verre d'eau PERRIER : les bulles joyeuses déchirent les dernières brumes de la nuit. Grâce à PERRIER, je saute avec élan, de la paresse à l'animation. Et hop ! Monsieur PSCHITT !

perrier

EAU MINÉRALE
GAZEUSE NATURELLE

CRÉATION SOURCE PERRIER

ÉDITORIAL

LES ARBRES NE SAURAIENT FAIRE OUBLIER LA FORÊT

PARMI les multiples incidents de la vie quotidienne, au travers des nouvelles plus ou moins sensationnelles dont la presse repaît notre fringale, il est difficile de suivre ou même de retrouver le fil conducteur des grandes idées qui mènent le monde ou qui l'animent !

Le rejet de la C. E. D. ayant marqué le point final d'une certaine conception de l'Europe, les accords de Londres ont peut-être ouvert une nouvelle phase de la longue histoire du Vieux Continent et de sa marche hésitante mais continue vers son unité. Cela, un avenir prochain nous le dira.

Dans l'attente inquiète qui est la nôtre, devant cette espérance que seul le temps menace de décevoir, profitons du moins de la halte pour juger des progrès accomplis et des échecs subis. Le fonctionnement de la Communauté européenne du charbon et de l'acier nous en donne le moyen et l'occasion.

Véritable démocratie économique, cet organisme européen spécialisé vient tout dernièrement de donner une preuve éclatante de sa maturité politique. La Cour de justice de Luxembourg a, par son premier arrêt, annulé une décision de la Haute Autorité. Le judiciaire a ainsi sanctionné l'exécutif.

Nouvelle rassurante pour ceux qui craignaient les excès de ce gouvernement supra-national. Le contrôle est désormais assuré : les ressortissants de la Communauté : États, entreprises et particuliers, peuvent désormais dormir sur leurs deux oreilles !

En est-il de même pour les Européens ? La satisfaction des adversaires de toute organisation supra-nationale, le fait que le contrôle juridictionnel renforce le nationalisme devrait suffire à les inquiéter.

Mais, à dire vrai, le problème ne réside pas là. Il est dans le fonctionnement de la Cour de justice de Luxembourg, dont la compétence devait, à l'origine, s'étendre progressivement à toute l'Europe. Il est dans la conception que cette juridiction se fait de sa tâche et de sa mission. Il est dans son courage !

Car il faut du courage aux premiers juges supra-nationaux pour admettre que leur rôle diffère sensiblement de celui d'un juge ordinaire, respectueux avant tout de la loi, sans initiative personnelle, et même d'une juridiction internationale comme la cour de La Haye.

De leurs sentences dépendent en effet non plus seulement la garantie des droits des particuliers et des États, mais encore les possibilités de fonctionnement et, par conséquent, l'avenir de l'organisme qu'ils contrôlent !

Censeurs de la Haute Autorité du charbon et de l'acier, c'est le sort de la Communauté tout entière qui repose en leurs mains. Celui, par conséquent, de la première réalisation européenne.

Qu'adviendrait-il de l'Europe si les prémices de ce monde nouveau se trouvaient compromises par un contrôle trop étroit du judiciaire sur l'exécutif ?

Il est tentant, certes, de s'en tenir à la lettre d'un traité qui en constitue la charte — la constitution, en quelque sorte — mais qui n'a pu prévoir toutes les nécessités révélées par le fonctionnement et par l'usage. Il est facile de réserver jalousement aux seuls signataires de ce traité le soin des modifications indispensables, sans tenir compte du fait que les circonstances politiques de l'heure peuvent les rendre impossibles ! Mais combien il est difficile de s'élever au-dessus des strictes contingences judiciaires et d'abandonner la toge pour, à l'image des grands commissaires du gouvernement au Conseil d'État, faire respecter les droits des particuliers sans jamais perdre de vue que doit prévaloir, en toute matière, l'intérêt de la collectivité et, partant, le bon fonctionnement de l'administration active !

Les arbres ne sauraient faire oublier la forêt ! Création continue, l'Europe exige pour se révéler à elle-même la collaboration de tous, des particuliers aussi bien que des institutions, comme leur parfaite compréhension des impératifs qui dominent sa réalisation. Le flux et le reflux des idées que les Européens défendent doivent leur demeurer indifférents dans l'accomplissement journalier de la tâche qu'ils se sont tracée : à savoir, la réalisation de l'Europe unie.

C'est seulement à ce prix, et au mépris bien souvent de la facilité et même de la règle commune, que l'espoir conservera son sens.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Comme on demandait à Jean Anouilh la différence qu'il voyait entre un célibataire et un homme marié :

« Le célibataire, répondit-il, vit comme un roi et meurt comme un chien ; l'homme marié vit comme un chien et meurt comme un roi. »

La dernière heure du mâle engagé dans les liens de l'hyménée serait donc aussi la meilleure. Est-ce pour cette raison qu'il met généralement plus de hâte que sa compagne à fuir notre vallée de larmes ? Jean Anouilh n'en dit rien. Ignorance ou discrétion, peu importe ! La faiblesse du sexe fort peut s'expliquer de bien des manières, y compris les plus horribles. A preuve cette histoire dont je ne crois pas un mot mais que les psychologues de l'espèce pessimiste considèrent comme très vraisemblable.

La scène se passe chez la cartomancienne. Une ravissante jeune femme écoute passionnément des prophéties bouleversantes :

« Madame, annonce la pythonisse, préparez-vous à une vie fabuleuse. Vous allez faire des voyages magnifiques. Vous serez reçue par les princes et les rois. Vous serez très courtisée et très jalousée. Vous épouserez un homme très puissant...

— Sera-t-il jeune ?

— Oui. Très jeune et très beau !

— Oh ! merci, merci, s'écrie la consultante, extasiée. Maintenant, dites-moi encore une chose : comment vais-je me débarrasser de mon mari ? »

Grave question et qui doit se poser plus d'une fois chaque jour de par le vaste monde.

Quoi qu'il en soit, un fait paraît solidement établi : les femmes se tirent vivantes de l'épreuve matrimoniale en beaucoup plus grand nombre que les hommes. On a même le droit de soutenir qu'elles puisent dans le mariage une énergie vitale exceptionnelle puisque — une statistique autrichienne vient de le révéler — dix-neuf épouses sur mille décèdent entre soixante et soixante-dix ans, alors que le taux de mortalité atteint 20,64 ‰ dans le camp des « vieilles filles ».

La statistique, objecterez-vous, est une forme du mensonge. Je conviens très volontiers que dans un tel domaine elle prête à la controverse, car on se demande comment des enquêteurs ont réussi à trouver deux mille femmes âgées de soixante à soixante-dix ans. Et je rappellerai à ce sujet ces trois règles fondamentales :

1° Les dix plus longues années de la vie d'une femme se situent entre vingt et trente ans ;

2° Les années qu'une femme s'enlève ne sont jamais perdues : elle les donne à une amie ;

3° Il ne faut jamais avoir confiance en une femme qui avoue son âge véritable : elle est capable de dire n'importe quoi.

Mais, pour en revenir à mon propos, je pense qu'on peut tenir pour résolu le problème de la longévité ; examiné « dans le cadre » du mariage : ce sont les dames qui l'emportent. S'il subsistait d'ailleurs quelque doute sur ce point j'invoquerais le témoignage de M. Georges Duhamel :

« Est-il exact, s'enquérait une de ses amies, que les femmes vivent plus longtemps que les hommes ?

— J'en suis persuadé », répliqua-t-il.

Puis, avec autorité :

« Surtout les veuves. »

Le docteur Charles King, de New-York, vient de faire une étrange découverte : la télévision est l'ennemie de la santé.

« Les Américaines, explique-t-il dans un rapport circonstancié qui a produit outre-Atlantique les effets d'une bombe thermo-nucléaire, s'alanguissent dans de bons fauteuils et, tandis qu'elles savourent le spectacle en chambre, elles se bourrent de sucreries. Un tel régime conduit à l'embonpoint. Demain ce sera l'obésité. »

Au vrai, on savait depuis longtemps que le théâtre, télévisé ou non, excitait l'appétit. La petite histoire en témoigne, un certain Ferdinand, qui régnait sur les Deux-Siciles dans les années 1790, n'assistait jamais aux représentations de l'Opéra de Naples sans qu'à l'entr'acte il se restaurât publiquement d'un énorme plat de macaroni. Mais les gens de cette époque se souciaient peu de leur tour de taille, et leur pernicieux exemple devait être suivi jusqu'à la fin du siècle dernier — voire bien au delà — par quantité de personnages distingués qui mirent souvent leur point d'honneur à braver, fourchette en main, le spectre de la famine. C'est un médecin, le docteur Gillot de Grandmont, qui, pour le réveillon de 1870, dans Paris assiégé, régala dix invités du menu suivant :

CONSOMMÉ DE CHEVAL AU MILLET
BROCHETTES DE FOIE DE CHIEN
A LA MAITRE D'HOTEL
ÉMINCÉS DE RABLE DE CHAT
SAUCE MAYONNAISE
EPAULES ET FILETS DE CHIENS
BRAISÉS SAUCE TOMATE
COTELETTES DE CHIEN AUX PETITS POIS
SALAMIS DE RATS A LA ROBERT
GIGOTS DE CHIENS FLANQUÉS
DE RATS SAUCE POIVRADE
BÉGONIAS AU JUS
PLUM-PUDDING AU RHUM
ET A LA MOELLE DE CHEVAL
GATEAUX DE GÊNES

Faut-il préciser qu'on ignorait tout, en ces temps-là, de la transmission des images à grande distance et que, en conséquence, de pareils excès ne pouvaient s'expliquer par les progrès de la civilisation mécanique ? En fait, nos ancêtres mangeaient parce qu'ils avaient faim, et je soupçonne fort nos contemporains de se conduire exactement comme eux. Ont-ils tort ? Ont-ils raison ? Et la graisse leur vient-elle plus vite lorsqu'aux plaisirs de la télévision ils ajoutent les délices de la gourmandise ? Ces problèmes échappent à ma compétence. Je crois deviner cependant que le docteur Charles King appartient à la redoutable cohorte de ces « diététiciens », qui se sont donné pour mission de régenter l'estomac de l'humanité, de « normaliser » l'activité de ses mâchoires, peut-être même de réformer ses modes de vie.

— Quel régime faut-il suivre pour avoir des enfants ?

— Que faut-il manger pour rajeunir ?

— Y a-t-il des aliments qui développent l'intelligence ou qui, tout au moins, permettent de combattre la bêtise ?

— Connaissez-vous un régime alimentaire qui puisse remplacer un mari ?

Voilà les questions qui, paraît-il, sont couramment posées aux spécialistes de la diététique. Mais comme ceux-ci se font une joie et un devoir de n'en laisser aucune sans réponse, leur autorité prend tout naturellement un caractère universel et dictatorial. Ils nous donnent aujourd'hui à choisir entre la télévision et la ligne haricot vert. Dieu veuille qu'ils s'en tiennent là demain. Qui pourtant, au point où en sont les choses, oserait le parier ?

La « reconversion » de notre économie coûtera, paraît-il, assez cher. Cinq milliards pour commencer. Et ensuite... Ensuite, nous verrons bien...

Comment les percepteurs vont-ils se tirer de ce mauvais pas ? Voilà le problème. Car si les contribuables n'hésitent jamais à faire leur devoir, je suppose que les collecteurs d'impôts doivent parfois reculer devant le leur. J'aime à croire que ces fonctionnaires d'élite, à qui l'Etat impose les tâches les plus inhumaines, n'échappent guère aux affres de l'insomnie et que, vivant dans la peur des coups, ils passent le plus clair de leurs nuits à guetter, derrière leurs volets clos, l'arrivée imminente d'émeutiers boute-feux.

Que les temps sont changés ! Il fut une époque où les agents des contributions pouvaient se flatter

sinon de l'amour du grand public, du moins de l'estime des littérateurs et de la considération des artistes.

C'est à Jumilhac-le-Grand (Dordogne) qu'on lit sur la façade d'une pâtisserie — du gâteau, décidément ! — cette inscription gravée dans un marbre précieux :

Ugenio Lou Rei
Percetour à Jumilhac
Abitet quelo Mejou
1872-1875

(Eugène Le Roy, percepteur à Jumilhac, habita cette maison de 1872 à 1875).

Il ne s'agit pas, comme pourrait l'imaginer un « assujetti » de 1955, de commémorer ainsi les exactions d'un tortionnaire impitoyable, mais au contraire de perpétuer le souvenir d'un homme affable et cultivé qui servait avec une égale dévotion la République des Lettres et les Finances de la République, et à qui l'on doit d'excellents romans que les lettrés n'ont pas oubliés.

Ces merveilles sont rarissimes aujourd'hui.

Nos percepteurs n'écrivent plus que sur papier bleu.

Et, quoi qu'on dise, le bleu — ce bleu-là surtout — n'incite que modérément aux spéculations poétiques.

Les chirurgiens sont ordinairement des gens pressés, tant les progrès qu'a faits leur science leur valent de patients. Il est rare, cependant, de les voir confondre vitesse et précipitation au point d'oublier une partie de leur matériel dans l'anatomie ravagée de leurs clients.

Ils s'en tiennent le plus souvent au programme qu'ils se sont tracé. S'ils ont décidé d'opérer un goitre, rarement se rabattent-ils au dernier moment sur l'appendice.

Or voici une anecdote bien curieuse, qui montre combien certains virtuoses du scalpel demeurent sensibles aux souffles divers de l'inspiration.

Un écrivain se cassait le nez, l'autre mois, non sur la porte d'une maison d'édition, mais sur la tête d'un compagnon de jeu.

Fort ennuyé, l' « accidenté » pensa que la chirurgie redresserait les erreurs du sport. Il prit donc rendez-vous avec un praticien, d'ailleurs très recommandable, lui expliquant combien le dommage était nuisible à l'harmonie d'un gentil visage.

« Cher monsieur, répondit l'autre, je vous attends demain à 11 heures. Ce sera l'affaire de quelques instants. »

Le lendemain, à 11 heures, le nez cassé était, si j'ose dire, à pied d'œuvre. Le chirurgien itou.

Les événements, dès lors, se déroulèrent à un rythme hallucinant.

Un aide s'empara du client, l'appliqua sur un fauteuil, l'y boucla en un tournemain.

« Ouvrez la bouche ! »

Etourdi par la succession vertigineuse des opérations, le client ouvrit la bouche. Un instrument s'y enfonça.

Clic ! Clac !

« Ça y est ! », triompha le chirurgien.

« Ça y était » bel et bien. Mon confrère n'avait plus d'amygdales.

Parce qu'elle voulait divorcer, M. X... — soyons discret — a tué sa femme.

Emporté par son élan, il s'est tué aussi.

Les voilà bien avancés tous deux, et singulièrement M. X..., qui, en perdant une épouse trop chère à son cœur, a également perdu la vie.

Chaque jour des drames tout pareils se produisent. Ils sont plus ou moins retentissants. Leurs causes sont plus ou moins saugrenues. Leurs « modalités d'exécution » sont plus ou moins cruelles. Le nombre des décès est plus ou moins élevé. Mais l'aventure se termine toujours de la même façon : au cimetière.

Notez qu'en bien des circonstances les épouses ou les époux meurtriers se trouvent poussés au « geste fatal » par les raisons les plus honorables. Il est courant que, par l'emploi du revolver, ils veuillent « éviter le scandale ». La mort, se figurent-ils, arrange tout. Quelle erreur !

La mort n'arrange rien : les revolvers sont trop bruyants, et les gazettes, trop bien informées. De sorte que « le scandale » éclate en même temps que sautent les cervelles.

Par quelque bout qu'on prenne ces détestables manifestations passionnelles, on n'en discerne guère les avantages, si ce n'est ceux qu'en retirent les entreprises de pompes funèbres.

Pas question, naturellement, de blâmer M. X... de l' « amour » qu'il portait à sa femme. Il faut, au contraire, aimer sa femme jusqu'à la mort.

Jusqu'à la mort exclusivement, bien entendu.

Car deux divorcés vivants valent encore mieux, dans la pire hypothèse, que deux époux décédés.

Un religieux italien, le R. P. Bosio, vient de se signaler par une intervention aussi hardie que courageuse dans un débat qui, depuis des lustres, divise le monde en deux camps hostiles. Ce membre de la Compagnie de Jésus a osé écrire dans la *Civita Cattolica* que les propriétés cancérigènes de la nicotine n'étaient nullement démontrées et que, de surcroît, le tabac procurait « une sensation de bien-être et de fraîcheur, combattait l'obésité, peut-être même prévenait certaines maladies de l'appareil respiratoire ».

Il était temps que ces choses-là fussent dites. J'attends maintenant qu'un chartreux ou un bénédictin prenne sur lui de corriger les excès de la campagne antialcoolique, car, de toute évidence, les zélateurs du régime sec commencent à perdre le sens de la mesure avant d'avoir acquis seulement le sens de la rigueur scientifique.

Je ne puis mieux faire, à cet égard, que de publier les diverses définitions de l'ivrogne mises au point par le dernier « congrès international contre l'alcoolisme ». Selon cet aréopage hautement qualifié, l'ivrogne français est « celui qui boit tous les jours et seul » ; l'anglais, « celui qui s'enivre à domicile, boit en secret et bat sa femme » ; le hollandais, « celui qui, ayant absorbé sept ou huit verres, devient gênant » ; le belge, « celui qui rosse son épouse et sa progéniture ou casse la vaisselle » ; l'autrichien, « celui qui s'enivre une ou deux fois par mois » ; l'italien, « celui qui s'enivre fréquemment », et l'allemand, « celui qui s'enivre en public ».

Inutile d'insister sur le caractère outrageusement fantaisiste de ces descriptions sommaires. Tout compte fait, je préférerais, aux pitoyables divagations de nos congressistes, les conclusions auxquelles ont abouti les recherches d'un savant néerlandais et que celui-ci a discrètement saupoudrées d'humour. Le problème consistait à déterminer les effets des boissons fortes sur le comportement du buveur. Des expériences répétées ont permis d'établir le tableau ci-après :

0,1 % d'alcool dans le sang : l'individu est lucide.

0,2 % : il devient indifférent aux intempéries et à son apparence extérieure.

0,3 % : il accepte de prêter de l'argent.

0,4 % : il proteste qu'il est dans son état normal.

0,5 % : il manifeste un complexe de supériorité, mais ne peut gratter une allumette.

0,7 % : il ne peut tenir debout sans le secours des murs.

1 % : il accuse les autres automobilistes de conduire dans le mauvais sens.

2 % : il ne peut marcher ni s'habiller seul et a oublié où il a passé la nuit précédente.

3 % : il dort et il est malade.

4 % : il sombre dans un profond coma et n'aura sans doute plus l'occasion de reboire.

Je ne saurais trop vous recommander de conserver devers vous ces remarquables notations cliniques. Grâce à elles vous pourrez à tout instant contrôler votre degré d'imprégnation alcoolique et aviser aux moyens de maintenir votre équilibre. Je ne saurais trop, en revanche, vous mettre en garde contre les informations typiquement terroristes que diffusent les partisans de l'*aqua simplex* afin de vous convertir à leurs doctrines. En voici deux qui me semblent dignes d'attention et dont je vous laisse le soin d'apprécier la vraisemblance :

1° — Venise — Une vache, devenue subitement furieuse, a semé la panique dans la petite ville de Pra Maggiore. Un cycliste a failli être piétiné par la bête, et d'autres passants ont évité de justesse la galopade effrénée de l'animal. Après une véritable corrida, la vache a pu être capturée et maîtrisée. C'est alors qu'on a eu l'explication de sa crise. L'animal s'était abreuvé dans une fosse où un camion était allé s'écraser avec sa cargaison de vin et s'était enivré.

2° — Hollywood — Un gangster américain s'est présenté dans un garage isolé où un employé de garde et un chauffeur de taxi se trouvaient en conversation. Revolver au poing, il détroussa les deux malheureux et vida la caisse. Puis, ayant forcé ses victimes à ouvrir la bouche et à renverser la tête, il leur fit ingurgiter une bouteille de whisky. Les deux hommes, abandonnés en parfait état d'ébriété, conservèrent assez de lucidité pour ne point alerter la police... qui les aurait poursuivis pour délit d'ivresse. Quand ils eurent totalement recouvré leurs esprits, le malfaiteur était loin.

L'abus de l'alcool est certes condamnable. L'abus de la propagande ne l'est pas moins. C'est pourquoi, excès pour excès, j'incline à soutenir plutôt les théories du capitaine au long cours Giobatta Parodi, citoyen de Camogli (Italie).

« Mangez, buvez et fumez bien ! conseille fermement ce vaillant navigateur. Je n'ai jamais agi différemment depuis le 18 avril 1868, jour de mon premier embarquement, et voyez comme je me porte ! »

Le capitaine Giobatta Parodi se porte à merveille. Et il entre d'un pas décidé dans sa cent troisième année.

Fred, vous êtes un entêté et une tête de cochon ! » Ces propos déplaisants ont été tenus l'an dernier par Mrs. Packard, fille d'un grand producteur de cinéma américain. Ils s'adressaient à Mr. Packard, son époux. Un divorce s'en est suivi. Et Mrs. Packard a dû verser 175 millions de francs à l'homme qu'elle avait ainsi maltraité. La tête de cochon atteint aux Etats-Unis des prix prohibitifs.

Un dénommé Lucien Joly a été repêché — mort — dans le canal Saint-Martin. Trois de ses amis ont expliqué à la police que l'infortuné s'était noyé volontairement au cours d'un subit accès de désespoir. Lucien Joly, en effet, aurait mis fin à ses jours parce que, sur le coup de 2 heures du matin, il ne trouvait pas de taxi pour rentrer chez lui.

L'agent cycliste Nunzio Chiarenza, de Palerme, a failli périr dans des circonstances fort singulières. Il

faisait sa ronde sur les quais du port lorsqu'il aperçut devant lui une jeune et jolie inconnue qui l'invitait à s'arrêter. Perdant les pédales — et la tête — à la vue de cette troublante apparition, Nunzio Chiarenza perdit aussi le contrôle de sa machine et se retrouva incontinent par seize brasses de fond. Les pompiers l'ont repêché en triste état. Dix jours d'hôpital.

Pourquoi Mrs. Packard est-elle ruinée ? Pourquoi Lucien Joly est-il défunt ? Et pourquoi l'agent Chiarenza a-t-il ainsi frôlé la catastrophe ?

Par manque de sang-froid. Maîtrisez donc vos nerfs, mesdames et messieurs. Vous n'aurez qu'à vous en féliciter. Et si, par hasard, vous vous sentez impuissants à vous dominer, méditez, je vous prie, les quelques exemples de sérénité que je m'autorise à vous proposer.

Le premier a une portée universelle. Il nous est fourni par Marcel Aymé.

« Pensez-vous, lui a-t-on demandé, qu'un individu doit orienter sa carrière en fonction du succès ?

— Oui, a-t-il répondu. Mais pas à tout prix. Il ne faut pas qu'il aille, pour réussir, jusqu'à égorger sa grand-mère. »

Les autres s'appliquent à des cas très particuliers, mais on en peut tirer des enseignements d'ordre général. Je vous les soumets sans commentaire :

a) Un jeune ingénieur devait passer son examen d'admission aux chemins de fer.

« Supposons, dit l'examinateur, que deux express se rapprochent, à 120 à l'heure, sur la même voie et en sens contraire. Que feriez-vous ?

— Je réglerais l'aiguillage.

— Bien. Mais supposons que l'aiguillage soit coincé à cause du froid ?

— Je mettrais quelques branches sur les rails et j'allumerais un feu pour dégeler l'aiguillage.

— Bien. Mais supposons que vous n'ayez ni allumettes ni briquet sur vous ?

— J'essaierais d'arrêter les convois avec un drapeau.

— Bien. Mais s'il fait nuit ?

— Je prendrais une lanterne.

— Oui, mais vous n'avez rien pour l'allumer. Et il n'y a plus de pétrole. Alors ?

— Alors, j'appellerais ma sœur.

— Votre sœur ? Pourquoi faire ?

— Eh bien, depuis longtemps elle voudrait voir un accident de chemin de fer. Et, un accident pareil, elle ne le verrait jamais plus ! »

b) Bernard Ruffin, d'Authierox (Calvados), ayant annoncé à sa femme qu'il allait la quitter, M^me^ Bernard Ruffin annonça à son mari qu'elle se tuerait. Alors qu'ils passaient ensemble près d'une rivière, M^me^ Ruffin se jeta brusquement à l'eau. Bernard Ruffin se précipita sur la berge et aperçut un bras qui s'agitait hors de l'onde. Il le saisit et... en détacha le bracelet-montre. Après quoi, il s'en alla.

c) M^me^ Phyllis C..., de Denver (Colorado), a exposé à un journal local le détail de ses déboires conjugaux et les méthodes qui lui ont permis de redresser une situation apparemment très détériorée. Elle s'est exprimée en ces termes :

« Je suis mariée depuis quinze ans. Pendant les cinq années qui suivirent nos noces, mon mari me frappait violemment tous les mois et sans aucune provocation de ma part. Je l'aimais profondément. Aussi ne protestai-je point tout d'abord. Mais comme ses crises de colère augmentaient en fréquence et en intensité, comme, d'autre part, la sécurité de mes deux enfants était en jeu, je résolus de réagir.

» Je n'avais pas la force de me défendre. Néanmoins, dès que j'eus subi un nouveau passage à tabac, je déclarai simplement : « Très bien, » je vous dois la monnaie de votre » pièce. Vous l'aurez. »

» Trois jours plus tard, alors qu'il dormait paisiblement, je me levai et lui assenai sur la tête, à l'aide d'un barreau de chaise, plusieurs coups assez vifs. Il va de soi qu'en retour je reçus une correction supplémentaire. « Parfait, dis-je. Je vous en » dois encore une ! »

» Cette fois, j'attendis une semaine pour contre-attaquer. Un soir, tandis qu'il mangeait sa soupe, je lui cassai à l'improviste un saladier sur le crâne. Les représailles furent instantanées : il tomba sur moi à bras raccourcis. Cela fait, il s'assit pour lire son journal. C'est le moment que je choisis pour l'assommer avec une latte de sommier métallique.

» Revenu à lui, il m'infligea la plus rude punition de mon existence.

» Mais j'avais gagné. Car à partir de ce moment mon mari changea d'attitude. Il n'osait plus s'endormir et chaque fois qu'il se déplaçait dans mes parages il se couvrait la figure de son bras, ne sachant pas d'où le prochain coup partirait. Finalement, il sollicita une trêve. Je la lui accordai. Elle dure encore. Depuis cette époque il n'a plus

jamais levé la main sur moi ni sur aucune de nos filles. Mon ménage est devenu un paradis. »

... Et maintenant, à vous de jouer !

Des provinciaux sont « montés » jusqu'à Paris, sous la conduite de M. Poujade, pour protester contre l' « inquisition fiscale ». Nos « grands argentiers » sont-ils devenus si féroces que leurs exactions suffisent à justifier pareilles mobilisations ? A tout hasard, je conseille à M. Poujade de relire cette lettre d'un prédécesseur de MM. Edgar Faure et Robert Buron, M. de Chamaillart, qui opérait au début du XVIII^e^ siècle :

Versailles, le 9 novembre 1705.

Monsieur,

L'usage de frauder les droits du roy, particulièrement pour ce qui regarde la gabelle, s'est tellement introduit depuis quelque temps dans le royaume, qu'il n'est pas possible de croire que les curés et les confesseurs fassent leur devoir, lorsque ceux qui font ce mauvais commerce se présentent à leur confession. Ils les obligeraient à la restitution, puisque c'est un vol fait à Sa Majesté que de lui dérober des droits légitimement acquis et établis par la puissance que Dieu a donnée aux souverains sur leurs sujets, qui ne s'en servent que pour maintenir la religion et la police dans leurs Etats. Je ne doute point que ces vérités ne vous soient connues, comme à moi, et Sa Majesté est persuadée qu'étant informé des abus qui se commettent vous donnerez ordre aux curés de votre diocèse d'instruire les peuples, dans leurs exhortations et prédications, des obligations dans lesquelles ils sont de restituer tous les profits illégitimes qu'ils pourraient avoir faits sur Sa Majesté en fraudant ses droits. Il n'est pas moins nécessaire que vous fassiez entendre aux confesseurs qu'ils doivent interroger ceux qui se présenteront au sacrement de pénitence de la manière dont ils se sont conduits à cet égard, que, s'il s'en trouve quelques-uns qui aient fait des profits illégitimes par cette voie, vous les engagiez à les déterminer à la restitution.

Je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Jusqu'ici — et c'est tout ce que j'entends alléguer à la décharge de nos ministres — les confesseurs de l'Eglise de France n'ont pas été sollicités de trahir leurs pénitents au bénéfice de la rue de Rivoli.

Un astronome nippon croit pouvoir affirmer que la planète Mars est habitée, en raison d'un changement important survenu, il y a une quinzaine d'années déjà, en un point de cette planète connu sous le nom de « Grand Œil ».

Les astronomes sont péremptoires. Ils vous regardent dans l'œil et vous disent ce que vous avez dans le ventre. On devrait bien, par parenthèse, les inviter à appliquer leur méthode à la diplomatie. Peut-être qu'en examinant l'œil de Moscou... Mais la question n'est pas là. La question est de savoir s'il y a des êtres vivants sur Mars ou s'il n'y en a pas.

Les romanciers d'anticipation ont répondu par l'affirmative. Wells, notamment, a décrit l'invasion de la terre par les Martiens. Des savants imaginatifs, en 1925, ont même cru capter des signaux hertziens émis par nos voisins hypothétiques.

Il se peut donc que Mars soit habité. Tous les ans, d'ailleurs, on voit sur les tréteaux de la foire du Trône — et cela depuis des temps bien antérieurs à l'apparition des soucoupes volantes — une Martienne « authentique » arrivée jusqu'à nous par des cheminements mystérieux. Elle a un cou de girafe et une croupe d'hippopotame, ce qui nuit à son sex-appeal sans rien lui retirer de son originalité.

Les choses étant ainsi, et compte tenu de la nature de l'homme, animal social sinon très raisonnable, on peut prévoir que des Terriens avisés souhaiteront avant peu établir des relations mondaines, commerciales et autres avec les congénères de cette créature fabuleuse. C'est alors que l'agence Cook organisera des voyages intersidéraux à des prix forfaitaires et que les parlementaires fonderont des associations d'amitié franco-martienne.

Mars sera la « planète promise », l' « espace vital » ouvert aux dictateurs comme aux démocrates. Et l'enchantement durera jusqu'au jour où les Terriens, ayant colonisé les indigènes selon les moyens classiques des codes civil, criminel et militaire, de l'économie dirigée et de la pompe à phynances, s'apercevront que ce pays est devenu impossible, qu'on y paie des impôts, qu'on y paie son terme, qu'on y entend Jean Marais et qu'on y attrape la scarlatine comme partout ailleurs...

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE

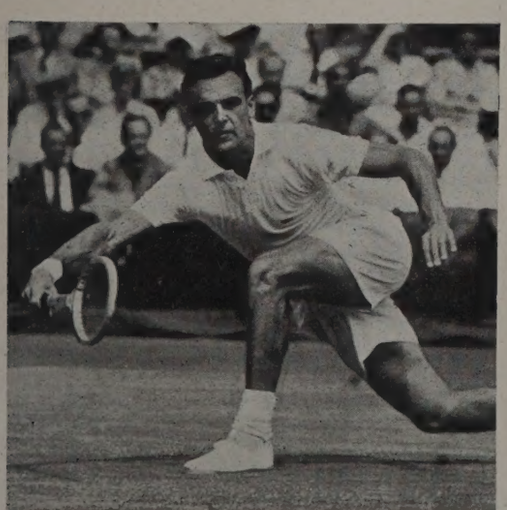
DU 15 DÉCEMBRE AU 25 JANVIER

NEW-YORK, 15 DECEMBRE. Avant leur visite officielle à Washington, S. M. le shah d'Iran et l'impératrice Soraya (au centre) assistent à la présentation de l'opérette « Fanny », dont ils félicitent les principaux interprètes.

MALTE, 15 DECEMBRE. Les amiraux de la base maritime avaient pris les rames pour conduire à bord du « Surprise » l'amiral Mountbatten regagnant Londres après avoir transmis ses pouvoirs de commandant en chef de l'île.

ATHENES, 17 DECEMBRE. Le refus opposé par les Nations Unies à une discussion sur le rattachement de Chypre à la Grèce provoque de véhémentes manifestations estudiantines d'hostilité à l'Angleterre et aux Etats-Unis.

NEW-DELHI, 25 DECEMBRE. Poursuivant son voyage en Asie, le maréchal Tito prend congé de M. Nehru. Les deux hommes d'Etat ont conjointement déclaré que le « non-alignement » ne signifie pas pour eux « neutralisme ».



SYDNEY, 27 DECEMBRE. En gagnant son second simple de la finale, Vic Seixas a été, avec son co-équipier Trabert, l'artisan de la revanche qui permet aux U. S. A. de récupérer sur l'Australie la Coupe Davis, perdue en 1950.

PARIS, 28 DECEMBRE. Une famille en deuil veille la dépouille du jeune Bertrand Dauvin, champion du vol à voile, qui s'est tué dans les Alpilles en tentant de battre le record du monde de durée en planeur monoplace.

« EN BREF »

UN INVENTEUR DISPARAIT

CELUI qui, environ 1900, conçut et réalisa le premier aspirateur électrique, l'Anglais Herbert Cecil Booth, meurt à quatre-vingt-trois ans avec la satisfaction d'avoir doté l'art ménager d'un ustensile répandu aujourd'hui à des millions d'exemplaires à travers le monde.

L'OR NOIR

EN France, la consommation des produits pétroliers a atteint en 1954 près de 23 millions de tonnes. Quant à la production française de pétrole, qui s'était élevée de 500.000 tonnes en 1953 à 700.000 en 1954, on escompte qu'elle atteindra un million de tonnes cette année.

UN SPORT QUI RENAIT ?

RECEMMENT nous entretenions nos lecteurs de la chasse au faucon. Ce noble art va-t-il renaître au service du vol le plus moderne ? En raison des dangers que présentent pour les pilotes d'avions à réaction les cohortes de corneilles qui s'abattent sur nos aérodromes, il est question de faire appel aux derniers des fauconniers, dont les élèves ailés seront dressés à faire fuir ces hôtes indésirables.

GESTATION LABORIEUSE

LA C. E. D. enterrée, les accords de Paris ont à parcourir à leur tour un chemin hérissé d'obstacles. En fin d'année, l'Assemblée nationale avait finalement approuvé sans enthousiasme, par 287 voix contre 260, l'entrée de l'Allemagne de Bonn dans l'Union économique occidentale, qu'elle avait rejetée le 24 décembre par 280 voix contre 259. Des réserves se sont fait jour ensuite au Conseil de la République, appelé à se prononcer sur les accords.

Proposée par la France, la création d'une agence des armements à direction supranationale rencontrait de prime abord l'hostilité de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas. M. Mendès-France, qui s'est efforcé à Rome d'obtenir l'adhésion de l'Italie à sa thèse, s'est entretenu ensuite du même problème avec le chancelier Adenauer à Baden-Baden. Et la parole est passée aux experts de l'U. E. O., qui, au Palais de Chaillot, se sont penchés sur les délicates questions que soulève ce « pool des armements ».

FIN D'UNE PRATIQUE BARBARE

LES condamnés à la peine capitale étaient encore astreints au port des fers. De la condamnation à l'exécution ou à la commutation de peine, ils avaient les pieds entravés par une chaîne et traînaient de lourds boulets. Cette pratique, qui appartenait à un système pénitencier désuet, vient d'être abolie par le garde des Sceaux, M. Guérin de Beaumont.

AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

« EN BREF »

LA CRISE DU LOGEMENT

LES saint-cyriens seront-ils dotés un jour d'une école moderne en rapport avec l'évolution de l'enseignement militaire sous ses multiples aspects ? L'accord est fait sur le principe, mais une polémique passionnée se déroule quant au lieu où devront être érigés les nouveaux bâtiments. Nos futurs officiers, qui pataugent actuellement dans la boue gluante d'un Coëtquidan lointain et inconfortable, souhaiteraient se rapprocher de la capitale. Or reconstruire Saint-Cyr... à Saint-Cyr semble une gageure, étant donné l'exiguïté des surfaces disponibles. Fontainebleau apparaissait aux officiels comme une solution séduisante. Mais les amis de la forêt — et ils sont nombreux — considèrent comme sacrilège la cession à l'armée des sites pittoresques de la région d'Arbonne qui inspirèrent maints chefs-d'œuvre aux maîtres de l'Ecole de Barbizon. Et les « Casoars », inquiets, se demandent si cette querelle n'aboutira pas, en se prolongeant, à faire renvoyer aux calendes la solution qu'ils espéraient.

LA MARCHE VERS L'OUEST

PLUS de 170.000 Allemands de l'Est se sont, en 1954, réfugiés en Allemagne occidentale. Et ce n'est pas là seulement que l'exode se manifeste.

En Tchécoslovaquie il alarme les autorités au point qu'elles ont installé à l'intérieur du territoire une fausse frontière, toute semblable à la vraie, avec poteaux, postes de douane et barbelés. Dans cette zone, des policiers tchécoslovaques camouflés en policiers allemands, dont ils ont revêtu l'uniforme, « cueillent » sans peine les fugitifs.

Après cela on peut toujours parler de la douceur de vivre derrière le rideau de fer.

LA TRAHISON PAIE MAL

UNE jeune Allemande de vingt-cinq ans, Margarethe Schmidt, a réussi à se procurer l' « ordre de bataille » prévu pour la défense de Berlin-Ouest et l'a vendu aux autorités soviétiques d'occupation. Pas bien cher, car elle n'a touché que 13.125 francs. Arrêtée, Margarethe Schmidt a été déférée au tribunal de la Haute Commission américaine.

JUSTICE SANS FAIBLESSE

A LONDRES, quoique plus que quinquagénaire et grand - mère, Mme Styllon Christofi n'a pu échapper à la potence. Elle avait assassiné sa belle-fille et brûlé le cadavre. D'où sa condamnation à mort, qu'aucune intervention n'a pu faire commuer. Le ministre de l'Intérieur a même refusé de recevoir une délégation de parlementaires qui lui demandaient de surseoir à l'exécution. Quelques heures après l'échec de cette démarche, Mme Christofi était pendue.

KENA, 28 DECEMBRE. Afin de réprimer les abus du marché noir dans la haute Egypte ravagée par la crue du Nil la peine du fouet a été rétablie, et ce boulanger, qui avait vendu son pain trop cher, l'a étrennée en public.

MADRID, 29 DECEMBRE. Dans une entrevue à la frontière portugaise, le général Franco et le prétendant don Juan ont décidé que Carlos, prince des Asturies (ci-dessus), pourrait faire à Madrid ses études civiles et militaires.

TOKIO, 31 DECEMBRE. Tandis que 700.000 Japonais se préparent à venir l'acclamer pour le Nouvel An, S. M. Hiro-Hito dispute une partie d'échecs contre le prince héritier, en présence de S. M. l'impératrice et de ses autres enfants.

PARIS, 31 DECEMBRE. A l'Elysée, où se déroulent les cérémonies traditionnelles du Nouvel An, les membres du personnel présentent leurs vœux au président et à Mme Coty, qui serrent la main aux cuisiniers du palais.

SUEZ, 31 DECEMBRE. L'effondrement du pont d'El Fardan, auquel s'est heurté le pétrolier anglais « World Peace », arrête le trafic tout le long du canal où des centaines de bâtiments devront rester bloqués jusqu'au 3 janvier.

NAIROBI, 2 JANVIER. De nouvelles mesures de répression sont prises au Kenya, où les terroristes redoublent d'activité. Ces ruines et cette voiture sont tout l'avoir d'un fermier qui avait fui devant un raid mau-mau.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 15 DÉCEMBRE AU 25 JANVIER

FONTAINEBLEAU, 2 JANVIER. Après une lutte chaudement disputée un jury a décerné le titre de « Miss France » à une concurrente de dix-neuf ans, Véronique Zuber, qui l'a emporté sur sa rivale, Miss Côte d'Azur.

PANAMA, 4 JANVIER. La foule défile devant le cercueil du président de la République José Antonio Remon, abattu par une rafale de mitraillette alors qu'il assistait à une épreuve sur le champ de courses de Juan Franco.

PARIS, 4 JANVIER. La brusque irruption du froid a été cruelle pour les sans-logis de la capitale. Des centres d'hébergement ont été ouverts pour eux dans des gares du métro désaffectées, où ils ont trouvé le gite et la soupe.

BERMUDES, 6 JANVIER. Au nord des îles, un canot de sauvetage (à g.) du « Queen of Bermuda » parvient, au prix de mille efforts, à ramener sur le paquebot les hommes d'équipage d'un bateau de pêche en perdition.

WASHINGTON, 6 JANVIER. En présentant son message annuel devant le Congrès, le président Eisenhower s'est dit prêt à saisir tous les moyens de négociation qui peuvent faire progresser la cause d'une paix juste et sûre.

MILAN, 8 JANVIER. Nommé archevêque de Milan, M^gr Montini, qui fut le collaborateur intime de S. S. Pie XII, fait une entrée officielle dans son diocèse avec le maire de la ville, au milieu des fidèles massés sur son passage.

« EN BREF »

AMATEURS DE GLACE

PARTI de Tamatave, le Vercors a gagné les Kerguélen, où il a débarqué de nombreux animaux destinés à renouveler le cheptel des îles. Parmi les « passagers » du Vercors se trouvaient deux couples de rennes de Laponie amenés à Tamatave par avion et que la chaleur très forte de Madagascar avait sévèrement éprouvés. On les plongea dans un bassin rempli de glace pilée, et ils accueillirent cette immersion avec un plaisir évident.

LE PROCES DE PERPIGNAN

APRES plusieurs journées d'audience fertiles en incidents extrêmement dramatiques, la cour d'assises des Pyrénées-Orientales a acquitté Marguerite Marty, accusée d'avoir empoisonné sa cousine. Outre son côté mystérieux, ce procès a une fois de plus, après l'affaire Marie Besnard et l'affaire Dominici, appelé l'attention sur le fonctionnement de la procédure criminelle qui paraît à beaucoup de bons esprits réclamer une réforme profonde.

COMME AU TEMPS D'HITLER

TOUR à tour les dirigeants de l'Eglise évangélique, puis l'évêque catholique de Berlin, M^gr Weskamm, ont protesté contre la décision des autorités de l'Allemagne orientale d'instituer pour tous les enfants une « Jugenweihe » ou consécration de la jeunesse. Cette consécration, analogue à celle qui était imposée à la Jeunesse hitlérienne, est en contradiction, font remarquer les représentants des Eglises, avec les cérémonies qui ont pour objet de confirmer protestants et catholiques dans l'état de chrétien que le baptême leur a conféré.

LES CATHOLIQUES PERSECUTES EN CHINE

LE Vatican a fait savoir que le nonce apostolique et avec lui quarante-neuf archevêques et évêques ont été expulsés de Chine. Six archevêques et évêques sont morts en prison, où dix-sept se trouvent encore. Deux mille six cent quarante-cinq prêtres et missionnaires ont été expulsés et quatre-vingt-dix-huit emprisonnés. Enfin, plus de deux cents prêtres et religieux chinois sont morts des suites des persécutions.

LA BOMBE ELECTORALE

DEPUIS un siècle les Français ont voté dix-sept fois au scrutin d'arrondissement et six fois au scrutin départemental. Sous quel régime électoral iront-ils aux urnes l'an prochain ? La décision-surprise du gouvernement de déposer un projet de loi portant retour au scrutin d'arrondissement, sauf pour la Seine et les départements d'outre-mer, a fait l'effet d'une bombe dans les milieux parlementaires, où les opinions sont fort partagées, et l'opposition se demande si cette initiative n'a pas été prise en vue d'élections brusques à caractère personnel.

AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

« EN BREF »

UNE CHARRETTE SOCIALISTE

LE comité directeur de la S. F. I. O. a prononcé l'exclusion du parti de seize députés qui ont voté contre les accords de Paris. Ceux-ci ont décidé d'en appeler au Congrès des 5 et 6 février, qui statuera en dernier ressort.

CESSEZ LE FEU !

LA violente offensive déclenchée par les communistes chinois contre l'archipel de Tachen occupé par les forces nationalistes de Tchiang Kai Chek ravive les inquiétudes autour de l'épineux problème de Formose. Au cours d'une importante conférence de presse, le président Eisenhower a invité les Nations Unies à prendre l'initiative d'un « cessez le feu » entre la Chine communiste et la Chine nationaliste.

AU PARADIS ROUGE

LES savants soviétiques voient l'avenir en rose. Ils ont exprimé leur conviction que, grâce à des élixirs et à des rajeunissements glandulaires, la longévité de l'homme soviétique s'inscrira bientôt entre cent vingt et cent cinquante ans !

CHASSE-CROISE

AVANT d'affronter les débats parlementaires, M. Mendès-France a de nouveau remanié son ministère, qui comprendra trente-sept membres, dont six nouveaux. Plusieurs ministres ont échangé leurs postes ; les mutations essentielles portent sur les Affaires étrangères, que M. Mendès-France a transmises à M. Edgar Faure, lequel cède les Finances à M. Robert Buron, dont le portefeuille de la France d'outre-mer est passé aux mains de M. Juglas, qui débute dans la carrière ministérielle.

EN FAMILLE !

L'EX-ROI Pierre de Yougoslavie et la reine Alexandra, dont la séparation avait fait, voilà un an, quelque bruit, ont fêté leur réconciliation en Suisse, où leur fils Alexandre fait ses études. Le couple royal séjournera en Seine-et-Oise, au château de la Saussaye, à Vert-le-Grand, qui appartient au marquis de Galliffet.

ANNEE RECORD

L'ANNEE 1954 a été faste pour l'aviation commerciale. 58 millions de voyageurs ont circulé sur les routes de l'air, plus — si l'on en croit l'Association du Transport aérien international qui siège à Montréal — que n'en ont transporté les navires ! Rien que sur l'Atlantique-Nord on a enregistré 15.000 traversées aériennes, ce qui représente une liaison toutes les demi-heure !

PEKIN, 10 JANVIER. Les entretiens de M. Dag Hammarskjœld, secrétaire général de l'O. N. U., avec M. Chou En Lai, premier ministre, au sujet des onze aviateurs américains détenus en Chine rouge n'ont pas donné de résultat.

DUNKERQUE, 11 JANVIER. Le « Chambord », le plus grand de nos pétroliers actuellement à flot, vient de prendre contact avec la mer. Jaugeant 33.000 tonnes, cette unité pourra transporter 42.300 m³ de combustible liquide.

SAN JOSE, 12 JANVIER. L'Amérique Centrale est en émoi. Dans la capitale de la République de Costa-Rica, la garde civile se prépare à la lutte contre les rebelles qui, s'étant rassemblés au Nicaragua, ont franchi la frontière.

PARIS, 13 JANVIER. Elu l'avant-veille président de l'Assemblée nationale au troisième tour par 232 voix contre 188 à M. Le Troquer, président sortant, M. Schneiter, portant le frac avec élégance, prononce le discours d'usage.

DUBLIN, 22 JANVIER. Bien que dominée en fin de partie, l'équipe de France de rugby à XV a remporté sur l'Irlande sa deuxième victoire dans le tournoi des Cinq Nations par 5 points (1 essai transformé) à 3 (1 but de pénalité).

PARIS, 23 JANVIER. Le prix d'Amérique, la plus importante épreuve de trot attelé courue sur l'hippodrome de Vincennes, a été gagnée par Fortunato II, drivé par Roger Céran-Maillard, battant de peu la favorite Gélinotte.

LES INONDATIONS ONT PRIS EN FRANCE L'ASPECT DE CATASTROPHE NATIONALE

LE bilan des inondations que vient de subir notre pays est désastreux, et c'est par milliards qu'il faut chiffrer les dégâts.

Dans cette catastrophe, d'une ampleur et d'une gravité exceptionnelles, la solidarité nationale a, une fois de plus, joué à plein. En faveur des infortunés sinistrés, un grand mouvement s'est déclenché pour atténuer les conséquences du malheur qui les frappait. Particuliers et collectivités, la Croix-Rouge en tête, se sont efforcés de procurer abris et vivres à ceux que le flot avait chassés de leurs logis, souvent bien modestes.

Le service de la protection civile, qui, sous la direction de M. Roux dépend du ministère de l'Intérieur, est entré sans retard en action. Pompiers, gardiens de la paix, gendarmes, C. R. S. renforcés par des éléments militaires du génie ont mis en œuvre le plan de défense appelé « plan Orsec » (organisation de secours). Un matériel important a été utilisé contre le fléau. Dans le seul bassin parisien

PARIS. Le fameux « zouave » du pont de l'Alma est, en période de crue, un repère pour les Parisiens. Aussi la foule fut-elle nombreuse sur le pont et sur les quais pour suivre les progrès de la montée des eaux, qui, dans notre photographie, ont recouvert la statue jusqu'à la ceinture.

PARIS. Lors de la crue de 1910, l'immersion du zouave fut plus marquée. CI-DESSOUS, à l'angle de la rue Cambon et de la rue Saint-Honoré, un regard d'égout est entouré d'un mur de sécurité.

PARIS, 1910. M. Briand et le préfet de police, M. Lépine, traversent en barque les abords de la gare Saint-Lazare. CI-DESSOUS : 1955, l'usine Renault dans l'île Seguin est ceinturée par les flots.

GIVORS. Ces riverains du Rhône ont refusé de se laisser évacuer et, en bottes, continuent à vaquer aux soins domestiques dans leur cuisine, où l'eau leur arrive à mi-jambes.

MONTEREAU. La crue de l'Yonne n'a pas détourné cette ménagère de ses habitudes, et, dans la rivière aux eaux gonflées, elle lave tranquillement son linge.

AU CŒUR DE PARIS
L'ILE DU VERT GALANT
A DISPARU SOUS LES FLOTS

DANS TOUTES LES REGIONS INONDEES les habitants ont fait vaillamment face au péril des eaux, et la vie ne s'est pas interrompue. Ainsi, à Hauconcourt, en Moselle, près de Metz, bien que les rues du village fussent submergées, ces jeunes gens n'ont pas hésité à se marier. Pierre Veroni et Colette Tillière, leurs parents et leurs amis sont allés en barque à la mairie, puis à l'église.

A THORIGNY, en Seine-et-Marne, la « factrice » n'a pas cessé de distribuer le courrier. Mais, pour assurer son service, il lui fallut faire de l'acrobatie.

20 hélicoptères, 120 bateaux-pompes, 4 groupes électrogènes, 140 bateaux et vedettes rapides ont été mis à la disposition des préfets de la Seine, de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne.

Les jeunes ont répondu avec un grand élan aux appels de leurs organisations et de M. Moynet, secrétaire d'Etat à la jeunesse. Les scouts ont établi avec rapidité un dispositif d'intervention remarquablement équipé, et qui employa plus de cinq mille d'entre eux. De nombreux étudiants de l'U. N. F. et d'autres organisations ont aussi participé aux secours. Même émulation dans les organismes privés. Et l'on a vu le personnel de l'E. D. F. renoncer à un mouvement revendicatif pour que pas un kilowatt ne manque pour actionner les pompes.

Le retrait des eaux a laissé une lourde tâche aux services de protection. D'autre part, des mesures financières ont été prises pour indemniser les sinistrés et notamment réparer le préjudice causé aux chômeurs forcés.

A VILLENEUVE-LE-ROI, que les débordements de la Seine ont transformé en une cité lacustre aux rues métamorphosées en canaux, cette ménagère fait ses provisions en kayac.

ET S'IL FALLAIT UNE PREUVE de bonne humeur courageuse, cette inscription sur les glaces du « café de la Marine », à Chalon-sur-Saône, en fournirait une.

LES ASSURANCES NE COUVRENT PAS LE RISQUE INONDATIONS

EN matière d'assurance, les inondations — comme les tremblements de terre — sont considérées comme un risque IMPREVISIBLE, ne pouvant faire l'objet de contrats.

Ainsi, les polices courantes « Dégâts des eaux » ne couvrent jamais le cas d'inondations, mais seulement les fuites de canalisations ou revêtements dues à des malfaçons ou à des négligences humaines.

Les victimes ne peuvent donc compter que sur l'aide de la collectivité...

LA SOCIETE PROTECTRICE des animaux n'a pas oublié nos compagnons familiers. Voici une fillette, sinistrée, amenant son chien dans un centre d'accueil de la S. P. A.

MENDÈS-FRANCE A ROME

ACCORDAILLES FRANCO-ITALIENNES?

DE HAUT EN BAS. Le président et Mme Einaudi reçoivent, en leur villa de Naples, M. et Mme Mendès-France. — Au dîner diplomatique du palais Farnèse, le président du Conseil s'entretient avec M. Mario Scelba et M. Fouques-Duparc, notre ambassadeur à Rome. — A l'issue d'un déjeuner à l'ambassade de France près le Saint-Siège, M. Mendès-France converse avec S. E. le cardinal Tisserant, doyen du Sacré-Collège. — Au sortir de l'audience que lui a accordée S. S. Pie XII, M. Mendès-France arrive à la villa Bonaparte, accompagné de notre ambassadeur, M. Wladimir d'Ormesson.

EN descendant de la puissante limousine qui l'avait conduit, le 11 janvier, des rivages napolitains vers la Ville éternelle, M. Mendès-France n'avait guère besoin de la volumineuse serviette que l'on a coutume de lui voir porter. Sa visite n'avait pas pour objet le règlement de ces épineux litiges internationaux qui nécessitent une abondance de références et de documents procéduriers. Aussi bien les questions contentieuses qui intéressent directement les deux pays se trouvaient-elles déblayées par les experts.

Il s'agissait davantage, dans ces conversations, d'une confrontation de vues, d'une question de « climat » à créer dans les relations entre deux grandes nations, sœurs de race et de culture, vouées à des préoccupations communes par leur position géographique sur les rivages du grand lac méditerranéen qui a vu naître et s'épanouir une civilisation dont l'Italie et la France se doivent de rester les vigilantes gardiennes.

OU EN SONT NOS VOISINS TRANSALPINS ?

REGARDONS les choses bien en face. La guerre terminée, l'Italie s'est remise avec résolution aux œuvres de paix. Le redressement est impressionnant, si l'on songe que la production industrielle a augmenté de 80 % en ces dernières années.

Mais la situation économique reste difficile. Tenue de pourvoir aux besoins d'une population prolifique qui vit sur une étroite péninsule, amputée de ses colonies africaines, privée de tout exutoire, l'Italie doit trouver des débouchés pour ses productions, du travail pour ses deux millions de chômeurs.

D'autre part, l'Italie compte, comme la France, parmi les nations d'Occident plus directement menacées par les ambitions d'un communisme agissant contre lequel elle ne peut se défendre qu'en éliminant la misère, génératrice de colères et de désespoirs. C'est une des raisons qui attirent ce pays vers la conception d'une union européenne constituant le seul rempart efficace contre une pénétration pacifique ou violente qui, arrachant notre voisine à sa foi, l'amputerait de ses libertés et de ses traditions les plus chères.

Il est une raison plus impérieuse encore : l'Italie ne peut dominer ses difficultés et préparer ses solutions d'avenir dans le cadre étroit de la nationalité.

Pour la France, plus prospère, l'Europe unie, c'est la paix, la seule chance de paix dans la sécurité économique. Pour l'Italie, le concept européen est, économiquement parlant, une question de vie ou de mort, c'est la seule chance qu'a ce pays d'établir un équilibre économique, condition indispensable à la paix. Cela explique l'adhésion ardente, enthousiaste que ses hommes d'Etat avaient apportée à la Communauté européenne de défense comme l'approbation unanime — hormis les communistes — que son parlement a donnée aux accords de Paris.

M. Mendès-France pouvait donc espérer que sa visite se traduirait par l'appui solide de nos voisins lors des négociations délicates qui sont engagées sur le projet français de mise en commun des armements.

Toutefois, lorsqu'il s'est trouvé devant ses interlocuteurs, qu'il s'agisse du président Einaudi, qui l'avait reçu en sa villa de Naples, de M. Vanoni, ministre du Budget, de M. Martino, au palais Chigi, ou de M. Scelba, le chef du gouvernement, qu'il rencontrait dans le cadre prestigieux de la villa Madame, notre président du Conseil a pu lire des interrogations sur les visages aimables et souriants qui s'offraient à lui.

L'attitude négative qu'il avait observée durant le débat sur la C. E. D., l'hostilité véhémente que cette conception avait déchaînée parmi les plus bruyants de ses supporters et les neutralistes, les difficultés qu'il venait de rencontrer au Parlement pour faire avaliser sa « solution de remplacement » suscitaient des préventions chez les politiques italiens, qui en étaient arrivés à douter de la volonté « européenne » de notre représentant.

A Positano, sur cette côte amalfienne bénie des dieux où il était allé prendre quelque repos au sortir d'une période fertile en péripéties, M. Mendès-France avait connu l'inclémence inattendue d'un ciel réputé pour sa limpidité. Aura-t-il, en quittant Rome, laissé une atmosphère plus sereine ?

On imagine sans peine ce qui a pu constituer l'essentiel des conversations romaines. Elles ne manquaient certes pas d'aliments ; d'abord en ce qui a trait à la collaboration directe et bilatérale entre les deux pays.

« Nous sommes lourdement créditeurs de la France pour notre balance commerciale, ont fait remarquer les ministres italiens à leur hôte. Le pourcentage de libération de nos produits exportés est de 99 %. Vous avez certes porté le vôtre de 64,7 % à 75 %, encore faudrait-il que cet effort ne fût pas contrarié par des tarifs douaniers prohibitifs !

» Vous manquez de bras dans l'agriculture et dans le bâtiment ? Qu'attendez-vous pour faciliter l'immigration d'une main-d'œuvre dont nous ne savons que faire ? Quand vous déciderez-vous également à faciliter les échanges, à améliorer les communications entre les deux pays et à mettre fin, en particulier, aux atermoiements touchant la percée du tunnel sous le mont Blanc ?

— Il n'est pas de coopération à sens unique, a pu rétorquer justement M. Mendès-France. Pour mettre en valeur vos territoires incultes de l'Italie méridionale et pour développer votre économie nationale vous avez dressé un programme d'investissements si ambitieux qu'il vous faudra faire appel pour le réaliser à la garantie internationale et au concours d'autres pays. Donnez à la France la possibilité de participer à cet effort, qui vous enverra ses techniciens, ses industriels et ses capitaux. »

Le dialogue n'a pas été moins serré à propos de la partie qu'entend jouer l'Italie dans le concert européen au sein de l'Union économique occidentale.

« Nous n'entendons pas, ont dit à M. Mendès-France ses interlocuteurs, que l'Italie soit définitivement cataloguée comme une puissance mineure destinée à être sans cesse ballottée entre la communauté occidentale et le bloc de l'Est. L'économique commande de plus en plus la vie des peuples. Au delà des formules périmées, des axes, binômes ou trinômes, un cadre européen riche en avenir est en voie de se constituer. Nous désirons y prendre rang dans une collaboration harmonique et équitable. D'où l'attention

LE GRAND SALON EMPIRE est meublé avec les réserves du Garde-meuble national. Au mur, des peintures en trompe-l'œil autrefois recouvertes par des tentures. Le sol est recouvert d'u magnifique tapis, l'un des plus grands qu'ait exécutés la Savonnerie.

A ROME, LA VILLA BONAPARTE, ambassade de France près le Saint-Siè

UN AUTRE ASPECT du grand salon de l'ambassade (à gauche). L des salons (ci-dessus) est décoré de peintures (marbre) à l'italie et meublé de sièges du style Directoire.

que nous portons aux réalisations de l'U. E. O., qui représente à nos yeux une étape vers la Communauté européenne, dont vous n'avez pas voulu, d'où les regards vigilants que nous jetons vers l'évolution des relations franco-allemandes.

» Nous avons notre place dans un pool des armements à contrôle supranational, auquel nous pouvons offrir nos millions de bras inoccupés, nos techniques et nos installations industrielles modernes.

» Autre chose encore : vous avez esquissé avec le chancelier Adenauer des plans pour une éventuelle mise en valeur de certains territoires africains. Or nous n'avons pas perdu le souvenir de la grande œuvre de défrichement que nos ancêtres ont accomplie outre-Méditerranée et dont la trace s'inscrit dans les ruines monumentales qui se dressent encore au milieu du désert. Nous sommes d'accord avec les vrais « Européens » pour voir dans l'Eurafrique la solution aux difficultés économiques de notre Vieux Continent, qui étouffe dans son corset. Consentez à nous accueillir sur ce terrain au même titre et sur le même pied que l'Allemagne de Bonn. Acceptez notre main-d'œuvre, nos ingénieurs, nos capitaux pour faire sortir des espaces sahariens les richesses qu'ils recèlent sous leurs sables. Mettez en commun ces ressources et ces débouchés immenses que représente l'Afrique... N'est-ce pas d'ailleurs, pour vous, un moyen de résoudre d'un coup « votre » problème africain ? Pareille initiative ne placerait-elle pas la France en « Leadership » de cette Europe nouvelle ? »

Telles sont les plus essentielles des préoccupations qui se sont fait jour au cours des conversations romaines. Si une identité de vues est apparue quant aux objectifs à atteindre, la banalité conventionnelle des communiqués qui ont clos ces entretiens ne permet pas d'affirmer que les bases précises aient été définies d'une collaboration étroite et confiante entre les deux pays dans le cadre de la Communauté économique occidentale.

Un avenir proche nous révélera si M. Mendès-France est parvenu à dissiper les préventions que l'on nourrissait à l'égard de sa position envers le problème européen, tant au palais Chigi qu'en ce Vatican où s'est déroulé le dernier acte — mais non le moindre — de sa mission romaine.

Pour la première fois en effet depuis de longues décennies — hormis la visite du général de Gaulle en 1944 — un président du Conseil en exercice était reçu en audience privée par le Saint Père. M. Mendès-France était par surcroît la première personnalité extérieure au Vatican que S. S. Pie XII recevait depuis sa rechute de décembre 1954.

Si rien n'a transpiré d'un entretien au cours duquel les mêmes préoccupations d'intégration européenne ont été évoquées, et d'où notre président du Conseil est sorti profondément impressionné par la connaissance profonde qu'a le Souverain Pontife de la situation française, il en ressort que la bonne entente règne plus que jamais dans les rapports entre le Saint-Siège et une France qui reste toujours, pour l'Eglise, la « fille aînée ».

Ces rencontres du président Mendès-France avec les hautes autorités romaines et pontificales inauguraient l'année internationale. L'occasion a paru propice à « France-Illustration » pour montrer l'Italie moderne sous ses différents aspects. Le vivant reportage que notre collaborateur Paul Mousset vient d'accomplir à travers la péninsule constitue un témoignage dont, étant donné les circonstances, nos abonnés et amis apprécieront l'intérêt et la portée.

ITALIE 1955

UNE GRANDE ENQUÊTE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL **PAUL MOUSSET**

ON NE « FOUILLE PLUS » POUR RETROUVER LE PASSÉ EN SICILE ON SONDE LE SOL POUR L'AVENIR PÉTROLE

LA phrase la plus étonnante entendue pendant un tout récent séjour en Italie me fut dite, à Rome, par un écrivain en renom. Comme je lui annonçais mon intention de me rendre en Sicile, il lança : « Pourquoi ? A cause du pétrole ? » La question m'ébahit. Un voyageur souhaite voir la Sicile, cet avant-poste de l'Afrique, pour elle-même, sa beauté, son climat, son passé, ses monuments, plus grecs que ceux de la Grèce, ses vergers d'oranges et ses carrioles peintes. Un Français y recherche parfois aussi le souvenir des deux rois normands de l'île, ou va se recueillir dans la rutilante, la wagnérienne basilique de Monreale, devant le cœur de Saint Louis. Qu'à l'énoncé du mot Sicile la réaction instinctive d'un intellectuel eût été « pétrole » ne laissait pas d'intriguer. Mais quand, le même soir, à l'Hosteria dell' Orso (dans un hôtel romain datant du moyen âge, où habita Dante et où séjournèrent des cardinaux appartenant à l'histoire, un journaliste-gastronome, Tony Prantera, a créé, à l'enseigne de l'Ours, un bar, un restaurant, une boîte de nuit d'un goût si raffiné qu'ils n'ont peut-être pas d'égal en Europe ou en Amérique), une femme me conseilla, puisque je devais aller à Palerme, de pousser jusqu'à Raguse, « pour le pétrole » ; quand, le lendemain, dans le hall immense de l'Excelsior, des messieurs graves discutèrent, non loin de moi, l'avenir pétrolier de la Sicile, je compris qu'à côté du charme, de la grâce et du pittoresque siciliens il existait décidément autre chose.

Deux jours plus tard, au début de la matinée, une auto m'emportait vers l'aérodrome. Une pluie fine, tiède, la seule que j'eus à subir en quatre semaines, tombait d'un ciel à peine plus qu'à demi couvert. Du moins faisait-il très doux, même pour les Romains qui grelottent de froid, ou peu s'en faut, quand, en plein hiver, le thermomètre descend à 12 degrés (au-dessus de zéro). Par les rues dallées, déjà remplies de véhicules, la voiture fonçait. Les Italiens sont, en tout, des virtuoses ! Si Dieu est français, la Madone, elle, est sûrement italienne. Sans sa protection, que d'accidents, chaque jour, en Italie, où la moindre artère devient un autodrome, où taxis, camions, automobiles privées rivalisent de vitesse, où les virages se prennent au frein dans un long gémissement des jantes ! Chers Italiens... En supposant qu'ils souffrent de « complexes » (pour employer le jargon de la psychiatrie), qu'ils s'en libèrent donc bien au volant d'un engin mécanique ! Aussi bien que ces barmen immaculés qui, devant les leviers de leurs appareils à café, d'une complication de machinerie sous-marine, lâchent de longs jets, gratuits, de vapeur. Encore oublié-je les scooters, ces motocyclettes enfantines, semblables, écrit Giono, « à des chaises percées et qui emportent des « beaux » pétaradants ou des messieurs à serviette de cuir ». Ils compliquent tout, se glissent dans les moindres intervalles, stoppent, grondent, repartent, dans un fredonnement de bourdons irrités. De la guêpe (Vespa), dont certains portent le nom, ils ont la rapidité fulgurante et la grâce.

C'est cela, l'Italie moderne, cette Italie à laquelle seule s'attachent les Italiens, qui s'irritent si fort, à juste titre (un noble vraiment noble prend-il plaisir à entendre ressasser l'ancienneté de sa maison, et ses alliances ?), de l'attrait exercé sur les touristes par de vieilles pierres et un passé glorieux. Bref, par des prodiges d'habileté, mon chauffeur s'efforçait de gagner l'aérodrome. Me retournais-je ? C'était pour apercevoir, au-dessus d'un mur d'enceinte datant d'Aurélien, des statues monumentales et des dômes d'églises. L'heure n'avait point encore sonné où, en cette ville sur laquelle pèse l'ombre des papes, les séminaristes en soutanes écarlates ou ceinturés de bleu ou de violet rehaussent de quelques taches de couleur une foule aux habits discrets. Celle-ci n'en commençait

pas moins à se rendre au travail, dans des trolleybus bondés au delà de toute expression, à bicyclette, en scooters aussi parfois. Brusquement, on arrivait dans la campagne plate dont s'entoure la capitale, campagne où des ruines se masquent, par pudeur, de lierre, où les arbres, espacés, ont cette netteté que chérissaient les primitifs.

On décolla au-dessus de pins, de landes vertes et brunes, de ravins puissamment modelés. Vingt minutes plus tard, on survolait une mer verte où les fonds s'inscrivaient en bleu. Le soleil, alors, ne tarda pas à se montrer. Il pouvait être 8 heures et demie. Vers 10 heures notre avion s'engageait entre deux montagnes aux profils aigus, piquait du nez, effleurait des hectares d'arbustes constellés d'oranges et atterrissait à Palerme.

DANS un décor de palmiers et d'agaves, « dans un cadre d'éternel printemps », la découverte de cette ville, qui doit ses monuments et ses plus beaux édifices aux Arabes, aux Hohenstaufen, à Charles d'Anjou, au roi d'Aragon, aux ducs de Savoie et aux Bourbons (jusqu'à ce que Garibaldi parfît l'unité italienne), se révéla, malgré ses fiacres et son atmosphère quelque peu « ville d'eaux de France », un enchantement, un enchantement toutefois moins intense que celui prodigué par les alentours, au pied du mont Pellegrino, « sur des plages d'or aux récifs de corail », ou le long de routes sillonnées des fameuses carrioles, sur lesquelles revivent depuis des siècles, en couleurs brillantes, les épisodes marquants de la « Chanson de Roland », du « Roland furieux » de l'Arioste et aussi de ces « Vêpres siciliennes » de 1282 dont le souvenir n'est pas près de s'effacer. Là, du moins, le pétrole perdait ses droits. Partout ailleurs, on en parlait avec une exubérance, une passion bien différentes du ton habituel au reste des Italiens, calmes et presque froids et auprès desquels, en dépit des légendes, Lyonnais et Lillois paraîtraient expansifs.

Projets d'avenir, sans doute. Mais les Italiens, qui se refusent à s'attarder dans le passé, vivent de façon intense dans le présent et, plus encore, dans le futur. La production pétrolière est encore négligeable ? Les gisements repérés dans la plaine du Pô se révèlent inférieurs aux prévisions ? Qu'importe ! Les sondages effectués en Sicile permettent, affirment les experts, de penser que l'Italie sera bientôt à même d'extraire de son sous-sol le pétrole brut suffisant à alimenter ses raffineries. Or si, dans l'après-guerre immédiat, les raffineries italiennes ne traitaient que 250.000 tonnes de pétrole brut, elles peuvent aujourd'hui, reconstruites, produire chaque année 20 millions de tonnes de dérivés. De plus, depuis 1950, l'Italie est devenue exportatrice de produits du pétrole, et a atteint son premier record en 1953, avec 5 millions et demi de tonnes de produits « exportés », notamment par l'Esso Standard Italiana, soit, à peu près, la quantité correspondant à ses propres besoins.

Autant qu'on le sache, et pour le moment, le stade de l'exploitation commerciale du pétrole sicilien commence à peine. Mais, après des recherches géologiques remontant à 1949, des travaux gravimétriques et sismiques effectués par les équipes de la Compagnie générale de géophysique, sous la direction et la responsabilité de la « Gulf Research and Development Coy », précisèrent les structures profondes les plus intéressantes et aboutirent, dans la zone de Raguse, au forage de quatre puits. Le premier, poussé, en octobre 1953, jusqu'à 2.126 mètres, permit la découverte d'une couche de pétrole d'environ 210 mètres. Elle ne possédait pas une pression suffisante pour remonter à la surface, mais avait une densité de 19,8° (19 degrés 8, d'après les normes de l'American Petroleum Institute). Selon les premières estimations, la production de ce seul puits serait de 700 barils, c'est-à-dire, approximativement, de 110 mètres cubes par jour.

Dans ces conditions et devant des résultats aussi relativement modestes, d'où vient l'intérêt partout suscité par le seul mot pétrole, et qui porterait à penser que l'on va bientôt assister à une ruée vers l'or noir ? En réalité, la découverte de pétrole dans la péninsule et en Sicile a des prolongements politiques. Si le raffinage du pétrole brut n'a été rendu possible après la guerre que par une collaboration de capitaux étrangers et italiens, il semble que certains ne souhaiteraient pas une semblable coopération pour l'extraction du pétrole. « Fortune », somptueuse revue américaine, dirigée par Robert Luce, mari de l'actuelle ambassadrice des Etats-Unis à Rome, a, sous la signature de Herbert Solow, relevé avec vigueur des tendances, mettons nationalistes, de la part de l'Office italien des hydrocarbures, tendances allant, selon ce journaliste, jusqu'à priver l'industrie italienne d'apports intéressants et à ralentir par là-même l'exploitation des ressources pétrolières.

ON chuchote, d'autre part, que si les plans très vastes qu'a élaborés le gouvernement de Rome pour l'expansion de l'industrie et l'augmentation du niveau de vie des masses italiennes supposent presque automatiquement des investissements américains, les U. S. A. désireraient, en contre-partie, participer de façon active à l'exploitation du pétrole, dont des compagnies américaines prétendent les gisements importants, même dans la plaine du Pô. Or, s'il faut bien avouer que le gouvernement de Rome favorise parfois, tour à tour, dans le domaine économique, étatisme et libre initiative, il est évident qu'une attitude plus tranchée devra intervenir un jour. Nombre de sociétés privées souhaitent, elles, profiter de l'abondance exceptionnelle de capitaux qui caractérise actuellement l'économie américaine, et font valoir qu'à condition de trouver un point d'équilibre entre les forces en présence et de promulguer une législation adéquate l'Italie n'a pas de raisons de refuser le capital américain plus que ne l'a fait l'Allemagne, dont il a permis le formidable essor industriel. Etudiant le risque d'une hégémonie du capital américain en Italie, des journaux ont écrit que ni l'Iran ni l'Arabie séoudite ne se plaignent de l'afflux des capitaux étrangers et ont su, à divers moments, prouver leur indépendance. Bien que la question reste entière, cette simple citation indique que les Italiens ne sous-estiment pas, loin de là, les richesses possibles de leur sous-sol.

En tout cas, pour la propagande de l'heure (mais il ne s'agit pas uniquement de propagande), si le pétrole constitue l'une des mamelles de l'Italie contemporaine, l'autre (ou plutôt : une autre) est le méthane. Pas de petite ville du Nord où, collées sous les arcades, des affiches ne s'adressent aux femmes, leur recommandant de moderniser leur intérieur, de s'équiper au méthane, ce combustible à bon marché, de formation parallèle à celle du pétrole, et sortant à très haute pression de puits forés jusqu'à 2.111 mètres au centre des régions industrielles émilienne et lombarde. Mot d'ordre : « Méthanisez-vous ! »

POURQUOI avoir attendu si longtemps ? Pendant plusieurs années, ce gaz naturel, bien qu'inodore, « avait un parfum légèrement fasciste ». De fait, dès 1936, le gouvernement de l'époque avait dressé un plan autarcique pour remplacer les carburants liquides d'importation par des carburants italiens, dont le gaz naturel

DANS LE PORT de Gênes, tuyaux de montée et de descente du pétrole dans les navires pétroliers. L'Italie, maintenant exportatrice de pétrole raffiné, en exporte à peu près autant qu'elle en consomme, soit, pour l'an dernier, près de 6 millions de tonnes.

MACHINERIE de la raffinerie sicilienne de pétrol L'extraction du pétrole proprement dit commenc seulement maintenant de façon commerciale en Sicil dans la région de Raguse.

MANŒUVRES à la sonde pour le méthane. L méthane apporte une nouvelle et précieuse sourc d'énergie à l'industrie italienne par des transforma tions diverses, il peut fournir des quantités considé rables d'engrais azotés et de gommes synthétique ainsi qu'une vaste gamme de produits dive dans le secteur des matières plastiques.

national : le méthane. Celui-ci a conquis, avec la République, ses droits de grande naturalité. Les 15 millions de mètres cubes tous les deux jours que se promettait le gouvernement mussolinien ont été atteints en 1953, et les gisements en exploitation pourraient d'ores et déjà les livrer quotidiennement. S'il y eut, dans les débuts, des réticences de la part d'un public hostile à un gaz chargé d'eau salée (stade d'exploitation « artisanale » de puits à faible profondeur dans la région du Pô), critiques ont disparu en même temps qu'impuretés depuis que le raffinage a atteint un haut degré de perfection, surtout à la centrale de dégazolinage de Cortemaggiore, qui produit 400 tonnes par jour de gaz liquéfiés et d'essence accompagnant le méthane (CH4) proprement dit. Du même coup, les usagers (habitant, qu'on ne l'oublie pas, un pays où la rareté du charbon empêchait nombre de villes d'entretenir une usine à gaz) ont reconnu ses avantages. (Un kilo de bon charbon produit 7.000 calories ; un mètre cube de méthane, 9.000 calories.) Une enquête menée dans les industries ayant substitué le méthane à d'autres combustibles a conclu à une économie de 20 à 50 %. Dès aujourd'hui, les emplois les plus importants du méthane sont la production de vapeur dans les établissements industriels, la production de l'acier au four Martin et même celle de l'énergie électrique.

POUR inattendue que paraisse cette dernière utilisation d'un gaz, elle s'explique par le si haut équipement de l'Italie en houille blanche que de nouveaux aménagements entraîneraient d'énormes dépenses. Or l'Italie, qui veut accroître son niveau de vie, a besoin de toujours plus d'électricité. Comme l'exprime un rapport officiel : « Le flux constant du gaz du sous-sol alimentera une production d'énergie échappant aux caprices des saisons. » Encore néglige-t-on là le fait que le méthane employé pour le chauffage entraîne une réduction d'importations, un moins grand besoin de devises et freine le déboisement, si grave pour l'économie italienne et le régime des fleuves. La production de méthane quotidiennement distribué représente l'équivalent de 10.000 tonnes de charbon, soit le chargement de douze trains complets. Soit encore, par an : 3.500.000 tonnes de charbon, ou 2.400.000 tonnes de pétrole. Or l'exploitation des gisements de la vallée du Pô n'en est encore qu'à ses débuts. Aussi semble-t-il parfaitement possible que, comme l'ont écrit certains, la découverte du méthane dans le Nord (aisément acheminable dans le Midi, après saturation des besoins septentrionaux) représente pour l'Italie le commencement d'une révolution industrielle semblable à celle qu'engendra en Angleterre la découverte du charbon. Ce gaz peut, en tout cas, lui permettre de remanier ses positions industrielles ainsi que son commerce extérieur.

UNE RENAISSANCE ? BIEN PLUTOT UNE RESURRECTION

A PRIORI, l'affirmation provoque un léger scepticisme. Beaucoup de Français cultivent de l'Italie une image si figée qu'ils la considèrent toujours comme une contrée presque exclusivement d'art et de tourisme. Or, si raffineries de pétrole et méthane constituent des « pointes » dans le processus de développement de l'économie italienne, l'évidence éclate d'un progrès général. Qu'on se reporte à 1944 ! L'Italie sortait du dernier conflit mondial non point écrasée, mais « laminée ». En même temps que l'effondrement d'un régime, la guerre lui coûtait un tiers de sa richesse nationale. Les dommages dans le secteur industriel atteignaient le chiffre astronomique de 455 milliards de francs. Plus de 90 % de sa flotte marchande gisaient au fond de l'eau ; 75 % de son matériel roulant n'étaient plus que ferrailles tordues par les bombardements ; on estimait à quatre millions les locaux d'habitation en ruine, et la population vivait dans une gêne effroyable. Souvenirs d'une époque sombre. Ce qu'il en est en 1955, je le dirai bientôt. Mais si la renaissance italienne ou, plutôt : la résurrection de l'Italie, constitue un fait remarquable, peut-être la presse française n'a-t-elle pas

RAPIDITE, confort sont les caractéristiques du train électrique ET 300 en service sur les trajets Milan-Bologne, Florence-Rome. Ce nouveau train offre des particularités très accusées de confort et de tenue de marche ; il est pourvu d'un bar et d'aménagements destinés à assurer le confort des voyageurs.

suffisamment insisté jusqu'ici sur les prodiges politiques et diplomatiques accomplis depuis 1944 par le gouvernement italien. Car l'action qui aboutit au pacte atlantique, à l'unification européenne et à un accord sur Trieste est partie d'un isolement total. En effet, d'après les conventions d'armistice signées par les Alliés et le maréchal Badoglio à Malte, le 9 septembre 1943, l'Italie devenait non plus « sujet », mais « objet » de politique internationale. Le nouveau gouvernement démocratique italien, encore à l'état embryonnaire à Brindisi et à Salerne, ne disposait à ce moment que d'un seul moyen de persuasion sur ses adversaires de la veille : participer à la guerre menée par les Nations Unies contre les forces totalitaires.

Tant en forces régulières qu'en organisations de partisans, l'Italie aligna alors près de 600.000 hommes. Du 9 septembre 1943 au 31 mars 1946, ses pertes atteignirent 140.000 tués, blessés et disparus. Dans un discours aux Communes, M. Winston Churchill rendait d'ailleurs hommage, dès le 26 mai 1944, à la valeur de ces troupes. Aussi, le 26 septembre suivant, MM. Roosevelt et Churchill déclaraient-ils relâcher sans plus attendre les contrôles prévus par l'armistice et décidaient-ils l'échange de représentants diplomatiques avec l'Italie. Au cours des trois premiers mois de 1945 d'autres pays renouèrent des relations officielles avec Rome, entre autres la France, avec laquelle M. de Gasperi signa, le 24 février, un accord sur la Tunisie comprenant la renonciation italienne à la convention de 1896. Dès lors, Rome entretint des rapports avec l'étranger sans passer par la Commission alliée. Les Nations Unies faisaient confiance à une Italie démocratique qui, recouvrant une certaine liberté dans le domaine international, put se préoccuper de la conclusion du traité de paix.

Ici intervint une initiative de M. de Gasperi, diversement appréciée à l'époque, mais qui, dans l'esprit de son auteur, devait à la fois démontrer la bonne volonté italienne et prévenir des pertes économiques et territoriales trop importantes : d'une manière générale, il indiqua dans quelles limites l'Italie se tenait prête à divers sacrifices. M. de Gasperi tentait aussi par là d'amorcer une négociation. Pourtant, les Alliés procédèrent de manière assez unilatérale. Signé le 10 février 1947, le traité se vit ratifié le 20 juillet par l'Assemblée constituante, non sans que, dès le mois de janvier, M. de Gasperi eût protesté contre « la façon dont ce traité a été préparé et les conditions dans lesquelles il a été imposé ». En gros, l'Italie perdait, au nord et à l'est, une partie de son territoire national, les îles du Dodécanèse et toutes ses colonies. D'autre part, diverses clauses économiques contribuaient à accroître un « étouffement » dont elle s'était toujours plainte. La conduite du gouvernement de Rome tendit dès lors, de façon avouée, à la revision d'un traité dont il exécuta les obligations, mais refusa d'accepter la co-responsabilité.

S'ENSUIVIRENT des voyages, des négociations de toutes sortes qui, petit à petit, amenuisèrent les exigences du traité. A Washington, M. de Gasperi (soutenu par le Vatican), puis à Londres la mission Menichella aboutirent à des renonciations de réparations, de cessions d'unités de la flotte, etc. Le 3 décembre 1947 Paris, de son côté, libérait les biens italiens en France, contre une indemnité de 5 milliards. Un an plus tard, l'U. R. S. S. acceptait de réduire ses prétentions à des réparations. En 1940, avec la Grèce, en 1950, avec la Yougoslavie, accords sur des sujets identiques. Puis l'Italie se vit rendre ses privilèges à Tanger et assigner, au printemps de 1949, l'administration, par mandat, de la Somalie, cependant qu'étaient restitués dans ses anciennes colonies tous les biens n'appartenant pas à l'Etat. Finalement, le 26 septembre 1951, la revision du traité de paix, dans ses clauses générales, politiques et militaires, devint, avec l'accord de Paris, Londres et Washington, une réalité.

AINSI l'Italie (république depuis les élections du 2 juin 1946 par 13 millions de suffrages contre 11 pour la monarchie) recouvrait-elle sa souveraineté. Entrée à l'O. N. U., faisant partie de tous ses organismes et également de tous les organismes internationaux européens, politiques, économiques et culturels, elle a, depuis dix ans, conclu des pactes économiques bilatéraux avec les principales nations du monde ; elle participe à sept accords économiques multilatéraux (Communauté européenne du charbon et de l'acier ; Union européenne des paiements, etc.) ; elle a créé avec l'Argentine, l'Australie, le Brésil et l'Uruguay des débouchés pour une partie (assez maigre) de l'excédent de sa main-d'œuvre ; elle a, « dans une intention parfaite de paix et de collaboration pacifique, et pour s'assurer le concours des autres membres participant à la défense de ses frontières et de son indépendance », adhéré au Pacte atlantique — (l'un des commandements principaux de l'OTAN se trouve d'ailleurs à Naples) — Elle a enfin, « pour permettre à l'Europe de survivre comme facteur de civilisation et de progrès, et cela dans la meilleure tradition politique italienne de Mazzini et de Cattaneo », ratifié les accords de Paris — communauté atlantique et communauté européenne constituant les piliers fondamentaux de l'actuelle politique étrangère de Rome.

Si l'on ajoute que, dix ans après les destructions épouvantables causées par la guerre, son tonnage marchand se révèle supérieur à celui de 1940, que son réseau électrique est un des plus vastes et des mieux organisés d'Europe, que l'indice de sa production industrielle (en développement constant, ainsi que son outillage) s'établit à 175, en prenant pour base 100 l'année 1938, que changes et prix témoignent d'une stabilité exemplaire, on admettra que, sans comparer d'ailleurs M. de Gasperi à M. Thiers, pareil relèvement, politique et économique ne s'était point constaté en Europe depuis celui de notre pays après la défaite de 1871.

A M. DE GASPERI, maintenant disparu, ses adversaires eux-mêmes concèdent que s'il importe de ne pas sous-estimer, dans le bilan de la renaissance italienne, l'aide reçue des Etats-Unis (aides directes et remboursements divers entre 1945 et 1948 ; 1.578 millions de dollars en cinq ans ; puis, de 1951 à 1953, 382 millions de dollars de commandes off shore), les difficultés ne lui ont pas manqué. Les plus actives, il faut le dire — et qui subsistent — furent du domaine politique intérieur.

En d'autres termes, le communisme a constitué un lourd handicap pour la plupart des gouvernements qui se sont succédé, surtout depuis 1946, et plus encore depuis qu'en 1949 le Kominform se prononça contre le plan Marshall. Voilà sans doute sept ans, presque huit, que les communistes ont été exclus du pouvoir. Dans le pays, leur influence n'a pas décru pour cela, au contraire ! et toute étude sur la politique italienne doit revenir aux données premières déterminant cette politique : l'existence en Italie du parti communiste le plus nombreux (2.300.000 membres) en dehors de l'U. R. S. S. Sa force, qu'il puise dans la C. G. T., lui permet de commander à 9 millions d'électeurs, représentant 34 % de l'électorat — 9 millions dans lesquels se comptent, du reste, 4 millions de socialistes de la nuance Nenni, liés avec les communistes par un

LE NOUVEAU TRANSATLANTIQUE « Christophe-Colomb », 29.100 tonneaux de jauge brute, a battu le record de vitesse pour les navires marchands italiens avec 26 nœuds 637. Les épreuves officielles ont eu lieu le 10 juin 1954 dans le golfe de Gênes. Ci-contre, la piscine de la classe touriste sur l' « Andrea Doria ». La marine marchande italienne, qui, dans l'après-guerre immédiat, comptait à peine 385.716 tonnes de jauge brute, est passée à 3.582.739 tonnes et elle est classée au septième rang parmi les marines marchandes du monde entier. La flotte italienne de pétroliers a, elle aussi, augmenté et fait actuellement l'objet d'un programme de développement considérable.

pacte d'unité d'action. Les dernières élections du 7 juin 1953 ont montré que, si les démo-chrétiens conservaient la majorité, la « marge de sécurité » s'affaiblissait de plus en plus et qu'un gain d'un million de voix environ aux élections de 1958 pourrait permettre aux communistes d'accéder légalement au pouvoir. Les sondages opérés durant les derniers six mois accusent d'ailleurs, pour des élections locales ou dans des commissions d'entreprise, une progression constante des communistes (sauf dans la vallée d'Aoste, où les socialo-communistes ont perdu 13 % de leurs voix) et, en premier lieu, dans les régions au sud de Rome, où la clientèle électorale est mouvante, sans conviction politique nettement établie et où, à peine moins pauvres que par le passé, 13 % d'Italiens ne mangent pour ainsi dire jamais de viande. Ainsi, bien que la conjoncture économique italienne s'améliore d'année en année, un parti d'opposition violente ne cesse de grandir. Les raisons de cette croissance ?

D'abord, aux origines, la faveur des Américains pour les communistes, en qui ils ne voulaient voir que des antifascistes convaincus ; puis la misère persistant chez beaucoup d'Italiens ; ensuite le chômage. Malaisément discernables, d'autres éléments interviennent évidemment aussi, puisque le communisme gagne même dans des régions de hauts salaires ; puisque, enfin, les nouveaux petits propriétaires du sud, bénéficiaires de la réforme agraire, votent communiste en vertu du raisonnement : « Quand on gagne un procès en justice, ce n'est pas le juge qu'on paie, mais bien l'avocat qui a fait obtenir le succès. Or, c'est aux efforts communistes que nous devons d'être propriétaires. » Non dépourvus de cynisme, des observateurs remarquent : « Ces gens vivaient jadis d'un fruit et de soleil. Du jour où on leur a appris qu'ils n'avaient rien, s'est développé en eux un esprit de revendications. » Ces explications valent ce qu'elles valent. Un point est incontestable : l'organisation sans défaut du parti communiste italien qui, appointant à poste fixe 17.000 employés, dispose de revenus annuels estimés à 28 milliards de lires, provenant d'organisations commerciales, de sociétés fermières locales pour la perception de certains droits indirects, et semblables à nos fermes générales de l'Ancien régime, concédées lors de la belle époque du communisme italien, après la libération. Le 4 décembre dernier, le gouvernement de M. Scelba a adopté des mesures de principe tendant essentiellement à priver le parti de ses moyens de financement. Nul ne se dissimule, en effet, qu'en l'absence d'un coup de barre décisif des partis non communistes, la situation présente risque, un beau jour, de changer du tout au tout.

UN ESSAI du prototype Fiat G. 82 (ci-dessus). Fiat, dont la devise est : « Terre-Mer-Ciel », a fabriqué son premier avion en 1908. Pilotes de la nouvelle armée de l'air italienne sur un camp d'avions à réaction (ci-dessous). Membre de l'O. N. U. et de l'O. T. A. N., l'Italie ne néglige pas l'entraînement de ses pilotes militaires, qui ont toujours été parmi les plus habiles et les plus audacieux du monde.

SURPOPULATION ET ROLE EVENTUEL DE LA FRANCE

EN dépit de la revision, dont on a parlé plus haut, du traité de paix, nul ne peut nier que l'Italie, privée de ses colonies, souffre plus que jamais de son mal chronique : la surpopulation. Voyons les chiffres. Les dernières statistiques publiées par le Centre de Documentation de la présidence du Conseil montrent qu'entre les recensements de 1936 et de 1951, les Italiens ont passé de près de 43 à plus de 47 millions (pour une superficie égale à peu près aux deux tiers de celle de la France) et que la densité moyenne au kilomètre carré a augmenté de 139 habitants à 156 (53 en Sardaigne, mais 318 en Campanie !). Non que les mariages se soient multipliés (avec 350.000 par an, ils se stabilisent au niveau d'avant la guerre) ; non que, fait important, la natalité se soit accrue, au contraire (826.105 nouveau-nés en 1952 contre plus d'un

million en 1939). Mais, depuis 1946, la mortalité a décru dans des proportions notables (environ 450.000 décès par an). En gros, l'accroissement annuel de la population se chiffre à 400.000 Italiens.

Ce fait, joint à plusieurs autres (dont une expatriation à peu près nulle pendant les vingt années précédant le dernier conflit mondial) pèse d'un poids très lourd sur la vie politique, économique et sociale de l'Italie. Victimes d'un décalage entre le rythme d'augmentation de la population et le rythme d'accroissement de l'outillage et de la production, les chômeurs, selon les estimations (optimistes) des milieux officiels atteignent 2 millions, et selon les rapports de l'O. E. C. E., 4 millions, dont la moitié au moins se trouvent être, non des travailleurs mis sur le pavé, mais des aspirants-travailleurs cherchant un premier emploi.

Un remède existerait, évidemment : l'émigration, susceptible d'alléger la pression démographique, dont Rome ne se fait pas faute de démontrer à l'étranger l'ampleur et la gravité. Mais l'émigration, qui était de plus de 500.000 hommes pour l'Amérique en 1913, est négligeable aujourd'hui où les Etats-Unis ferment leurs frontières et s'orientent vers le Canada, l'Argentine, le Brésil, le Venezuela, l'Australie, sans préjudice d'une émigration dite saisonnière vers la France, la Belgique, la Suisse. Permanente ou saisonnière, l'émigration ne parvient pas à résorber le surplus d'hommes et de femmes qui ne trouvent pas, sur leur propre sol, le moyen de subsister. Et l'on mesure ici combien l'Italie, dont on ne saurait nier la vocation africaine, pâtit de la perte de territoires acquis antérieurement au fascisme et dont Anglais et Américains avaient promis à Rome qu'ils lui resteraient.

En dehors de l'union douanière franco-italienne, dont le principe, arrêté après la rencontre à Turin, en 1948, de MM. Bidault et Sforza ne s'est pas encore matérialisé, ne croit-on pas qu'il serait juste et intelligent de faire participer les Italiens à la mise en valeur de ces territoires d'Afrique, à la constitution de cette « Eurafrique » pour laquelle, si l'on est bien informé, des Allemands seraient déjà prévus ? Vers des territoires sous-développés, une émigration italienne semblerait judicieuse. On n'en dira pas plus long sur ce problème dont il est probable qu'on entendra, avant peu, beaucoup parler.

LA MISE EN VALEUR RAISONNEE DU MIDI

COLONISATION et émigration massive appartenant au passé, le gouvernement italien, après avoir jugulé l'inflation monétaire et relevé, entre 1948 et 1950, son économie, s'est vu contraint de trouver au plus vite du travail pour ses chômeurs et, par voie de conséquence, de remédier à des déséquilibres provenant des niveaux de vie très différents atteints dans des régions diverses de la péninsule. Parvenu à ce stade, une question vient à l'esprit : ces millions d'habitations écrasées par les bombes ou les obus furent-elles rapidement reconstruites ? En un temps record ! Comment ? On aurait tort de prendre au pied de la lettre la boutade d'un ministre italien qui, à un politicien français s'émerveillant de la célérité avec laquelle avait été menée cette reconstruction et demandant : « Enfin, comment avez-vous fait ? », répondit : « En ne nous en occupant pas. » Il est certain que le champ fut laissé libre à l'initiative individuelle. L'Etat n'en contribua pas moins à aider le pays à réparer ses ruines.

Actuellement encore, une frénésie, une rage de construction se manifestent à travers toute l'Italie. Des immeubles jaillissent du sol avec une vitesse toute américaine. De véritables gratte-ciel s'élèvent du nord jusqu'au sud de Naples, modernes de conception, confortables, souvent « climatisés ». La construction, notons-le, se révèle, chez nos voisins, particulièrement « payante » et le capital ne boude pas les placements de cette nature, puisque le revenu moyen des sommes ainsi investies est de 10 % (les loyers absorbant, du reste, de 25 à 40 % d'un salaire normal). Mais ici, une mention particulière. Elle découle d'ailleurs des palliatifs apportés à ce déséquilibre dont on vient de parler. Nulle part, en effet, l'effort ne s'affirme plus intense que dans les régions déshéritées par excellence. On veut parler du Midi, de ce Midi composé de semi-déserts, comme bon nombre de régions méditerranéennes et qui ne connut de prospérité véritable que six cents à huit cents ans avant notre ère (avec des sursauts, durant les occupations arabes et normande) mais ne cessa de décliner, notamment le jour où les grands courants commerciaux désertèrent la Méditerranée pour l'Atlantique. Le fascisme réalisa de grandes choses. Il semble s'être peu intéressé au Midi. Du reste, un étranger s'en aperçoit, plus peut-être qu'un Italien lui-même : l'unité italienne s'est, depuis Garibaldi, longtemps traduite dans les faits sans se voir absolument acceptée par les esprits.

CE sera l'honneur du régime d'après guerre d'avoir posé le problème et tenté de le résoudre, de s'attacher à faire de ces régions pauvres et sous-développées du Sud des pays habitables, en refaçonnant vallées et montagnes, en domptant les torrents, en irriguant le plus possible d'étendues désolées, en construisant des routes, des aqueducs et des districts ruraux, en intensifiant l'équipement agricole, en bâtissant maisons, fermes, étables, silos, et aussi des usines là où se justifie leur présence. Agent de cette transformation : « la Cassa per il Mezzogiorno », la fameuse Caisse du Midi, créée par la loi du 10 août 1950 « dans le but de financer et de mettre à exécution un plan de travaux extraordinaires visant au progrès économique et social de l'Italie méridionale ».

A combien se montent les dépenses prévues ? A 1.000 milliards de lires en dix ans, 1.000 milliards ainsi répartis : travaux d'assainissement et contributions pour améliorations foncières, 440 milliards ; travaux d'aménagement en terrains de montagne, 50 milliards ; travaux de réforme agraire et installations pour la transformation des produits agricoles, 280 milliards ; aqueducs, 110 milliards ; réseau routier, 90 milliards ; travaux d'intérêt touristique, 30 milliards. Est-ce là tout ? Non. En envisageant des « mesures pour le développement de l'économie et l'occupation de la main-d'œuvre », une loi du 25 juillet 1952 a étendu à douze ans le plan décennal primitivement fixé et a augmenté de près de 300 milliards le budget initial, de sorte que le rythme des dépenses atteint dès maintenant 300 millions de lires par jour, cependant que 26.000 travaux étaient déjà adjugés au début de 1954 et 100.000 ouvriers, employés à la fin de 1953.

Pendant des jours et des jours, j'ai roulé en voiture dans cette province caillouteuse des Pouilles qui rappelle par endroits les Causses, où travailler devient pour trop de gens (je n'exagère pas) une aspiration « mystique ». Mais, une fois encore, on en revient à la surpopulation. Là où, en Lozère, on compte 18 habitants au kilomètre carré, il y en a 132 en Calabre ; dans les Basses-Alpes, 12 ; 215 dans les Pouilles. Seule diversion à l'ennui, à l'angoisse des jours : le mariage. Aussi, dans la région de Foggia, si l'on en croit les données recueillies sur place, le taux de natalité s'élève-t-il à 36 ‰, contre 18 ‰ en moyenne dans le reste de l'Italie.

CHANTIERS REUNIS DE L'ADRIATIQUE. Sur le chantier de San Marco, à Trieste, le bateau-citerne « Trieste ». Ce contremaître se livre à un contrôle technique.

LES touristes négligent généralement cette contrée âpre, dure, plantée d'oliviers noueux, du moment où l'on quitte les champs de blé des plaines. Agrippées aux flancs de collines presque abruptes, des villes, blanches et grises, témoins de cette civilisation citadine qui fut, au rebours de la nôtre (rurale), celle de l'Italie, se découpent sur un ciel bleu. Peu de femmes. Elles restent à la maison. Des hommes, au contraire, en grand nombre, drapés (c'est l'hiver) dans de vastes capes de drap noir, rejetées sur l'épaule, aux allures de toge. Inoccupés par force, ils se partagent une cigarette, conversent ou, le plus souvent, se taisent, en commun. De-ci de-là, un écriteau de couleur vive annonce la permanence du comité communiste local.

Parlera-t-on de ces « sassi », de ces logements de troglodytes vus à Matera ? Primitivement creusées dans la pierre de la montagne, ces demeures sont, au cours des siècles, devenues maisons. La caverne originelle n'en subsiste pas moins. J'ai pénétré dans ces cavernes, où s'entassent des familles entières. La pauvreté y est inimaginable, la propreté aussi. Car, c'est un trait qu'on ne saurait trop souligner, l'Italie est actuellement un des pays les plus miraculeusement propres de la terre, et quelle que soit leur détresse les gens y ont, en même temps qu'une dignité innée, une gentillesse, une politesse, un savoir-vivre qui confondent. Mais, dans ces contrées plus encore qu'ailleurs, trois mille ans d'une civilisation hautement aristocratique n'empêchent malheureusement pas l'Italie d'être économiquement un prolétariat.

QUE le fascisme n'ait rien fait pour le Sud, quand on sait ce qu'ailleurs il a accompli, demeure une énigme. On m'a dit, mais les confirmations me manquent, que pour mener à bien l'œuvre envisagée il eût fallu, pour moyens et technique, l'assistance de l'Amérique. Devant l'énormité de la tâche, les capitaux américains reculèrent alors. Qu'il s'agisse ou non de « on dit », le gouvernement démocratique a, si l'on ose employer cette image, retroussé ses manches dans le Sud. S'imagine-t-on que, depuis les Romains, certaines parties méridionales manquaient d'eau ? qu'aujourd'hui encore passent des camions-citernes qui vendent un bon prix, à des gens démunis de tout et pourtant si nets, cette eau indispensable ?

Je pourrais longuement énumérer les chantiers sur lesquels je me suis tordu les chevilles, d'où je suis sorti blanc de poussière, ces marais où je faillis m'enliser. Mais, autant qu'un vin à la saveur inconnue dégusté à Castel del Monte, me retient le souvenir de ces aqueducs visités à Naples, de ces réservoirs d'eau forés dans la montagne et vastes comme des abris contre les bombes atomiques, de ces routes « stabilisées » selon des procédés français, la pression leur donnant la dureté du ciment, de ces barrages, de ces villages aux églises très « art moderne », de ces fermes édifiées au milieu des terres, à eux attribuées, pour des gens qui se voyaient auparavant contraints de faire à pied de nombreux kilomètres.

SI l'on serait intarissable sur l'œuvre, déjà accomplie, d'asséchement de marais, de construction, etc., on ne doit pas oublier que, parallèlement à la mise en valeur du Midi, l'Italie nouvelle s'est livrée — aux termes mêmes de la Constitution — « dans le but d'obtenir une exploitation rationnelle du sol et d'établir des rapports sociaux équitables », à une réforme foncière d'envergure. L'opération, on s'en doute, n'alla pas sans cris de la part de propriétaires s'estimant spoliés. Des commissions se prononcèrent souverainement. Au printemps de 1954, tant dans toute la péninsule qu'en Sardaigne et en Sicile (promue au rang de « région », et administrativement et financièrement autonome), plus d'un million d'hectares expropriés ou volontairement transférés par leurs propriétaires étaient mis à la disposition de la nouvelle petite propriété agricole.

Les bénéficiaires de ces expropriations appartiennent à la classe des travailleurs de la terre, des paysans sans biens fonciers, ou des petits propriétaires désavantagés. Organisation d'une ampleur qu'on imagine mal. Car, bien entendu, à côté de l'attribution proprement dite des terres existent une transformation importante des cultures, certaines d'entre elles, comme le blé, n'occupant les paysans que trop peu de temps durant l'année, des cours spéciaux gratuits d'instruction élémentaire et professionnelle, des services d'assurance et d'assistance, des coopératives, des centres d'avance de graines, de provisions et d'engrais, etc.

VUE DE SILA, en Calabre. Le réseau d'Etat a reconstruit 6.686 kilomètres de rails, 78 kilomètres de ponts et 62 tunnels.

De cette initiative absolument révolutionnaire du gouvernement de Rome, on se demande pourquoi l'étranger a été si mal informé. Car il suffit d'ouvrir les yeux pour enregistrer les résultats. Dans la région, par exemple, de Sila, en Calabre, où transformations et aménagements hydrauliques et agricoles ont modifié les conditions climatiques et la structure du sol, le rendement actuel est environ six fois supérieur à ce qu'il était avant la réforme.

L'AGRICULTURE AUSSI EN PROGRES

TROP encombrée de montagnes et pauvre en eau, l'Italie n'offre guère à la culture que la moitié de sa superficie totale. Un peu plus de huit millions de personnes s'y consacrent, soit 41 % de la population active. Mais, alors qu'en 1945 les Italiens désespéraient, après les ravages de la guerre, de voir jamais reprendre, malgré l'aide américaine, leur production agricole de 1940, l'opiniâtreté des ruraux, l'étincelle créatrice qui semble jaillir, là-bas, de chaque individu ont abouti à des résultats devant lesquels on s'incline. Le froment, par exemple : de 7,5 millions de tonnes en 1939, sa production était tombée en 1945 à 4 millions. Elle a été de 9 millions en 1953, de 7,2 millions en 1954. Maïs : 2,8 millions de tonnes contre 2,9 millions en 1939. Huile d'olive : 3,4 millions de quintaux contre 2,29 millions. Betteraves à sucre : 6,2 millions de tonnes contre 3,2 millions. Riz : 1 million de tonnes contre 7 millions de quintaux. Vin : 5 millions de tonnes contre 3,8 millions. Et l'on ne parle ni des pommes de terre, ni des fruits frais, ni des agrumes. Bien que dans des proportions moindres, le cheptel a, lui aussi, augmenté et dépasse le niveau de 1939. Quant aux tracteurs agricoles, ils ont passé de 30.000 environ avant la guerre à 120.000. Ici encore, il convient de noter l'intervention de l'Etat, qui, devant les nécessités de crédits pour l'agriculture, crédits auxquels ne pouvaient faire face les instituts de crédit agricole, a promulgué la loi du 25 juillet 1952, portant exécution d'un plan de douze ans, financé par un fonds de roulement de 125 milliards à employer en prêts destinés à l'achat de machines agricoles italiennes ou à la construction d'installations hydrauliques et d'édifices ruraux. Sur tous les plans se poursuit donc la lutte pour l'accroissement de la production et pour « le plein emploi ». But du gouvernement : la création de 4 millions de situations nouvelles et stables pour arriver à un point d'équilibre.

TRIESTE ET LE TOURISME

QUE le chemin parcouru par l'Italie depuis 1945 soit considérable, les chiffres (dont il ne faut d'ailleurs pas abuser) le prouvent, puisque depuis 1947 le revenu national brut du pays est monté de 6.189 milliards à 10.893 milliards en 1953. Ce succès ne doit pas faire oublier que, hésitant encore parfois entre étatisme et libre concurrence et étant contrainte d'importer des matières premières qui lui font cruellement défaut, l'Italie présente une balance commerciale déficitaire (567 milliards en 1953, 593 milliards en 1952). Sans doute ce solde passif se trouve-t-il beaucoup allégé par les rentrées dites « invisibles », telles que les remises de fonds de la part des émigrants, les investissements de capitaux étrangers, le produit des frets et, surtout, du tourisme. Mais, avant d'aborder le tourisme, qui demeure la richesse n° 1 de l'Italie, disons (on verra bientôt pourquoi) quelques mots de Trieste.

La presse occidentale a chanté à l'envi, en novembre 1954, le retour de ce port à l'Italie, l'arrivée des bersaglieri,

L'ILE DE SAN-GIORGIO, à Venise, vue ci-dessus du môle, contient une église qui compte parmi les plus belles de la ville. Ci-dessous, la célèbre Chartreuse de Pavie dont la façade est un des chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne. C'est de ce monastère, situé à quelques kilomètres de la ville, que François I^er^, au soir de la bataille de Pavie (1525), écrivit la lettre où il annonçait à sa mère que tout était perdu, « fors l'honneur ».

CHARRETTE SICILIENNE prise à Palerme. De temps immémoriaux les Siciliens sculptent et peignent le coffre et les roues de leurs charrettes et représentent des scènes tirées aussi bien de la Chanson de Roland que du Roland furieux de l'Arioste. Ils retracent souvent aussi les épisodes des Vêpres siciliennes de 1282. Région de Foggia, dans les Pouilles, ci-dessous. La réforme foncière a entraîné la construction de nombreux villages très modernes. Voici une église construite récemment.

l'enthousiasme de la population. Or, l'autre jour, pour la troisième fois en trois ans, je me suis rendu à Trieste. Dans le lointain s'apercevaient les cimes enneigées des Alpes Juliennes. Le ciel était éblouissant, mais la ville ne respirait pas la gaîté. Qui ne comprendrait un abattement qu'explique, entre autres raisons, une rectification de frontières dont on a peu parlé ?

Des amis m'emmenèrent à Muggia, où flotte actuellement le drapeau tricolore

« ils » nous tenaient sous leurs canons. Maintenant, sous la menace de leurs mitrailleuses. »

La vérité force à reconnaître que, depuis l' « accord provisoire » conclu à Londres, Belgrade et Rome font preuve d'une égale bonne foi, d'un égal souci de respecter les termes de l'accord et de jouer le jeu. Mais si depuis le départ, sans gloire, du général commandant les troupes d'occupation, l'Anglais Winterton, Trieste, amputée d'encore plus de terri-

l'incertitude sur le sort futur de Trieste, d'élaborer aucun programme économique à longue portée réduisent aujourd'hui son activité d'inquiétante façon. Comment des industries ne trembleraient-elles pas, qui pourraient se voir détruites dans les cinq premières minutes d'un conflit ? Il en existe pourtant, telles que la très grosse raffinerie de pétrole Aquilia, les Chantiers Navals Réunis de l'Adriatique, les bassins de carénage, des fabriques de ciment, de pâtes alimentaires, des vitre-

MILAN. Au centre d'émigration, signature des contrats de travail. L'Etat a créé des organismes spéciaux qui ont la charge de la main-d'œuvre qui émigre. Ces travailleurs sont dirigés sur des centres aménagés à leur intention où l'on s'occupe de leur voyage et de la défense de leurs intérêts au point de vue syndical.

timbré d'une étoile rouge de la République populaire yougoslave. De là hauteur, on voyait dans une brume légère la petite ville vénitienne, maintenant yougoslave, de Capo d'Istria. Une vieille Italienne réfugiée chez sa fille nous montrait en pleurant la belle ferme, située à 500 mètres « de l'autre côté », qu'elle avait dû abandonner. Mais l'on voyait surtout Trieste. « Plus un seul de nos mouvements qui ne soit épié à présent, me dit quelqu'un. Auparavant

toires, possède de nouveau une administration italienne, elle pâtit de la perte des sommes importantes que dépensaient chez elle Anglais et Américains ainsi que du quasi-silence endeuillant son port.

Ancien havre de la monarchie austro-hongroise, Trieste avait en 1940 un volume de trafic aussi gros que celui d'avant 1914. Les bouleversements subis par l'Europe centrale après 1945, l'instauration du rideau de fer, la perte de l'Istrie et du Carso, l'impossibilité, due à

ries. Vingt-cinq autres industries, petites, sont en train — et l'on admire leur foi dans l'avenir ! — de se monter.

Les Triestins ne s'illusionnent pas : point d'espoir dans un coup de baguette magique. Leur situation, le destin futur du port, du reste en transformation, dépendent autant de Rome que de l'amélioration des rapports Orient-Occident. Gens de ressources, qui refusent de jeter le manche après la cognée, ils cherchent dès maintenant à développer leur tou-

A LA DATE du 30 juin 1954, sur un total de 352.098 hectares, assignés par les offices préposés à la réforme foncière, 122.330 hectares étaient du ressort de l'« Ente Maremma e Fucino ». Plus de 22.670 unités paysannes, établies sur les zones de réforme de la Maremme de la Toscane et du Latium, ainsi que dans les régions autour du lac du Fucino, dans les Abruzzes, ont reçu des terres expropriées. A la date du 31 mars 1954, l' « Ente Maremma e Fucino » avait construit un village témoin, un bourg de service, 747 maisons rurales, 478 kilomètres de routes.

risme. De fait, il paraît inconcevable qu'un voyageur se rende à Venise sans franchir ou longer l'Adriatique et pousser jusqu'à Trieste, cette cité qui participe des grandes heures de Rome, de l'Autriche et de l'Italie moderne, et s'étage superbement sur ses hauteurs. Ceux qui l'ont visitée se rappelleront longtemps ses demeures autour desquelles flottent tant de souvenirs français, son château de Miramare, celui de Duino, où se tiendra au printemps un congrès stendhalien, et ces maisons vert amande, roses, jaunes, qui rient, toutes fenêtres ouvertes, au bord de vallons, où en janvier dernier la verdure se teintait à peine de roux.

AINSI revient-on au tourisme, qui, avec ses 7,5 millions de touristes en 1953 (dont 1.133.414 Français), ne cesse de se développer grâce à la création d'organismes de contrôle et de propagande, à l'action d'un remarquable « Comité italien du tourisme » (C. I. T.), qui entretient à l'étranger 90 bureaux et 2.000 agents, grâce surtout à l'existence d'un haut commissariat, dépendant directement de la présidence du Conseil et dirigé par M. Pietro Romani.

Sur les attributions de ce commissariat on ne saurait assez insister, puisqu'il réunit, chaque fois qu'une coordination lui apparaît nécessaire, les représentants des diverses administrations de l'Etat et prend part à toutes les conférences officielles, internationales ou autres, d'intérêt touristique. A son action autant qu'à l'initiative privée est dû l'équipement hôtelier, dont, à juste titre, l'Italie s'enorgueillit : 24.056 hôtels, pensions et auberges ; 273.728 chambres ; 461.236 lits ; 51.244 salles de bains. Car il s'agit d'une véritable industrie, au sein de laquelle la C.I.G.A. (Compagnia Italiana Dei Grandi Alberghi) joue un rôle primordial. La plus puissante d'Europe, cette compagnie hôtelière groupe en effet 16 hôtels de grand luxe, d'un confort raffiné (l'air conditionné est déjà ou sera bientôt installé partout), donnant le ton au reste du pays. Deux chiffres suffisent à indiquer la perfection du service auquel elle s'attache : disposant de 4.500 lits, elle appointe un personnel de 5.000 employés. Dans les plus grandes villes italiennes, les hôtels de la C. I. G. A. constituent le centre de l'activité commerciale, et souvent artistique, comme, notamment, l'Excelsior de Rome, qui demeure, pour l'Europe, l'aimable prototype du palace où tout client peut se croire l'hôte de marque le plus choyé.

J'AI déjà dit l'étonnement, le plaisir éprouvés devant la courtoisie naturelle à tous les Italiens rencontrés pendant ce voyage. Cette remarque ne peut mieux s'appliquer qu'à la très grande majorité des hôteliers, dont l'affabilité ne paraît pas uniquement commerciale et qui semblent toujours remercier le touriste de l'hommage qu'il rend, par sa présence, à leur pays. Et quel pays ! si digne de louanges que la brièveté des aperçus déjà donnés ici sur la Sicile, les Pouilles et Trieste me remplit de confusion... Si vaste se révèle malheureusement le sujet que, limité par la place, on ne sait quel choix opérer parmi trop de merveilles. Mais ce nom seul : Italie, n'évoque-t-il pas la douceur d'un ciel, le déroulement rythmé d'attirants spectacles ?

Que le profane ne se méprenne pourtant pas ! Ces paysages « où la vigne à l'ormeau se marie » ne sont point toute la péninsule, moins encore Sardaigne et Sicile. Naples, et aussi Venise, que chacun, même s'il ne les a jamais vues, croit connaître de naissance, réservent des surprises. En maint endroit, certes, les côtes rappellent notre Riviera. Mais après plusieurs séjours en cette contrée, civilisée bien avant la Gaule et à laquelle le tour de notre pensée nationale doit tellement, l'impression dominante s'affirme : majesté — une majesté, sans doute, que vient, en tous lieux, tempérer la grâce.

COMMENT, d'ailleurs, juger l'Italie « en bloc », quand ce pays apparaît au moins aussi varié que le nôtre et combine avec une fortune égale plaines, montagnes et vallées ? Certains s'attacheront aux plages, aux îles qu'ont, comme Capri, popularisées la mode, ou, comme Elbe, l'histoire. D'autres souhaiteront connaître des villes immortalisées par leur passé, leur culture, les trésors d'art qu'elles recèlent. Villes comme Milan, capitale économique du Nord, aux rues largement dallées de granit, à la cathédrale d'un style discuté, mais aux bronzes vigoureux et splendides ; Turin, où les jeunes femmes s'appellent (diminutif de madame) « madamine », où reposent de nombreux princes de la Maison de Savoie, où se trouve le Saint-Suaire ; Aoste, chef-lieu de la région autonome d'Aoste, où se perpétue la tradition du français. Mais pour visiter l'Italie ainsi qu'elle le mérite il faudrait une exploration méticuleuse de ces provinces aux si beaux noms : Toscane, Emilie, Ombrie, Vénétie, Marche, Campanie, Abruzzes, Calabre, Piémont, et d'autres ! Il faudrait, en somme, une vie...

Chercherai-je ici une légère querelle à la Compagnie des chemins de fer italiens ? Certes pas à cause de ses trains, confortables et rapides à souhait. Mais comment se fait-il — tous les voyageurs s'en plaignent avec raison — que nulle part, et surtout la nuit, le nom des gares ne soit visible ? On se croit à Florence et l'on est à Bologne... Qu'on descende donc. Cette cité renferme des monuments sans égaux. Eglises, palais, fontaines y composent des ensembles architecturaux magnifiques. La moindre pierre de cette « ville des tours » semble y réfléchir cet enseignement qui rendit au cours des âges son université mondialement célèbre. Mais, au hasard d'autres trajets, on voudrait aussi voir, ou revoir, Salerne, Amalfi, aux vignes étagées en gradin jusqu'en haut des montagnes ; Ancône, sur l'Adriatique ; Assise et Sienne, à peine sorties du moyen âge ; bien d'autres encore, qui se nomment Pise, Brescia, Pérouse, Vérone ; Rome, enfin, à l'emprise de laquelle on ne peut échapper.

D'AVION, ou d'une de ses collines, je l'ai si souvent contemplée, par tous les éclairages, qu'il me serait malaisé d'en conserver une image si l'autre jour elle ne m'était apparue, toute en dômes et en toits noyés dans la brume du crépuscule, tournée, semblait-il, vers ce palais du Vatican devant lequel une foule priait pour la santé du Souverain Pontife. Qu'on en parte en quête d'impressions nouvelles, on y revient toujours, tant demeurent mystérieux les motifs de son attrait. Sans le monument étrange élevé à la gloire de Victor-Emmanuel II, rien n'y retiendrait une admiration toujours prête à s'épancher. Car, malgré des descriptions mille et mille fois répétées depuis des siècles, l'Italie parvient toujours à surprendre, que l'on découvre ses lacs du Nord, ses montagnes des Abruzzes ou de Calabre, celles aussi qu'ont adoptées dans Piémont et Dolomites (les jeux olympiques d'hiver de 1956 auront lieu à Cortina d'Ampezzo) les fervents du bobsleigh et du ski.

LE SIEGE SOCIAL de la Société Montecatini, à Milan. La superficie occupée par les bureaux est supérieure à celle du Vatican. Leurs vingt-sept ascenseurs accomplissant chaque jour un parcours de 80.000 kilomètres.

L'ITALIE, PAYS DE GRANDE INDUSTRIE

L'ITALIEN, on l'a dit, goûte peu que l'étranger ne s'attache qu'au côté touristique de ses activités nationales. Et, on l'a dit aussi : l'indice de la production industrielle atteint aujourd'hui 175 par rapport à 1938 (base 100). Le fait est, on ne se lassera pas de le répéter, que, dans tous les domaines, les Italiens, évidemment aidés de l'extérieur mais, d'autre part, quelque peu freinés par un certain dirigisme, ont accompli en un temps relativement court de très grandes choses.

Qu'on se rappelle l'avant-guerre : l'Italie possédait alors une des plus belles flottes marchandes du monde. En 1945 la Finmare, qui groupe les compagnies de navigation italiennes de beaucoup les plus importantes (Italia, Lloyd Triestino, Adriatica, Tirrenia), n'avait plus qu'une centaine de milliers de tonneaux capables de flotter. A force de renflouements, réparations, achats divers de bateaux, mise en chantier d'unités nouvelles (soit une dépense de 158 milliards de lires, abstraction faite des subventions de l'Etat), la Finmare, en 1955, comprend 83 navires jaugeant 601.834 tonneaux, soit un sixième du tonnage global de la marine marchande italienne actuelle. Pour 1953, 3.544 voyages, 4.500.000 milles parcourus, 1.158.000 passagers, 1.535.000 tonnes de marchandises, plus de 57 milliards de recettes. Pour les neuf premiers mois de 1954 : 750.000 passagers, 1.209.000 tonnes de marchandises, etc. Idée de base des dirigeants du groupe : assurer la rentabilité de l'entreprise en mettant l'accent sur le confort et le progrès technique. Il faut avouer que les vingt unités nouvelles entrées depuis peu en service représentent, notamment dans la classe des transatlantiques, une réalisation optimum.

De nouveau le pavillon italien claque au vent des sept mers avec (Amérique du Nord) l' « Andrea Doria » et le « Cristoforo Colombo », de la compagnie Italia ; avec (Australie, Asie, Amérique du Sud) la flotte, comprenant sept navires à turbines, du Lloyd Triestino ; avec (tout le bassin méditerranéen) les lignes régulières de l'Adriatica et de la Tirrenia. A côté, d'ailleurs, de ce réseau d'itinéraires, qui, serré dans la Méditerranée, se ramifie dans tous les océans, existent des lignes à haut rendement, presque traditionnelles, comme celle : Méditerranée-Brésil-La Plata, l'ancêtre des services de lignes italiens, remontant à l'époque héroïque, au XIX[e] siècle, des premiers transports d'émigrants. Pour les causes que l'on sait, l'émigration a dû céder le pas au tourisme. Avant même que beaucoup de pays eussent réduit leurs

LE CLOITRE de la cathédrale de Monreale, en Sicile. Des colonnes à chapiteaux sculptés entourent le jardin.

contingents d'immigration, la compagnie Italia lança pour le tourisme, dans l'un et l'autre sens, deux transatlantiques extrêmement modernes, l' « Augustus » et le « Giulio Cesare » (27.000 tonneaux, 1.100 passagers chacun), d'une réalisation technique des plus avancées.

Si la Finmare a sextuplé son volume en moins de dix ans dans le domaine de l'industrie proprement dite, les statistiques les plus sérieuses signalent (en insistant sur l'éloquence des chiffres — auxquels il faut bien revenir...) que la production de fonte a doublé en Italie depuis l'avant-guerre, celle de l'acier, augmenté de 50 % malgré la diminution des commandes militaires, celle de l'aluminium, plus que doublé, en dépit de la perte des mines d'Istrie ; que les disponibilités accrues en produits métallurgiques ont facilité l'essor de plusieurs industries mécaniques, celles, par exemple, des scooters (1 million depuis la guerre, dont 750.000 circulent en Italie) et des machines de précision : à coudre, à calculer et à écrire. A l'origine de cette montée « spectaculaire », un élément psychologique : les industriels italiens — tous les Français en contact avec eux s'accordent à le reconnaître — savent « oser » et se révèlent capables de transformer leurs établissements de fond en comble s'ils l'estiment nécessaire. Actuellement fonctionnent en Italie 640.000 entreprises (minuscules, petites ou grandes, artisanales ou industrielles, minières, manufacturières, du bâtiment et d'installation, de production et de distribution d'énergie électrique, de gaz et d'eau), employant en tout plus de quatre millions de personnes. Mais un des phénomènes les plus frappants de l'industrie transalpine réside dans le degré élevé de concentration technique et économique de divers secteurs : sidérurgie, industrie lourde mécanique, industrie minière et chimique, électrique et textile. En gros, l'Italie industrielle, l'Italie du Nord, se résume en quelques très grandes affaires : Fiat, Montecatini, Edison, Pirelli, Marzotto, Marinetti, Falck, Dalmine, Cornigliano, Olivetti, Necchi, etc. (sans compter des firmes françaises telles que Saint-Gobain, Michelin et l'Air Liquide). Afin de montrer ce dont il retourne, on étudiera plusieurs d'entre elles, en commençant par Montecatini.

MONTECATINI : 123 USINES, 60.000 EMPLOYES ET OUVRIERS

QUAND il rend visite, dans l'un des immeubles somptueux qui abritent, en plein cœur de Milan, le siège social de leur affaire, aux directeurs de Montecatini, un reporter ne peut manquer d'observer que, avec 30.000 mètres carrés, cette ruche de 1.211 bureaux l'emporte en superficie sur celle du Vatican. Lorsqu'il s'aperçoit que les 27 ascenseurs effectuent chaque jour un trajet de 80.000 kilomètres, que le standard téléphonique équivaut, en volume de communications données ou reçues, à celui d'une ville de 60.000 habitants, que tous les bureaux peuvent, de surcroît, communiquer entre eux par pneumatique, il rend les armes... Cette société minière et chimique, la plus importante d'Italie, connut pourtant des débuts modestes, lorsqu'elle décida, en 1888, d'exploiter une petite mine de cuivre, précisément située à Montecatini-Val du Cecina, en Toscane. En 1910, elle se bornait encore à des extractions de peu d'envergure, quand un jeune ingénieur, Guido Donegani, en devint le directeur général. Audacieux, presque visionnaire, il s'acharna à développer sans cesse l'instrument qu'il avait entre les mains, afin de satisfaire aux besoins économiques croissants du pays. Son œuvre, telle qu'il la rappela dans sa dernière lettre à ses collaborateurs, traversa essentiellement trois phases successives ; de 1910 à 1920 : production de pyrites, acide sulfurique et engrais ; 1920-1930 : fixation du nitrogène, production d'acide nitrique et d'engrais nitrés, fabrication d'explosifs, production d'énergie électrique, d'aluminium et d'alliages légers, etc. ; 1930-1940 : fabrication de divers produits chimiques organiques.

Après les hostilités, Montecatini entra dans la quatrième phase de son expansion, que caractérisèrent la réorganisation et la rationalisation de toutes ses ressources productives. Aujourd'hui, où la Société emploie 60.000 personnes, s'ouvre une cinquième phase, le progrès technique moderne offrant de nouvelles possibilités à l'industrie chimique. Ainsi, non seulement Montecatini peut-elle consolider et perfectionner ses productions traditionnelles, mais se lancer dans d'autres voies, comme celles des plastiques, des textiles synthétiques, des dérivés du pétrole et des gaz naturels. En tout, les installations productrices possédées par elle-même ou des sociétés connexes comprennent 18 mines et raffineries, 123 usines, 8 stations de puissance motrice, 8 carrières de marbre ou de pierre avec tout leur équipement. Elle entretient un certain nombre de laboratoires de recherches créés par elle et financés directement, dont le fameux Institut de Recherches G. Donegani, à Novare, qui comprend également des sections de contrôle. De l'avis des spécialistes, peu de laboratoires, même en Amérique, sont aussi bien montés que celui-là, où les techniciens disposent d'un matériel des plus modernes, de la documentation la plus complète pour leurs travaux : études de nouveaux produits, mise au point des améliorations indispensables à une production massive, simplification des procédés actuellement employés, utilisation rationnelle des sous-produits, etc.

CASSINO : la nouvelle école. Depuis 1945, 19.540 bâtiments qui avaient été détruits ou endommagés par la guerre ont été remis en état, en Italie, et il en a été construit 9.637 neufs, parmi lesquels cette école, qui avait été la première détruite. Follonica (à gauche) : relevé topographique pour la construction d'une route.

Pour condenser au maximum, on peut répartir les productions de la Société Montecatini (ou plus exactement, avec ses quinze sociétés associées : du Groupe Montecatini) en cinq grands chapitres : minerais, produits chimiques, textiles artificiels, énergie électrique, métaux. Ainsi comprend-on que toute la production part d'un certain nombre de produits de base, constituant à leur tour la base de divers groupes de produits organiques et inorganiques. Premier de ces produits fondamentaux : l'acide sulfurique. Son cycle de production commence avec la pyrite et le soufre. Il finit par donner naissance à de nombreux dérivés, dont les engrais phosphatés. Point n'est évidemment question ici — il y faudrait un volume — de dresser un tableau de tout ce que fait Montecatini. On citera toutefois la fixation du nitrogène : l'un des résultats les plus remarquables de la technologie chimique industrielle, il peut être considéré comme un des indices du niveau technique atteint par un pays, Montecatini ayant résolu la préparation de l'hydrogène de diverses manières, selon des conditions différentes de temps, de lieu et d'installations déjà existantes. En vingt-cinq ans, la production du nitrogène fixé a passé de 2.500 tonnes métriques à 120.000 (en 1951). En 1935, 19 usines étrangères se servaient déjà des procédés Montecatini. Elles sont aujourd'hui 35.

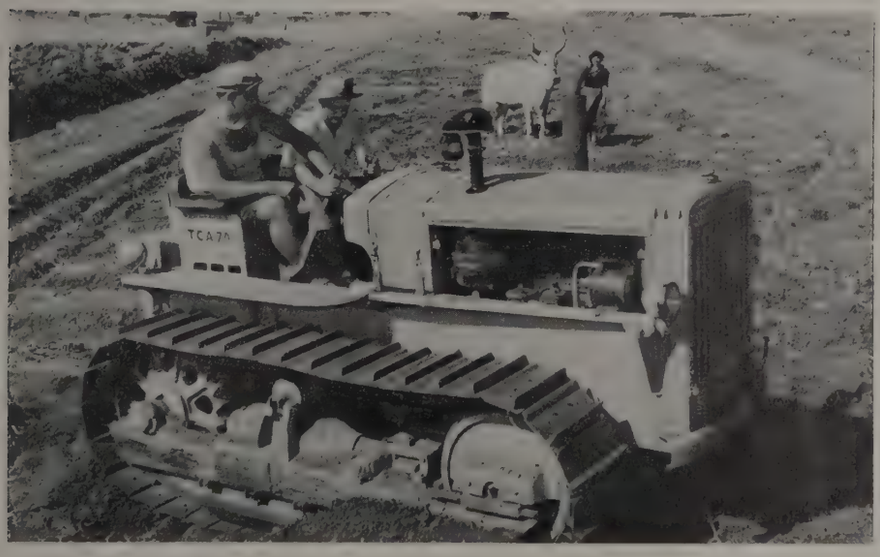
A côté de toutes ces activités professionnelles, Montecatini, avec ses 60.000 employés et ouvriers, insiste particulièrement sur l'aspect social des rapports entre patrons et salariés. Au lendemain de la guerre, un nombre imposant de ses ouvriers se trouvaient sans abri ni toit. Avançant des fonds, plus tard remboursables par le gouvernement jusqu'à concurrence de 1 milliard de lires, donnant des terrains, fournissant gratuitement l'aide technique nécessaire, elle avait, en 1951, construit 5.200 demeures, représentant 20.000 chambres. En même temps, elle réorganisait son service médical, ouvrait un laboratoire de psychologie pour la meilleure orientation de ses nouveaux employés, créait cantines, nurseries, jardins d'enfants, colonies de vacances, associations et terrains de sport. Elle renforçait les retraites prévues par la loi et s'occupait enfin du développement intellectuel de ceux qui travaillent pour elle. S'ils le désirent, ils peuvent suivre des cours de toutes sortes, aussi bien techniques que de langues étrangères. D'ailleurs, dans le dessein d'encourager l'étude de la chimie et de ses applications, Montecatini alloue chaque année, en liaison avec diverses académies ou instituts polytechniques, des bourses aux étudiants qui en sont jugés dignes.

OLIVETTI ET SES SERVICES SOCIAUX MODELES

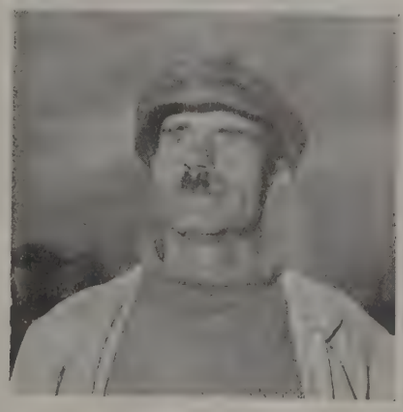
AUSSI rapide que soit sa visite de quelques-unes des premières usines italiennes, un voyageur ne peut manquer d'être frappé de l'attention apportée par le patronat aux conditions matérielles de vie de leur personnel. Aucune grande usine ne peut s'affranchir de ce caractère « Temps modernes » (en pensant au film de ce nom) qui contraint un ouvrier à répéter le même geste à longueur de journée. Or, déclarent les responsables des services sociaux des usines Olivetti : « Nos services ont été conçus et fonctionnent comme un ensemble d'œuvres tendant à améliorer la condition du travailleur, non seulement en assurant à celui-ci la dignité du travail et en lui facilitant la solution des problèmes de la vie quotidienne, mais aussi en l'aidant à surmonter d'autres difficultés, familiales et sociales. En d'autres termes : il convient de lui offrir la possibilité de développer au maximum sa personnalité et d'atteindre, à l'intérieur et à l'extérieur de l'usine, le niveau le plus élevé d'indépendance et de bien-être. »

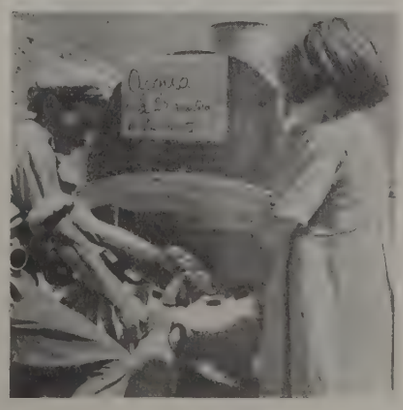
Pouponnières, consultations pédiatriques, colonies de vacances dans le val d'Aoste ou sur la mer Tyrrhénienne, assistance médicale gratuite, cliniques, maisons de convalescence, réfectoires aux prix très modiques (rendus possibles par l'existence d'un « centre agricole »), prêts sans intérêt, caisse de maladie, fonds spécial d'assistance au personnel disposant, dans certains cas, de ressources trop faibles, écoles et bourses d'études, conférences, bibliothèques, groupes récréatifs et sportifs, quartiers résidentiels pour les ouvriers (assez proches de l'usine et néanmoins isolés de celle-ci), transports, telles sont certaines des réalisations qui ont permis, en outre, un esprit très remarquable de collaboration qui ne se constate guère qu'entre hommes respectant aussi bien leur propre personnalité que celle d'autrui, mais qui n'étonne pas quand on sait que le chef actuel de la firme, Adriano Olivetti, a fondé un mouvement culturel et politique « communautaire ». Qu'on les observe au travail dans les halls immenses de l'usine (où des messagers ne cessent de circuler à bicyclette d'un atelier à un autre) ou dans les rues de la ville, les ouvriers Olivetti ne semblent pas particulièrement hantés par des problèmes de lutte de classes. Dirai-je avoir été spécialement impressionné par l'assiduité de beaucoup d'entre eux à la bibliothèque, une bibliothèque qu'envieraient nombre de villes françaises, et par la valeur des ouvrages quotidiennement empruntés ?

Je parle ici de l'usine Olivetti d'Ivrea, dans le Piémont (il en existe d'autres, on le verra, appartenant à la même firme), l'une des sociétés les plus typiquement italiennes qui soient, et dont le fondateur, Camillo Olivetti, lança sur le marché, en 1911, les premières machines à écrire italiennes. Là aussi les débuts furent modestes, dans un immeuble de briques qui apparaît bien menu à côté des gigantesques bâtiments de verre et d'acier, d'une superficie de 220.000 mètres carrés, édifiés maintenant en bordure de cette ravissante cité campée sur les bords de



ECOLE DES TRACTEURS. La mécanisation de l'agriculture se poursuit rapidement dans le cadre des mesures prises par le gouvernement pour faciliter aux agriculteurs l'acquisition de machines. Actuellement le nombre des tracteurs existant en Italie est de 119.147 unités.





OUVRIER AGRICOLE. PARTANA : la vente de l'eau. Parmi les autres problèmes qu'elle est appelée à résoudre dans les régions centrales et méridionales d'Italie, la Caisse du Midi s'est notamment assigné la tâche très importante de normaliser les services d'adduction d'eau pour les centres urbains et de pourvoir à l'alimentation hydraulique des zones soumises à amélioration. Certaines régions du Sud manquaient d'eau depuis les Romains.

la Dora qu'est Ivrea. D'une vingtaine en 1911, les collaborateurs (employés et ouvriers) de Camillo puis d'Adriano Olivetti sont devenus 12.000. La production a suivi une marche parallèle. L'une des premières firmes mondiales de mécanographie, la Société fabrique actuellement deux unités standard par minute. 10.200.000 kW.-h. représentent les besoins annuels des établissements d'Ivrea en énergie électrique, des chaudières à mazout produisant une énergie thermique horaire de 13.300.000 calories. A la capacité des installations correspond la richesse de l'équipement. Dans les différents ateliers, les machines en service (presses, tours, fraiseuses, raboteuses, rectifieuses, etc.) se comptent par milliers, la majeure partie d'entre elles, de construction postérieure à 1947, sorties des ateliers de l'I. C. O. (Ing. C. Olivetti) ou de l'O. M. O. (Officina Meccanica Olivetti).

L'USINE Ivrea est à cycle complet : de la fonderie à l'outillage, des ateliers de précision au montage, de la menuiserie à l'émaillage au four, toutes les pièces des machines et leurs moindres accessoires (jusqu'aux rubans et aux emballages) sont dessinés, fabriqués, finis et essayés à l'intérieur de l'usine. La publicité elle-même a sa propre imprimerie. Mais, outre celle d'Ivrea, d'autres usines Olivetti sont nées en Italie. A Apuania, l'usine Synthesis fabrique classeurs, fichiers, armoires métalliques, meubles de bureau. A Turin, l'usine Invicta se spécialise dans la fabrication de la machine à écrire « semi-standard Studio 44 ». Dans la province de Naples, enfin, à Puzzuoli, s'achève actuellement la construction d'une autre grande usine à cycle de travail complet qui doit contribuer à l'industrialisation de l'Italie méridionale. Trois usines Olivetti fonctionnent également à Barcelone, à Glasgow et à Buenos-Aires.

Il serait anormal que, se piquant de toujours s'incliner devant « les exigences de la qualité », une firme telle que celle-là ne se servît pas abondamment des techniques les plus neuves. Aussi, dans la fabrication de leurs machines à écrire, les usines d'Ivrea renoncent-elles de plus en plus aux matières comme la tôle ou la fonte pour employer aciers spéciaux, alliages légers ou matières plastiques. Mais, autant qu'aux machines à écrire (portatives ou de bureau, à fonctionnement habituel ou électriques, aux claviers reproduisant les caractères latins, hébreux, arabes, cyrilliques, siamois, etc.) le nom d'Olivetti s'attache aux machines à calculer « imprimantes », électriques ou à main, à un téléscripteur, à un enregistreur magnétique à ruban, toutes machines ou appareils périodiquement revisés par un service technique d'assistance aux clients, en Italie comme à l'étranger. Car ce n'est pas un des moindres titres de gloire de la firme, l'Amérique du Nord, patrie industrielle des machines à calculer, achète de plus en plus la machine à calculer Olivetti « Divisumma » et, à elle seule, absorbe 16 % des exportations Olivetti...

FIAT, LE PLUS GRAND ORGANISME INDUSTRIEL DE LA PENINSULE

IVREA se trouve à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Turin, le centre de l'industrie automobile dans la péninsule, le « Detroit italien », la cité où, sous les auspices de l'A. N. F. I. I. A. (Association nationale pour l'industrie italienne), se tiendra, du 20 avril au 1er mai prochains, le 37e Salon de Turin (450 exposants de 12 pays), pendant lequel, détail à noter : une voiture des principales marques italiennes sera chaque

OLIVETTI : un atelier. La chaîne des machines à écrire. Chaque machine est essayée et vérifiée avant d'être livrée aux concessionnaires. Bibliothèque des ouvriers à Ivrea (Olivetti). On y trouve les dernières nouveautés, les classiques et les revues dans plusieurs langues.

jour tirée au sort parmi les visiteurs. Turin est tout cela, mais plus encore : « Fiatville ». Que représente donc exactement la Fiat (Fabrica Italiana Automobil Torino), dont on a dit, avec quelque exagération du reste, que, sous la présidence actuelle du professeur Vittorio Valletta, promoteur, dans l'industrie, du véritable esprit européen, « elle fabriquait de tout, et aussi des voitures » ? Le plus grand organisme industriel d'Italie et l'un des premiers d'Europe.

Aux débuts de l'automobilisme, en 1899, un groupe de personnalités turinoises, dont M. Giovanni Agnelli, passionnées de ce nouveau sport, constituèrent une société au capital de 800.000 lires et firent construire à Turin, Corso Dante, en bordure du Pô, une usine. Superficie de celle-ci : 10.000 mètres carrés. Nombre d'ouvriers : 50. Presque aussitôt, d'ailleurs, et jusqu'à la première guerre mondiale, la marque Fiat s'imposait à l'attention des connaisseurs, et dans des compétitions internationales de tous genres les couleurs italiennes triomphèrent bien souvent grâce à ses voitures de course et à des pilotes dont les noms tinrent la vedette au commencement du siècle, comme Vincenzo Lancia, Felice Nazzaro, Pietro Bordino, Alessandro Cagno, Carlo Salamano, etc. Aujourd'hui, en 1955, 18 usines Fiat couvrent 24 millions de mètres carrés, s'intéressent à toutes les machines de transport à moteur, terrestres, marines, aériennes (d'où sa devise : Fiat, Terre, Mer, Ciel), aux machines-outils aussi bien qu'aux réfrigérateurs, emploient 71.000 personnes, venant de toutes les régions d'Italie, et, directement ou indirectement, en font vivre (familles des travailleurs, fournisseurs, garagistes, marchands d'accessoires, transporteurs, etc.) près de 750.000 ! Quant au capital, il atteint 57 milliards de lires ! La comparaison entre 1889 et 1955 se passe de commentaires...

De type « vertical », parcourant le cycle complexe du travail depuis la matière brute jusqu'aux produits finis, cette énorme organisation possède ses propres mines (elle a mis en valeur l'industrie minière dans les Alpes piémontaises en rouvrant la mine de Traversella — magnétite et oligiste — déjà exploitée dans l'antiquité romaine) et produit l'acier et les divers métaux dont elle a besoin. Si sa seule production d'acier Fiat dépasse par an 400.000 tonnes, elle produit aussi, sous licence de la Republic Steel Corporation, des aciers inoxydables. Fours électriques, blooming, laminoirs, etc., les nouvelles installations de ses forges, qui font aussi, à froid, des bandes de tôle d'acier d'une largeur allant jusqu'à 1 m. 80 en rouleaux de 15 tonnes, comptent parmi les plus modernes d'Europe.

REALISATIONS remarquables, à l'américaine ! Il entre pourtant dans les diverses fabrications Fiat un souci de haute qualité, qui se révèle typiquement d'Occident. A aucun moment, même lorsqu'on cir-

FIAT. La nouvelle voiture Fiat avec moteur à turbine qui a fait ses preuves en roulant à 200 km.-h., au centre. La production automobile a effectué ces dernières années de notables progrès. En cinq années, depuis 1949, la production a plus que doublé, tandis que, si l'on considère les meilleurs résultats d'avant guerre (1937 : 77.708 véhicules automobiles), on enregistre une augmentation de 126 %.

UNE GRUE géante capable de soulever 15 tonnes, telle qu'en exporte dans le monde entier la maison Seretti et Tanfani, de Milan. Vingt d'entre elles ont été exportées en U. R. S. S. — CI-DESSOUS : un microscope électronique à l'Institut de recherches Donganide Novare, création de la société Montecatini.

LA PISTE D'ESSAI des automobiles Fiat a un développement de 2.500 mètres.

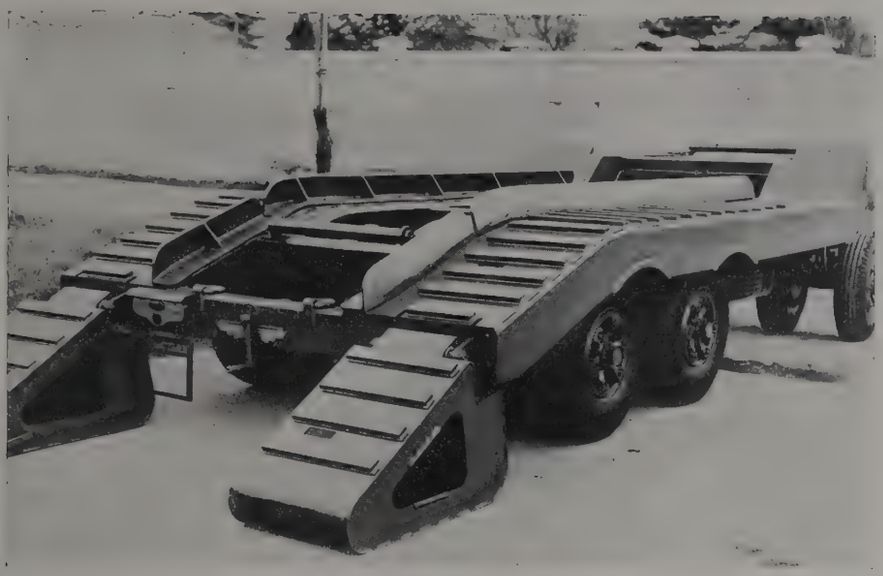
cule dans les usines de Mirafiori, on ne peut oublier le pays dans lequel on se trouve. D'abord, parce que ces usines s'étendent entre les Alpes et les collines de Turin, dans un prestigieux décor ; ensuite, parce que la propreté des halls de travail, la politesse de tous, le goût, qui est celui d'une contrée autrefois d'artisans voués à la perfection, apparaissent en tous lieux dans cette usine titanesque (celle d'automobiles uniquement), où travaillent, en deux équipes, 22.000 hommes. L'élégance des formes que l'on contemple, la beauté de la matière, le « fini » apporté à la moindre chose captivent l'esprit au point qu'on néglige presque les chiffres cités par les ingénieurs (12.000 machines-outils, dont certaines sont capables de se livrer à dix-sept opérations différentes par l'emploi simultané de 60 outils) ; 200.000 kilos de vapeur, 25.000 kW. de courant par heure, avec le méthane pour combustible ; Fiat - Mirafiori pourrait contenir 1.680.000 personnes, la population d'une grande province ; tous les Turinois pourraient s'abriter dans le seul atelier principal (longueur des usines : 820 mètres, etc.) Les écouterait-on, ces précisions perdraient de leur force au spectacle de cette chaîne qui débitera bientôt plus de 1.000 voitures par jour et en achève à présent 600, dont les modèles les plus réputés se nomment 1100 et 1100 TV (tourisme rapide), 1400 A (qu'on peut équiper avec moteur Diesel), 1900 A, sans omettre (celle-ci construite à titre expérimental) une voiture à turbine dont le lancement sur piste fut un événement. En tout : 83 % de la production automobile italienne ; environ 90 % des exportations « auto » de la République.

On aimerait s'étendre sur l'organisation commerciale, sur les services d'assistance techniques, parler des filiales Fiat, de ses concessionnaires, de la collaboration technique de cette firme avec les nations qui réclament son aide, de ses usines de construction et de montage en Europe comme au Mexique et en Amérique du Sud. On souhaiterait énumérer les types divers de tracteurs agricoles, d'autorails, de gros moteurs marins (le « Giulio Cesare », de la compagnie Italia, est propulsé par un moteur Fiat de 40.000 CV), parler des avions qui sortent de chez elle. Car si le premier moteur d'avion Fiat date de 1908, la Fiat construit elle-même et sous licence étrangère avions et moteurs, même à réacteurs, et possède une salle d'essai pour turbo-réacteurs justement renommée.

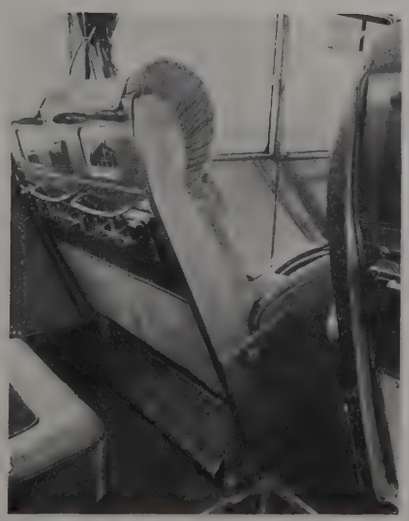
On voudrait aussi s'appesantir sur l'instruction technique dispensée aux jeunes gens. Mais il est un trait qu'on ne peut s'abstenir de noter : en laissant volontairement vide, depuis sa mort, le bureau de M. Giovanni Agnelli, la direction de Fiat n'entend pas seulement rendre hommage au véritable créateur de la firme, mais aussi à son esprit résolument « social ». Cet esprit continue à régner sur l'entreprise, et les dirigeants actuels se penchent sur les besoins et les vœux de leur personnel comme l'eût fait M. Agnelli lui-même. Après ce qu'on a dit de Montecatini et d'Olivetti, on se répéterait en reprenant dans le détail la liste des œuvres sociales Fiat. Cette firme a tenu pourtant à imposer sa marque à certaines de ses colonies de vacances, à la mer ou à la montagne, où l'on retrouve la réplique de ce fameux hôtel en forme de tour, sans escaliers mais avec une rampe montant jusqu'au 14e étage, qui a contribué à la réputation de Sestrière, et dont la conception est due au sénateur Agnelli...

VIBERTI OFFRE EN POIDS LOURDS TOUT CE QUI ROULE SUR PNEUS

En veine de poésie un peu spéciale, quelqu'un décrivait l'autre jour Turin (déjà surnommée : « Detroit italien », « Fiatville », etc.) « un haras de chevaux-vapeur, du pur sang au cheval de trait ». Aussi hardie qu'elle soit dans ses termes, l'image ne manque pas de justesse. A côté de machines dont la souple élégance évoque la race, Turin produit aussi des poids lourds qui sillonnent les routes italiennes à l'allure normale là-bas, celle, à peu de chose près, d'un bolide, et la maison Viberti est



REMORQUE SPECIALE de transport lourd. La maison Viberti, de Turin, s'est spécialisée depuis 1924 dans la fabrication de tous les châssis de poids. — Dans les cars de sa fabrication, Viberti réserve une très grande place au confort des voyageurs.



LES CARS Viberti Monotral Ciat sillonnent toutes les routes de l'Italie. — Un siège de Monotral Ciat, fabrication Viberti, un véritable fauteuil de luxe.

l'une des principales spécialisées dans les véhicules de ce genre. Ici encore on a affaire à une organisation qui, démarrant avec une dizaine d'ouvriers en 1924, en emploie 150 en 1928, 800 en 1935, crée une filiale à Bolzano, voit son usine de Turin rasée par les bombes pendant la guerre, la reconstruit et, avec plusieurs milliers d'ouvriers, détient aujourd'hui, dans son domaine, une position prééminente. De même que certains restaurants américains déclarent à leur clientèle : « Nous pouvons vous servir tout ce qui nage », Viberti peut se flatter d'offrir aux usagers tout ce qui, d'un certain tonnage, roule sur pneus. Qu'il s'agisse d'autobus, d'autocars de grand tourisme, de remorques (« qui remorquent le progrès »), de véhicules industriels, d'autogrues, de voitures de pompiers, de camions-citernes, de bennes basculantes, etc., il n'est aucun châssis lourd que cette firme hautement qualifiée ne fabrique et n'équipe de moteurs Fiat. Au Chili comme au Pakistan et dans bien d'autres pays, l'étranger a su très rapidement reconnaître la « ligne Viberti », qui n'est qu'une variante de la « ligne Turin ».

Si l'on admet que la carrosserie est à l'automobile ce que la haute couture représente pour la mode, il faut admettre, pour l'esthétique, pour la « coupe » d'une voiture, l'existence d'une « école de Turin ». A la « ligne Viberti » pour les poids lourds correspondent celles, pour les voitures légères, des carrossiers Pinin-Farina et Ghia. Ce dernier, qui transforma la Chrysler papale en élargissant la glace arrière et en remplaçant les sièges habituels par une manière de trône, vient de créer, après maint autre modèle, une carrosserie comme jamais encore on n'en avait vu pour une Lincoln à moteur poussé : la « Futura ».

LES SPORTS PRATIQUENT L'AUTOFINANCEMENT

JOINT à une extraordinaire rapidité, proprement nationale, des réflexes ainsi qu'à une passion de la vitesse, l'amour qu'a toute une classe d'Italiens pour ce qui brûle la route explique et la popularité, sur l'autre versant des Alpes, de tous les engins de propulsion à moteur, et les succès que, comme au début du siècle, continuent à remporter les pilotes de course italiens. Qu'ils montent des voitures Alfa-Roméo, Fiat, Ferrari, Maserati, ou des motos Gilera et Guzzi, les champions Lurani, Nuvolari, Ascari, Varzi, Farina, Villoresi, Taruffi, Masetti et Lorenzetti sont aussi connus des sportifs que, pour l'escrime au fleuret et à l'épée (où les Italiens rivalisent avec Français et Hongrois), Agesilao Greco, Candido Sassone, Giulio Gaudini, Aldo et Nedo Nadi, Guaragna, Marzi, Renzo Nostini et les frères Edoardo et Dario Mangiarotti. Pour la grande masse, les sports favoris restent cyclisme (Girardengo, Bottecchia, Guerra, Binda, Bartali et Coppi) et football, bien que celui-ci traverse une crise depuis l'accident d'avion qui, à Superga (Turin), ravit à l'Italie la quasi-totalité de son équipe nationale.

L'Italie, avant la guerre, tenait une place brillante en aviron. Ses champions remportent actuellement des succès internationaux marqués dans les sports nautiques (canots à moteur et hors-bord, régates à voiles), dans le patinage artistique, l'équitation et le tir aux pigeons.

Tous ces résultats méritent d'être soulignés. Eux aussi, ils témoignent du relèvement italien. On ignore généralement, en effet, les pertes que causa la guerre parmi les sportifs transalpins et les dommages matériels (658 installations sportives entièrement détruites) qu'elle entraîna. Ici apparaît l'œuvre du C. O. N. I. (Comité Olympique National Italien), qui, par l'intermédiaire de trente et une fédérations, coordonne et régle-

ANTONIO POLLAIUOLO

Portrait de femme

mente tous les sports. A peine les hostilités avaient-elles cessé qu'il entreprit la reconstruction des installations, le rééquipement sportif du pays et multiplia les manifestations sportives. Ne coûtant pas une lire à l'Etat (grâce au « Totocalcio » : pari mutuel sur les matches de football, qui font chaque semaine de nouveaux « millionnaires du dimanche »), il assure son propre financement et a édifié aux abords immédiats de Rome un immense stade olympique, capable de contenir 100.000 spectateurs.

EN ART, LE NEO-REALISME S'OPPOSE A L'ABSTRACTION

PARTIR du sport pour traiter de l'art semblera peut-être un enchaînement téméraire. Pourtant, peuple artiste par excellence, les Italiens se sont toujours montrés sensibles à cette pureté des proportions qui ne se révèle jamais mieux que sur un stade. Bien que la présente enquête se soit surtout intéressée aux aspects sociaux et économiques de l'Italie d'aujourd'hui, elle n'eût point été complète sans un coup d'œil sur les conceptions actuelles en peinture, sculpture, littérature, etc. Sujet d'autant plus passionnant, en ce qui concerne la peinture, que diverses personnes ne se lassent pas de déplorer que, sous l'influence du communisme, de jeunes néo-réalistes aux débuts prometteurs voient leur style se scléroser et leur inspiration défaillir. Pour retracer l'évolution de la peinture contemporaine, personne ne pouvait se révéler plus compétent que la conservatrice de la Galerie Nationale d'Art Moderne, à Rome, M^lle^ Palma Bucarelli, professeur, docteur ès lettres et ès philosophie, qui a fait, avec autorité, du musée dont elle a la charge un ensemble harmonieux et logique. Celui-ci eût-il présenté le même visage sans ce mouvement futuriste dont le manifeste explosa en 1910 et qui, renouvelant de façon décisive le langage, porta un coup fatal à l'académisme de rigueur au début du siècle ? sans cette peinture « métaphysique », dont les promoteurs restent Chirico, Carlo Carrà, Giorgio Morandi, et qui, se tournant vers le subconscient, ne décomposait plus les sujets comme le faisaient futurisme et cubisme, mais les plaçait dans des décors d'espaces silencieux, riches de suggestion et de mystère ? Nier l'influence des futuristes, « métaphysiques », surréalistes, sur la peinture d'aujourd'hui serait une erreur aussi grossière que de négliger l'expérience parisienne solitaire de Modigliani. Et l'on ne doit pas oublier que, s'il s'orienta vers une sorte d'impressionnisme extrêmement allégé, Filipo de Pisis, dont couleur et composition maintiennent l'œuvre à un très haut niveau, procéda, lui aussi, de prémisses métaphysiques. Phénomène frappant, particulièrement remarquable dans cette Galerie Nationale : l'originalité, quel que soit leur point de départ commun, de chacun des artistes exposés, et qu'il faudrait citer tous, en marquant bien le retour au classicisme figuratif, qui, avec le mouvement « Novecento », intervint vers 1930. Seuls en émergent d'ailleurs des hommes à la personnalité accentuée, comme Carlo Carrà, transfuge du futurisme et de la « métaphysique », Mario Sironi et le Florento, Ottone Rosai, qui compose, dans

RENATO BIROLLI « Paysan dans la vigne » (1953)

LES PRODUITS de l'artisanat sont les plus appréciés pour leur bon goût et leur fini. Céramique, dentelle, verre soufflé, marqueterie, le travail du cuir, du corail, de la paille, des métaux, l'orfèvrerie sont exportés en grande quantité, surtout aux Etats-Unis. Ici, à Florence, un décorateur sur céramique.

ANTONIO POLLAIUOLO fut à la fois peintre, architecte, sculpteur et graveur. Né à Florence vers 1430, mort à Rome en 1498. Il collabora avec Ghiberti à la décoration des portes du baptistère de Florence et débuta dans la peinture par un chef-d'œuvre : « Portrait du Poggio ». Chargé par innocent VIII de construire le mausolée de Sixte IV, il laissa, en outre, d'admirables gravures. Le « Portrait de femme » que nous reproduisons se trouve au musée Poldi Pezzoli, à Milan.

une atmosphère comme embuée, des récits d'une mélancolique poésie. Régression du goût ! s'écrièrent, voilà une vingtaine d'années, des peintres de Turin, dont Cazorati et, surtout, épaulé par des architectes tels que Terragni, Pagano et Persico, un groupe de Milanais, parmi lesquels Atanasio Soldati, qui se voua à l'abstractivisme pur, sans renoncer aux vastes espaces, et que l'on considère, avec Magnelli, qui vit et travaille à Paris, comme un des meilleurs artistes de cette première moitié du siècle.

Autre chef, avec Mafai, de la révolte contre le « Novecento », quand elle gagna Rome : Gino Bonichi Scipione, qui mourut jeune. Selon M^lle^ Bucarelli : « Flambées romantiques et lumières baroques, symboles et allégories, allusions littéraires et psychologiques, hallucinations de visionnaire et images pleines d'exaltation se réunissent dans sa peinture. » Créateurs d'un courant nouveau, Scipione et Mafai trouvent des disciples dans cette « école romaine », qui compte, entre autres, Stradone et Scialoja. Dans l'ensemble, et pour citer encore M^lle^ Bucarelli : l'art italien de ces dernières années semble vouloir évoluer sur le plan de l'abstractivisme, dans l'infinie variété de ses nuances. A la Biennale de 1950, de nombreux artistes se rallièrent au « Nouveau Front des Arts », qui se scinda ensuite en deux tendances distinctes. Car, d'un côté, des peintres comme Guttuso et Pizzinato tirent leurs sujets du réalisme socialiste ; de l'autre, « le groupe des huit », qui comprend : Afro, Birolli, Corpora, Moreni, Morlotti, Santotomaso, Turcato et Vedova (auxquels on rattache aussi Cassinari), poursuit résolument son expérience abstraite. En sculpture, des hommes comme Arturo Martini, Giacomo Manzù et Marino Marini se classent à part, tandis que Mirko et, jusqu'à un certain point, Viani empruntent les mêmes voies que le « groupe des huit ». Quoi qu'il en soit, et dès à présent, estiment les experts, cette nouvelle génération s'exprime avec une remarquable clarté.

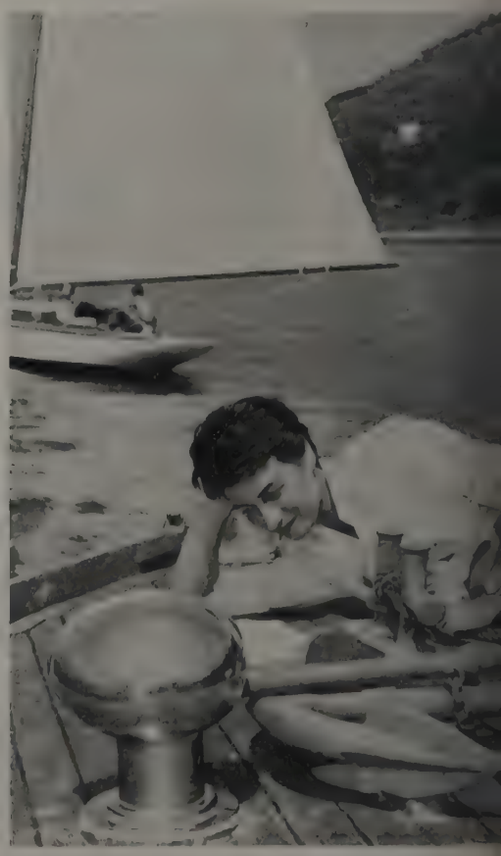
LES LETTRES : DU FORMALISME A UN NOUVEAU REALISME

POUR le professeur Goffredo Bellonci, critique littéraire éminent du « Messagero », auteur, parmi bien d'autres œuvres, d'essais sur Pétrarque, présenté par lui comme un Proust de son temps (thèse qui fit scandale à l'époque, et maintenant classique), époux, en outre, de Maria Bellonci, qui avec sa « Lucrèce Borgia » a rénové l'art de la biographie, la littérature italienne de nos jours ne peut se dissocier de celle d'il y a trente ans, non plus que de cette conscience critique introduite dans les lettres par les écrivains de la revue « Ronda ». Autour de Cardarelli, ceux-ci entendaient réagir contre le mauvais goût et le manque de culture prévalant trop souvent dans les livres d'après l'autre guerre. Essayistes, ils jugeaient l'art expression de la vie intérieure de l'artiste et pensaient par conséquent que l'intelligence, l'imagination de l'écrivain doivent décanter, transfigurer la réalité.

Grand maître de l'essai, ce genre typiquement italien : Emilio Cecchi. (« Les Poissons rouges », « les Courses au

ASCARI, le grand pilote, photographié en pleine vitesse au 10/000 de seconde, au circuit des Essarts.

TRIESTE, dont la possession fut l'enjeu d'une âpre lutte entre l'Italie et la Yougoslavie, est traversée par un canal qui est pour les barques une annexe du



TRIESTE. La rade de Trieste se prête particulièrement au sport de la voile. Ses plages comptent parmi les plus agréables et les plus en vogue d'Italie.

port. Un marché très coloré, pittoresque et, en outre, fort bien pourvu se tient sur ses quais, où se pressent de nombreux acheteurs.

VUE D'AMALFI, non loin de Salerne, où les vignes s'étagent au flanc de la montagne. Ce décor naturel constitue l'un des plus beaux paysages du monde.

trot » viennent d'être réimprimés). Son œil découvre le détail que nul autre ne verrait. Magicien de la concision, un seul adjectif lui suffit à éclairer un passage. A côté de la « Ronda » existait, d'ailleurs, un autre mouvement qui, lui aussi, s'appela « Novecento » avec, pour chef, Massimo Bontempelli, qui souhaitait une littérature plus conforme aux temps que l'on traversait. Formée au goût du « Novecento » et de Bontempelli, une nouvelle génération prit, vers 1930, la parole, avec, comme figures marquantes, Angioletti et Corrado Alvaro.

A partir de ce moment, deux courants se manifestent : l'un qui s'attache surtout au style, l'autre, au fond. Génération exceptionnelle que celle-là, qui peut s'enorgueillir des noms de : Alberto Moravia, Mario Soldati, Artoro Loria, Vitaliano Brancati (mort l'an dernier), Vittorini, Quarantotti, Gambini. Jeunes alors, ces écrivains se groupaient autour de la revue « Solaria », de Florence, qui s'efforçait d'ouvrir les portes à la littérature européenne. Noms auxquels il convient évidemment d'ajouter ceux de Cesare Pavese, communiste qui se voulait libéral et se tua voilà très peu d'années, de Carlo Levi (« le Christ s'arrête à Eboni »), de Aldo Palazzeschi, styliste remarquable, et de Bacchelli, les deux cariatides à l'entrée du temple du roman italien. Si nombreux, si divers sont, à vrai dire, les courants qui ont agité les eaux des lettres italiennes que ces classifications chères à un esprit cartésien paraissent arbitraires. Beaucoup d'entre eux se croisent, se traversent, se rejoignent. Des noms apparaissent sous plusieurs rubriques qu'on pourrait croire à priori différentes. Des influences ont joué, quand ce ne serait que cette réaction contre le fascisme qui provoqua une littérature qu'on ne craint pas de qualifier « extrêmement littéraire », toute d'évasion et de poésie pure, dans l'esprit de Rimbaud, de Mallarmé, de Valéry, une « littérature de scaphandrier » (l'expression est du professeur Bellonci, dont je transcris ici peut-être trop librement certains propos), « une littérature plongeant loin pour ramener quelque chose de rare, et n'hésitant pas à explorer le subconscient ». Pendant une guerre qui n'avait pas l'approbation de l'immense majorité des Italiens, cette littérature revêtit une énorme importance. C'est que l'exploration de l'inconscient aboutit, avec Piovene, Bonaventura Tecchi, Alvaro (« l'homme fort »), Gianna Manzini, aux problèmes moraux. Quant à la guerre et à la réaction néo-réaliste qui s'ensuivit, elles provoquèrent deux tendances : le néo-réalisme de Moravia ; la littérature « engagée » des communistes, qui ont des auteurs de grande classe, comme M^me^ Vigano, Italo Calvino, (avant qu'une de ses fables : « le Vicomte coupé en deux », ne le fît mettre à l'index par le parti) ; Carlo Bernari (« le Vésuve et le pain », peinture de Naples et du peuple napolitain), Carlo Cassola (« les Vieux Compagnons » prouvent un grand métier littéraire). Mais parmi les jeunes qui ont le plus de succès il faut citer : Giorgio Bassina (« Promenade avant le dîner »), héritier de la tradition courante sous le fascisme d'un souci aigu de littérature ; Mario Momilio (« l'Oiseau sous la coupole »), assez influencé de Bernanos et de Graham Greene ; deux Napolitains : Domenico Rea, qui connaît bien la littérature étrangère et a repris la tradition

FAUSTO COPPI lors du XIII^e^ Trophée Barrachi, où, associé à Philippo, il emporta un nouveau succès

AFRO « Nature morte » (1948)

italienne (« Jésus, faites la lumière ») de traiter du peuple qu'il observe et a voulu, au théâtre, mettre en scène les personnages du subconscient, et Michele Prisco, auteur de romans de grande envergure (« les Héritiers du vent », « les Fils difficiles », qui vient de paraître) ; Giuseppe Berto (« le Ciel est rouge »). Abstraction est ici faite d'écrivains que la traduction de leurs livres a rendus populaires en France, comme Papini, Malaparte, Silone, etc. L'évolution de la littérature italienne depuis vingt-cinq ans semble avoir procédé du formalisme pour aboutir au néo-réalisme. Ainsi peut-on tenter une classification nouvelle, pour peu que l'on distingue parmi les auteurs actuellement réputés : a) un courant classique : Angioletti, Carlo Emilio Gadda, dont le talent radiographie la réalité dans une langue aussi impeccable qu'ironique ; b) un courant psychologique, d'où jaillit une littérature « européenne » : Moravia, Soldati, Laria, Piovene ; c) un courant néo-réaliste : Pavese, Rea, Berto, Parise (jeune homme de Vicence, qui a écrit un livre remarqué : « le Beau Prêtre »), Libero Bigiaretti, Pratolini. Il convient enfin de noter que, dans une contrée pour laquelle

LE PROTAGONISTE des « Années faciles » se trouve aux prises avec une bande de fascistes non repentis. — CI-DESSOUS, Michèle Morgan (Fabiola) et Elisa Cegani (Sira, son esclave) dans « Fabiola », film Universalia d'Alexandre Blasetti, production Salvo d'Angelo, Rome.

les idées comptent encore au même titre que la forme, un article de journal signé de son nom peut établir la réputation d'un auteur.

Plusieurs de ces écrivains (Corrado Alvaro, Riccardo Bacchelli) sont des dramaturges appréciés et, si l'on se voit dans l'impossibilité de consacrer à la poésie la place qui lui reviendrait de droit, on veut du moins indiquer ce que donne le théâtre depuis l'époque où Pirandello jeta ses personnages sur la scène (bien que les innovations pirandelliennes aient eu moins d'effet en Italie qu'à l'étranger). Ainsi, chez Massimo Bontempelli (« Notre déesse »), chez Eduardo de Filipo (« Naples millionnaire »), technicien de l'illusion, chez Domenico Rea (« les Fourmis rouges »), la liberté d'expression reconquise par Pirandello se donne libre carrière, mais moins peut-être que chez Ugo Betti, le plus grand (avant sa mort récente) auteur de la nouvelle école, tous hommes de tendances variées, auxquels s'opposent des catholiques tels que Diego Fabri, des jeunes comme Tullio Pinelli, Turi Vasile, Carlo Terroni, Gian-Paolo Callegari, Silvio Giovanninetti, Giulio Viola, Cesare Vico Ludovici...

LE FILM ITALIEN : HUMANITE ET POESIE

BEAUCOUP de ces auteurs — et c'est dommage ! — n'ont point chez nos compatriotes l'audience qu'ils mériteraient. Personne, en revanche, n'ignore le cinéma italien. Lui aussi, il renaquit de ses cendres et puisa une énergie fulgurante dans l'atmosphère de liberté qui succéda, en Italie, à la seconde guerre mondiale. On se rappelle la révélation que furent, en France comme ailleurs, les films de Rossellini (« Rome, ville ouverte », « Païsa »), ceux (« Sciuscia », « Miracle à Milan ») de Vittorio de Sica, « un Jour dans la vie », d'Alessandro Blasetti, « Vivre en paix », de Luigi Zampa, « Voleur de bicyclette », de Vittorio de Sica et Zavettini, etc. A partir de 1948 se révélèrent d'autres metteurs en scène : Luchino Visconti, Renato Castellani, Pietro Germi, Alberto Lattadua, Giuseppe de Santis (« Riz amer », « Onze Heures sonnaient »). Le cinéma italien use d'un langage si inattendu, si original que le succès qu'il remporte paraît pleinement justifié. Des salles s'ouvrent partout. Des acteurs, des actrices, inconnus la veille, deviennent célèbres en peu de temps : Anna Magnani, Gina Lollobrigida, Anna-Maria Pierangeli, Eleonora Rossi-Drago, Silvana Mangano, Anna-Maria Ferrero et Sophia Loren ; Aldo Fabrizi, Folco Lulli, Gabriele Ferzetti, Raf Vallone, Amedeo Nazzari, Massimo Girotti ; des acteurs de théâtre : les frères de Filippo, Gino Cervi, Marcello Mastrojanni, Vittorio Gassmann ; des acteurs de music-hall passés, eux aussi, au cinéma : Rascel, Walter Chiari, Toto et Nino Taranto... En 1953, contre 71 films produits durant l'année dans le Royaume-Uni et 111 en France, l'Italie annonçait 146 films, généralement d'une qualité artistique peu ordinaire.

•

LA mode italienne désire elle aussi provoquer l'attention dans son propre champ d'activité. Quand, vers février 1951, le jour même où, à Paris, commençaient les « collections » de la haute couture, Florence montra les modèles créés et exécutés en Italie aux acheteurs d'outre-Atlantique, elle suscita des commentaires flatteurs. Depuis cette date, la mode italienne fait une petite concurrence à la nôtre.

Un fait nouveau est, en tout cas, d'ores et déjà intervenu dans la capitale italienne, où les présentations de la maison Emilio Federico Schubert constituent des événements mondains. Pour la mode masculine, Caraceni reste toujours sans rival, à Milan comme à Rome...

... Ainsi s'achève, sur une note un peu frivole, ce tour d'horizon italien, cette vue cavalière de l'Italie 1955. Bilan certainement positif. Au passif : la surpopulation. On sait le voyage que notre président du Conseil, M. Mendès-France, a récemment accompli dans la Ville Eternelle, où, après avoir été reçu par le Souverain Pontife à peine remis de sa longue maladie, il s'est entretenu avec le président de la République et le président Scelba. En même temps que lui, les délégués des grandes industries françaises conversaient avec leurs collègues italiens. Des accords de principe ont été conclus. Une commission spéciale doit étudier une collaboration économique accrue entre les deux pays. On ne saurait assez souhaiter que cette coopération se matérialisât de façon extrêmement large. Il y va de notre intérêt comme de celui de nos voisins. Et l'on ne doit pas oublier que l'Allemagne, qui mesure les possibilités italiennes à leur valeur, ne cache pas son vœu de travail en commun avec la péninsule, à peu près aux conditions qui seraient celles de Rome...

Paul MOUSSET.

FILIPPO DE PISIS — La Tour Eiffel.

(Coll. Gianni Mattioli, Milan.)

DE PISIS a trouvé dans Paris la ville dont son tempérament avait besoin pour s'épanouir. Il le voit comme une Naples du Nord. C'est dire qu'il aime surtout les quartiers populaires bruyants, grouillants, éclatants de couleurs, pleins d'odeurs violentes.

LE SECRET DE LA VIE VÉGÉTALE

ÉNERGIE SOLAIRE ET PHOTOSYNTHÈSE

SOURCES PRIMITIVES DE LA VIE

ESPOIRS DU MONDE DE DEMAIN

PAR M. PIERRE CHOUARD

Professeur à la Sorbonne (Physiologie végétale), membre de l'Académie d'agriculture

LES journaux viennent d'annoncer qu'en Californie le professeur D. I. Arnon aurait découvert le « secret de la vie végétale » en arrachant à la plante vivante sa faculté de fabriquer du sucre avec de l'eau, de l'air et de la lumière solaire. Cet extraordinaire pouvoir des plantes, la photosynthèse, commence, en effet, à être enfin connu des foules, et reconnu comme le support et l'espoir de nos conditions matérielles d'existence. Tout ce qui le concerne émeut l'opinion, sans qu'elle comprenne encore exactement de quoi il s'agit. En cette matière, chacun mêle sans discernement les réalités techniques d'aujourd'hui et les anticipations romanesques. C'est sans doute ce qui vient de se produire à propos des récentes découvertes du savant physiologiste américain, qui constituent une nouvelle et remarquable avance dans la connaissance de la photosynthèse sans apporter immédiatement de révolution dans nos possibilités et nos espoirs. C'est néanmoins une bonne occasion de faire le point et de discerner, parmi les domaines de l'activité scientifique, ceux qui ont le plus de chance de nous être utiles.

LES BESOINS DES HOMMES : MATIERES ET ENERGIE

RESSOURCES AGRICOLES RENOUVELABLES ET RESSOURCES MINIERES NON RENOUVELABLES

LEUR EXPRESSION EN TERMES D'ENERGIE

POUR soutenir la vie des hommes, quels sont les biens matériels les plus fondamentaux ? A cette question on pense d'abord aux aliments, les « vivres », puis aux vêtements, au logis, et enfin à tous ces biens que nous apporte l'industrie moderne. Mais on oublie qu'avant tout, à chaque seconde, il nous faut respirer et que, chaque jour, il nous faut boire et voir pour nous diriger : l'air, la lumière, la température moyenne de la surface terrestre sont aussi, et d'abord, nos premiers biens. Tout ce qui les altère, tout ce qui les tarit est une menace pour l'humanité.

Un bilan de nos ressources ne peut être clarifié que si nous en ramenons les éléments si disparates à quelques unités de base : la matière et l'énergie. Sous cet aspect, les richesses du monde prennent leurs proportions véritables.

Les besoins en matières s'expriment par des poids de produits consommés ou utilisés, et l'avenir dépend des ressources disponibles, de leur caractère renouvelable ou non renouvelable, et de l'interchangeabilité des matières nécessaires.

Ainsi nous faut-il d'abord des aliments. Mais ceux-ci sont produits, directement ou indirectement, à partir des plantes vertes qui se renouvellent indéfiniment, grâce à la capture de l'énergie solaire et grâce au cycle du carbone alternativement fixé dans les plantes et libéré par la respiration.

Nous risquons peut-être de ne plus avoir assez d'aliments pour une population mondiale en croissance exponentielle. Nous verrons plus loin que les nouvelles perspectives sur la photosynthèse écartent très loin un tel risque.

Une manière grossière d'exprimer nos besoins alimentaires est de les traduire en calories, c'est-à-dire en unités de chaleur, donc d'énergie, qu'ils peuvent dégager par leur combustion complète. Nous voyons ainsi qu'il faut à l'homme 2.000 à 3.500 calories par jour, environ 2.700 à 3.000 en moyenne ; en deçà, c'est famine ; au delà, c'est pléthore. Ces aliments doivent comprendre un mélange de sucres ou « glucides », de graisses ou « lipides », de matières azotées ou albuminoïdes ou « protides », tous composés organiques du carbone, partiellement interchangeables, et produits exclusivement par les plantes ou par les animaux qui les consomment.

L'élasticité de la consommation des vivres est relativement faible : s'il y a trop de vivres et si le consommateur est riche, la transformation d'une partie des produits végétaux en denrées animales résorbe les excédents ; mais il y a vite une limite à notre capacité de manger de la viande ou du fromage, et l'agriculteur, ruiné par la surproduction, réclame des débouchés industriels pour ses excédents. Si la population augmente rapidement, comme il arrive dans les pays exotiques depuis l'introduction de l'hygiène européenne, sans que la technique agricole progresse aussi vite, c'est bientôt la sous-alimentation ou même la famine. L'adaptation qualitative et quantitative de la production agricole aux besoins est la nécessité technique la plus urgente (1).

IL nous faut aussi des textiles, du papier, des peintures, des matières plastiques, etc. Ici les besoins sont indéfinis, même si la population ne croît pas, à cause de l'expansion de la consommation des biens secondaires et tertiaires qui accompagne l'expansion économique. C'est encore aux plantes que nous recourons en partie pour ces besoins ; mais, de plus en plus, l'industrie moderne fournit ici les produits de synthèse tirés de la houille et du pétrole. Là nous recourons à des matières d'origine minière, non agricole et qui, de ce fait, ne sont pas renouvelables. Cependant, un nouveau courant se dessine déjà : chercher chez les plantes des matières premières pour l'industrie, capables, éventuellement, de remplacer les matières d'origine minière. Telle est cette plante extraordinaire, le ricin, assez méprisée jusqu'ici, qui se révèle soudain, après une invention française, génératrice de matières plastiques nobles, capables de compétition avec celles qui sont d'origine purement minière. Les plantes à cellulose, à fibres, à gommes, à matières premières diverses pourraient, s'il le fallait, remplacer les produits miniers.

D'autres matières, telles que : le minerai de fer, la pierre à bâtir, la pierre à ciment ou à plâtre, sont si abondantes que nous n'avons aucun risque d'en manquer d'ici bien des millénaires.

Il faut considérer enfin nos besoins prodigieusement croissants en matières non renouvelables qui sont consommées surtout pour la production d'énergie : le charbon, le pétrole.

L'homme moderne a développé, de façon disproportionnée, ses besoins en énergie pour son confort : énergie dépensée dans les appareils de chauffage domestique et d'éclairage, énergie dépensée dans les moyens de transport, énergie employée dans les usines de façonnement et de transformation des matières diverses, énergie que l'on désigne souvent sous le vocable d' « esclaves mécaniques », qui sont l'indice du degré de notre « civilisation technique ».

Pour comparer ces besoins divers, tant d'aliments, de matières premières que d' « esclaves mécaniques », réduisons-les tous à une commune mesure, leur valeur en énergie : celle-ci peut s'exprimer en termes de « chaleur » (ou « calories ») ou en termes de « travail mécanique » (tels que : « kilogramme-mètre » : Kgm., ou « kilowatts-heure » : kWh.). On passe de l'un à l'autre par des coefficients de conversion : 1 calorie vaut 425 Kgm. ou 1 kWh. vaut 860 calories (2).

Notons aussi les principales valeurs

(1) Cf. H. Longchambon et P. Chouard : *Rénovation agricole ou faillite*. Paris et Lyon 1947.

(2) Il ne sera question ici que de Grandes Calories, unités de chaleur capables d'élever 1 litre d'eau de 1° C.

unitaires : 1 gr. (sec !) de sucre ou de « glucides » dégage 4 calories ; 1 gr. de charbon en dégage 9 à 10 ; 1 gr. de pétrole, environ 11.

C'est ainsi qu'en France, sur environ 550.000 kilomètres carrés et pour environ 43 millions d'habitants, nous consommons par an, environ :

— 600.000 milliards de calories provenant de la houille : environ 4/5 autochtone : ressource non renouvelable ;

— 200.000 milliards de calories provenant du pétrole : environ 1/20 autochtone, ressource non renouvelable ;

— 20.000 milliards de calories provenant de la « houille blanche » : autochtone et renouvelable ;

— 50.000 milliards de calories sous forme d'aliments consommés par l'homme : ressource autochtone et renouvelable pour plus de 9/10 ;

— 100.000 milliards de calories en aliments consommés par le bétail : autochtone et renouvelable pour près de 9/10 (1).

La production du « manteau vert » de toute la végétation française peut être estimée à environ 1.000.000 de milliards de calories par an ; elle comprend une fraction alimentaire pour l'homme ou fourragère pour le bétail, les feuilles, les rameaux provenant des forêts, des buissons, des landes, et les pailles, les racines et autres parties inutilisées des plantes cultivées telles que feuilles et sarments de vigne, fanes de pommes de terre, etc., qui retournent à la terre et à l'atmosphère, soit après fermentation, soit après combustion.

En résumé, nous consommons, par an, en France, près d'un million de milliards de calories, à partir de ressources minières non renouvelables. Le « manteau vert » de la végétation élabore environ la même quantité de calories sous forme de matières organiques, à partir de la source renouvelable de l'énergie solaire ; une petite fraction seulement est consommée comme aliments, fourrages, bois de feu ou bois d'œuvre. Mais cette énorme ressource renouvelable de matières agricoles ou végétales n'est elle-même qu'une infime fraction de l'énergie solaire totale, reçue par an, par la surface de la France, et qui est de l'ordre de 1.000 à 1.200 millions de millards de calories, c'est-à-dire plus de mille fois ce que le « manteau vert » de la végétation actuelle est capable d'en fixer.

SI peu qu'on réfléchisse, une telle situation, à terme, est très angoissante : dans le reste du monde, l'emploi des ressources d' « énergie minière » est plus développé (Royaume-Uni, Etats-Unis, par exemple) ou moins développé (pays d'économie non industrielle). Mais, plus va le monde, plus il accroît la consommation de ses ressources d'énergie minière, plus il approche de leur épuisement, plus serait brutal le trouble qui surviendrait par cette privation. Le délai qui nous reste n'est pas exactement connu, mais, s'il ne pèse pas sur notre génération, il pèse sur les générations prochaines et, très tôt, pour les pays d'Europe : les estimations varient, suivant les pays, de cent à cinq ans, plus ou moins, pour le charbon, peut-être moins pour le pétrole au rythme où s'accroît son extraction.

ENERGIE ATOMIQUE TERRESTRE ENERGIE ATOMIQUE SOLAIRE

UN grand espoir a été entrevu au moment où l'on a su maîtriser l'énergie atomique. Il faut en rabattre maintenant ; à moins d'innovations que rien ne permet d'imaginer en ce moment, les matériaux fissibles, utilisables pour la production d'énergie atomique dans des conditions compatibles avec l'existence de la terre, ont le même caractère minier et limité que le pétrole ou le charbon, et constituent une ressource du même ordre de grandeur : après un petit nombre de siècles, les minerais « atomiques » restant disponibles seront de plus en plus pauvres et difficiles à exploiter. Et l'un des gros inconvénients de l'emploi intensif de cette forme d'énergie est la menace qu'elle fait peser sur nous par le risque d'empoisonnement perpétuel des eaux et de l'air par des résidus radioactifs.

La seule chance de survie de l'humanité, pour une durée « illimitée » à l'échelle des générations humaines, réside dans l'emploi de l'énergie solaire. Celle-ci, aussi, est d'origine « atomique ». Mais l'énorme « pile » à hydrogène et à hélium que représente le soleil est située assez loin de nous, son émission est filtrée par les couches périphériques du soleil et par la haute atmosphère terrestre, de telle façon qu'aucun « empoisonnement » n'en résulte. La masse énorme du soleil assure à cette pile une stabilité moyenne et une permanence qui est de l'ordre du milliard d'années.

L'apport de l'énergie solaire qui parvient au sol est proprement « disproportionné » avec nos besoins totaux d'énergie : au milieu d'une journée d'été, à Paris, chaque mètre carré reçoit environ une puissance radiante d'un kilowatt, soit 8 à 10 kWh. ou l'équivalent de 7.000 à 10.000 calories, ou de près d'un kilo de charbon par jour. En un an, fluctuations saisonnières comprises, il parvient par mètre carré, à Paris, l'équivalent d'environ 2 millions de calories ou de plus de 200 kilos de charbon ; et, au Sahara, environ 3 millions de calories. Si toute cette énergie était captée, la surface entière de la France procurerait plus de mille fois notre consommation énergétique totale ; on peut dire encore que nos besoins actuels, exprimés en énergie, sont équivalents à l'énergie solaire que reçoit un carré d'environ 20 kilomètres de côté au Sahara ! (2)

Là est la seule ressource d'énergie sur laquelle nous puissions fonder des espoirs lointains ; elle a l'immense avantage d'être permanente, et si grande qu'elle est disproportionnée à nos besoins. Mais encore faut-il savoir la capter mieux qu'on ne le fait jusqu'à présent. Et c'est là que se tient la difficulté !

USAGES ANTERIEURS DE L'ENERGIE SOLAIRE, DISPERSEE A BAS POTENTIEL, PAR OPPOSITION AUX RESSOURCES MINIERES A HAUT POTENTIEL

NOUS sommes fort loin de savoir utiliser cette énergie ; nos progrès, en cette matière, sont tout récents. L'usage immémorial que l'homme en a fait depuis ses lointaines origines se limite aux ressources initiales de l'humanité : cueillette, puis culture des plantes vertes, qui sont les grandes transformatrices naturelles de cette énergie ; et, accessoirement, emploi des vents et des flots pour le déplacement des navires ou le fonctionnement des moulins.

Les vents, la pluie, le cours des fleuves sont des sources d'énergie dérivées de l'afflux énergétique solaire. Plus récemment, nous avons exploité les ressources minérales d'énergie ; là encore, les mines de houille et de pétrole représentent aussi de l'énergie solaire, mais fossile, non renouvelable, et concentrée en quelques points, au cours des âges géologiques.

L'énergie solaire, reçue actuellement et continuellement, diffère fondamentalement de celle qui nous vient des ressources minières, en ce qu'elle est répartie sur l'immense surface de la terre entière, mais en faible intensité par unité de surface : c'est une énergie à « bas potentiel ». Au contraire, les mines de charbon ou de pétrole sont des sources d'énergie concentrée sous un faible volume, sur une petite surface, à « haut potentiel » ; mais, elles sont épuisables, tandis que la lumière solaire ne l'est pratiquement pas ! Une image fait bien saisir cette différence : une mine de houille n'occupe, en général, que quelques kilomètres carrés, mais on y concentre un grand nombre de mineurs qui attaquent, chaque jour, des bancs de charbon d'une épaisseur de l'ordre du mètre. L'énergie rayonnante du soleil n'apporte que l'équivalent d'une couche de 15 centimètres par an, un feuillet de moins d'un demi-millimètre par jour ; mille fois moins « concentré » que l'énergie accumulée dans la mine. Pour en tirer parti, il faut la recueillir sur d'immenses surfaces, avec un personnel dispersé : mais ces surfaces sont vastes comme toute la terre. Et quand le tapis vert des plantes n'en utilise, en moyenne, qu'un pour mille (1 % dans les bonnes cultures), c'est l'équivalent d'une pellicule d'un à deux dixièmes de millimètre de charbon, par an (ou au plus, d'un à deux millimètres), que les agriculteurs retirent de leurs exploitations. Mais les agriculteurs « ratissent » chaque année le produit de cette énergie, tandis que le mineur disparaît quand la mine est épuisée.

CE n'est que depuis l'invention des moteurs électriques réversibles et des turbines que nous avons su mettre pleinement en œuvre les ressources d'énergie solaire accumulées dans les lacs de montagne, naturels ou artificiels, ou dans le cours des grands fleuves : la concentration des pluies dans un bassin étroit nous ramène ici à des formes d'énergie à haut potentiel, utilisées dans des « usines » de faible étendue mais de grande puissance, les centrales hydro-électriques. Mais si cette forme si précieuse de concentration de l'énergie solaire est typiquement renouvelable, elle est limitée en quantité par la forme du relief et par le total de la pluviométrie : pour la France entière, elle ne pourrait atteindre qu'environ 10 % de ce qu'accumulent les végétaux verts.

Le vent est une autre forme d'énergie d'origine solaire, qui atteint parfois des concentrations à haute puissance. Au total, c'est, après la lumière solaire, dont elle dérive directement, la plus grande source renouvelable d'énergie, mais elle est si variable que son emploi permanent, s'il doit être étudié et étendu, ne peut être généralisé.

LES TROIS VOIES NOUVELLES D'UTILISATION INTENSIVE DE L'ENERGIE SOLAIRE

LES capteurs d'énergie solaire se rattachent à trois types principaux : ce sont ceux dont le secrétaire d'Etat à la Recherche scientifique, M. Henri Longchambon, a décidé que leur étude serait, en toute priorité, inscrite parmi les objectifs nationaux de recherche. On va en saisir ici la portée.

Dans un premier groupe, l'utilisation est faite à haut potentiel, c'est-à-dire en concentrant l'énergie reçue d'une grande surface sur une petite. C'est le système des « fours solaires », imaginés dans l'antiquité, mais entrés, depuis quelques années seulement, dans une phase préindustrielle. Un miroir concave, ou mieux,

(1) Bien entendu, toutes ces estimations sont approximatives ; les « ordres de grandeur » seuls comptent.

(2) Cf J. Terrien et C. Truffaut : *Lumière et Végétation*. Paris, 1951.

à grande échelle, un ensemble de nombreux petits miroirs plans, fixés à une armature, concentre l'énergie solaire au foyer de ce système optique. Un héliostat, c'est-à-dire un dispositif de miroirs plans, tournant à la moitié de la vitesse du déplacement angulaire apparent du soleil, ramène le rayonnement dans une direction unique durant la journée d'insolation. On reçoit ainsi, au foyer fixe de l'appareil, une énergie capable de porter, par exemple, un petit four à une très haute température et d'exercer des opérations métallurgiques parfois impossibles à réaliser autrement. M. Trombe est, en France, le réalisateur efficace et enthousiaste de tels dispositifs.

Dans les deux autres groupes, l'énergie solaire est captée à bas potentiel dans son état de dispersion naturelle.

Le groupe des procédés physiques comprend plusieurs dispositifs : chauffage direct à température relativement peu élevée, mais permettant des accumulations de fluides chauds qui peuvent alimenter des « pompes à chaleur », c'est-à-dire des moteurs thermiques, fonctionnant entre de faibles différences de température ; piles ou « couples thermo-électriques », où les surfaces de soudures exposées à l'échauffement de la lumière solaire produisent un courant électrique entre elles et les soudures tenues à température plus froide, hors de l'échauffement solaire ; enfin, nouvelles « cellules photo-électriques », où l'absorption de l'énergie lumineuse détermine directement des émissions d'électrons qui sont captées sous forme de courant électrique, comme dans un « posemètre » de photographie : de nouvelles sortes de surfaces sensibles, telles que des couches de cristaux de silicium, déjà réalisées en Amérique, notamment par la Bell C°., permettent une amélioration considérable des rendements. L'obtention de 40 à 100 watts par mètre carré a déjà été atteinte. Théoriquement, elle pourrait approcher du maximum de 250 à 300 watts sur les 1.000 que fournit la lumière solaire. Déjà, à 100 watts par mètre carré, un tel système permettrait de tirer d'une surface du Sahara comprise dans un carré de 50 kilomètres de côté autant d'énergie électrique que la France tout entière consomme d'énergie tirée du charbon, du pétrole et de l'électricité.

On peut juger par là que le Sahara tout entier, s'il pouvait un jour être exploité de la sorte, serait la plus gigantesque source d'énergie électrique du monde et pourrait procurer à l'Europe et à l'Afrique des centaines de fois plus d' « esclaves mécaniques » que n'en possèdent actuellement les parties les plus avancées des Etats-Unis.

Assurément, un tel procédé est encore beaucoup trop coûteux pour être utilisable : il est fort loin de pouvoir concurrencer les sources actuelles d'énergie électrique ; mais le principe est découvert, et l'industrialisation, même si elle demande quelques dizaines d'années, n'est plus une vue de l'esprit, mais une perspective probable, qui mérite toute notre attention.

Le dernier groupe, enfin, est celui de l'utilisation photochimique de l'énergie solaire. S'il en existe de multiples modèles minéraux à médiocre rendement, le plus prometteur est celui que la nature nous montre, tout réalisé depuis l'origine même de la vie dans la cellule verte des plantes.

Là se trouve un pigment vert, la chlorophylle, qui absorbe une fraction notable de la lumière et utilise une part de l'énergie ainsi retenue pour transformer notamment en sucres le mélange d'eau et de gaz carbonique, et en rétrocédant à l'atmosphère l'oxygène libéré : c'est la photosynthèse.

C'est le processus fondamental par lequel, à la surface du monde, se crée continuellement de la matière organique, qui forme d'abord le corps des plantes et que les animaux herbivores utilisent ensuite pour leur propre nourriture.

HISTOIRE ABREGEE DES DEVELOPPEMENTS DE NOTRE CONNAISSANCE DE LA PHOTOSYNTHESE

a) Les premières étapes.

Bien que nous soyons tous tributaires de cette admirable réaction, elle n'a commencé à être connue et analysée qu'à l'extrême fin du XVIII[e] siècle. Après que Lavoisier eut fait connaître l'oxydation de carbone et des matières carbonées en gaz carbonique, avec dégagement d'énergie, et reconnu l'analogie de ce phénomène avec la respiration des animaux, consommateurs d'aliments organiques pour se procurer leur énergie, Inghenhouz, de Saussure et Senneier, principalement, mirent en évidence les différences capitales que montrent les plantes vertes exposées à la lumière : loin de dégager du gaz carbonique, elles semblent « respirer à l'envers » et dégagent de l'oxygène en absorbant le gaz carbonique, qui existe toujours dans l'air, au moins à la dose minime de 3/10.000. Il en résulte la fixation de sucre, d'amidon et de composés organiques carbonés, et azotés aussi par combinaison avec les composés minéraux de l'azote tirés des liquides du sol.

Mais pendant plus d'un siècle la connaissance du mécanisme de cette réaction n'a fait aucun progrès vraiment substantiel. On avait surtout appris qu'elle exige la présence du pigment vert ; celui-ci avait été analysé, sa formule, établie. Mais le pigment vert seul, sorti de la plante, ne produit rien qu'un échauffement par absorption de lumière, surtout des rayons rouges et bleus et violets (d'où la couleur verte qui, moins absorbée, apparaît à nos yeux). Le transfert de l'énergie lumineuse absorbée en énergie chimique restait mystérieusement associé à l'union intime du pigment imprégnant des grains lipo-protéiques, les « chloroplastes », au sein du protoplasme vivant de la cellule.

Cependant, ces quarante dernières années, il a été établi que le rendement de la photosynthèse est, toutes choses égales et dans certaines limites, associé à la concentration de gaz carbonique, à l'intensité de la lumière, à la température. En pratique, il est toujours limité par l'un ou l'autre de ces facteurs, celui qui est le plus loin de l'optimum. Par exemple, à bon éclairement, c'est la trop faible teneur de l'atmosphère en gaz carbonique qui limite le rendement. En serre, à l'éclairement trop sombre des jours d'hiver, c'est l'intensité lumineuse insuffisante. En plein soleil, par le froid hivernal, c'est la température trop basse. Ces facteurs, souvent déficitaires, peuvent parfois se situer au contraire au delà de l'optimum : il y a des espèces d' « ombre », d'autres, de « lumière », qui atteignent l'optimum de rendement à la pénombre ou au contraire seulement au plein soleil. Au delà de 10 à 20 %, parfois dès au delà de 3 à 5 ‰, la teneur de l'air en gaz carbonique réduit le rendement de la photosynthèse. Au delà de 25 à 30 degrés, en général, une température plus haute réduit aussi le rendement.

Le physiologiste anglais F. F. Blackmann, dès avant la première guerre mondiale, a montré encore que la réaction s'accomplit au moins en deux temps distincts : dans le premier, quasi instantané, peu ou pas sensible aux variations de la température, de l'énergie lumineuse est absorbée et détermine une réaction photochimique. Ensuite, l'énergie chimique ainsi acquise est chimiquement transférée, même en l'absence de lumière consécutive, à une série de systèmes chimiques qui s'achèvent par la formation des sucres.

b) Les étapes récentes.

Mais, ces toutes dernières années, deux nouvelles voies d'investigation ont permis d'accomplir des progrès sensationnels dans la connaissance du mécanisme de la photosynthèse : l'une est l'emploi des isotopes, ou éléments marqués, tels que le C^{14}, carbone ne différant de l'atome ordinaire C^{12} que par une masse légèrement différente et par une radioactivité qui permet de le suivre à la trace ; ou bien l'oxygène 0^{18} au lieu de 0^{16} ordinaire. L'autre technique est la chromatographie, procédé d'analyse d'un mélange de corps solubles dans divers solvants et qui diffusent inégalement vite dans un milieu poreux, tels qu'une colonne pulvérulente ou une bande de papier buvard, et qu'on caractérise à la fois par la place qu'ils prennent dans des conditions définies de diffusion et par les réactions microchimiques qui leur sont spécifiques.

C'est par la conjugaison de ces deux techniques que les biochimistes de Berkeley, et notamment Ruben et Kamenen, en 1941, puis Melvin Calvin et son équipe ont suivi pas à pas les étapes de la photosynthèse.

Il apparaît ainsi que la réaction se décompose en nombreux stades, dont le premier est la photolyse de l'eau, c'est-à-dire le transfert de l'énergie lumineuse à la molécule d'eau qui est ainsi dissociée en oxygène et hydrogène. Puis, tandis que cet oxygène est libéré, l'hydrogène se fixe sur des combinaisons d'acide phosphorique, de sucres et de bases azotées, préexistantes dans l'organisme vivant, et qui, par une série de réactions, se retrouvent finalement libérées après avoir, à plusieurs reprises, transféré l'hydrogène à des molécules organiques de plus en plus complexes ayant absorbé le groupe carbonyle CO^2, originairement libre et dissous dans les liquides cellulaires. La saccharose ou l'amidon sont les termes les plus fréquents de cette série de réactions dont chacun des stades, chacun des enzymes est chaque jour analysé et mieux connu.

c) La réaction de Hill et la récente découverte d'Arnon.

Cependant, jusqu'ici, cet ensemble de réactions ne paraissaient pouvoir s'accomplir que dans la cellule vivante et intacte. Mais déjà le physiologiste anglais Robin Hill avait montré, dès 1937, qu'en isolant, dans une solution isotonique de sucre, les chloroplastes, c'est-à-dire les grains verts de la cellule verte, ou même les fragments qui les constituent, il est possible, hors de la cellule vivante, de leur faire accomplir à la lumière la photolyse de l'eau avec dégagement d'oxygène. Il faut seulement que la solution soit accompagnée d'un accepteur d'hydrogène, comme l'oxalate ferrique qui est transformé en sel ferreux, ou la benzoquinone en hydroquinone, avec libération d'oxygène.

L'essentiel de la découverte d'Arnon — qui se situe elle-même dans la série des travaux parallèles d'autres savants tels que Vishiniac, Ochoa, Clendenning ou, surtout, l'équipe d'Oakridge — est de montrer qu'en opérant avec des précautions convenables il est possible de pousser l'action des chloroplastes isolés jusqu'à la synthèse de l'amidon à partir du sucre (1).

L'opération s'accomplit en trois temps : photolyse de l'eau, décomposée en hydrogène et en oxygène « actifs » ; puis « phosphorylation photosynthétique », c'est-à-dire, avec l'aide de ces éléments « actifs », formation d'un composé riche en énergie, l'adénosine-triphosphate (ou A. T. P.) à partir des phosphates minéraux ; enfin, par emploi de l'énergie contenue dans l'A. T. P., réduction du gaz carbonique en phosphoglucides puis en

(1) D. I. Arnon, M. B. Allen et F. R. Whatley. — 8[e] Congrès Int. de Bot., Paris, It. 1954, sect. 11, pp. 1-2. — Cf. aussi *Nature*, At. 1954 ; et Am. Ass. Adv. Sc., 29 déc. 1954.

amidon. Grâce à la simplification qui résulte de la possibilité d'accomplir ces réactions hors de la cellule vivante, l'auteur a déjà pu montrer le rôle joué dans la « phosphorylation photosynthétique » par trois enzymes communes aux plantes et aux animaux : la vitamine B^2, la vitamine K et l'acide ascorbique.

M. Arnon a terminé ainsi la conférence qu'il a donnée le 29 décembre 1954 à l'Association américaine pour l'avancement des sciences : « L'accomplissement extra-cellulaire de la photosynthèse rapproche le jour où l'homme, après avoir maîtrisé les secrets des processus photosynthétiques dans les algues vertes, pourra s'affranchir de son antique dépendance à l'égard des plantes cultivées pour se procurer la nourriture et l'énergie grâce à la mise en œuvre de ses propres réactions photosynthétiques exposées directement à l'énergie du soleil. Quand ce résultat sera atteint, il ouvrira une ère d'abondance illimitée pour le bénéfice de l'humanité. »

LA CULTURE DES ALGUES, ET SPECIALEMENT DES CHLORELLES, COMME UTILISATION INTENSIVE DE LA PHOTOSYNTHESE

EN attendant l'époque, proche ou lointaine — personne ne peut le savoir — où nous conduirons la photosynthèse à notre profit par des procédés entièrement artificiels, d'autres séries de recherches ont été entreprises pour mettre au point les meilleures conditions de rendement de la photosynthèse exercée par des plantes vivantes, en culture. Les plus spectaculaires parmi ces recherches concernent les cultures d'algues, et spécialement des chlorelles (1).

a) Avantages et particularités théoriques des cultures de chlorelles.

Le Chlorella pyrenoidosa est une petite algue d'eau douce, unicellulaire, microscopique, qui s'est révélée être d'une culture facile. Chez elle, le développement n'est pas modulé en phases complexes comme chez les plantes à fleurs ; pas de germination, de poussée de racines, de lente croissance initiale de la plantule, de mise à fleur ni de fructification, phases qui exigent chacune des conditions différentes de milieu et de nutrition et au cours desquelles la plante n'occupe que peu à peu l'espace final qu'elle ne couvrira pleinement de verdure que durant une faible partie de la durée de sa vie.

Ici, chez la chlorelle, la petite cellule verte grossit à la lumière, se divise durant la nuit et reconstitue aussi vite des cellules identiques. Bien que chaque algue ne pèse qu'un cent millionième de milligramme de matière sèche, la rapide multiplication de ces êtres minuscules leur assure une énorme productivité.

Ici, surtout, le bilan de l'eau est excellent : baignée dans le liquide de culture, qui peut être enfermé dans un récipient clos et transparent, elle se développe sans perte par évaporation, tandis que la plante à fleur et à graines, la plante « agricole », de vie terrestre et aérienne, ne peut croître qu'en étant traversée par un courant d'eau qui s'évapore par transpiration, et qui exige au minimum 300 à 400 litres par kilo de matière sèche fixée.

Enfin, la chlorelle se prête, comme toute algue unicellulaire, à la réalisation des rendements optima de la photosynthèse. Elle peut être tenue dans un liquide où les sels minéraux ont exactement la composition et la concentration voulues, où la température est maintenue constante et optimum, où la teneur en gaz carbonique est réglée à volonté et sans perte dans un espace clos et transparent. Enfin et surtout, comme l'algue a un optimum d'éclairement bien inférieur à celui du plein soleil, et qu'alors elle croît au mieux quand elle reçoit un bref éclairement intense suivi d'un temps suffisant de mise à l'ombre, il est théoriquement facile, en réglant la concentration du liquide en algues, et en réglant l'agitation par insufflation d'air enrichi en gaz carbonique, d'amener en moyenne chaque algue à n'affleurer en plein soleil que le temps convenable, et à se trouver à l'ombre, dans les profondeurs du liquide chargé d'algues, durant le reste du temps.

b) Procédés de culture des chlorelles et comparaisons avec les cultures agricoles.

C'est notamment dans des sacs clos, en plastique transparent, que de telles cultures de chlorelles ont donné les meilleurs rendements. On a atteint déjà, sur des surfaces approchant de l'are, en culture close et conditionnée, des rendements moyens de l'ordre de 12 grammes de matière sèche par jour et par mètre carré, soit près de 44 tonnes par an et par hectare. Et dans les micro-essais de laboratoires de B. Kok on a atteint 76 grammes au mètre carré par jour. Mais en culture libre, le rendement ne dépasse guère 1 à 2 grammes par jour et par mètre carré. Les chlorelles contiennent en moyenne, à l'état sec, 50 % de protéines, 35 % de glucides et 5 % de lipides, plus un peu de cellulose, des matières pectiques, de la chlorophylle et des vitamines. Leur équivalent calorifique est de 5,8 calories par gramme de matière sèche. Ces résultats sont à comparer à ceux des cultures agricoles dans de bonnes conditions ordinaires : blé, 4 tonnes de grains secs par hectare et 4 à 6 tonnes en paille et en racines ; betterave, 16 tonnes par hectare de matière sèche totale, feuilles et racines, dont 4 à 5 tonnes de sucre. En moyenne, la chlorelle, en culture intensive, close et conditionnée, dépasse donc déjà de cinq à dix fois le rendement en matière comestible d'une bonne culture agricole, et de deux à cinq fois le rendement agricole en matière sèche totale (paille et cellulose comprises). « Théoriquement », elle pourrait faire dix fois plus. Si on la compare cependant aux plantes ordinaires élevées aussi en culture conditionnée, sur milieu liquide nutritif avec fumure carbonique, la plante supérieure peut se rapprocher des énormes rendements des chlorelles, mais au prix d'une installation et de soins qui semblent plus compliqués.

La culture intensive des chlorelles exige cependant des précautions multiples :

La « récolte » des algues impose qu'une partie du liquide agité passe dans des points calmes de sédimentation, où on les recueille. On doit aussi changer progressivement la solution, qui s'appauvrit en sels et se charge d'antibiotiques sécrétés par l'algue. Ces substances contribuent à éliminer les végétaux concurrents, mais finissent aussi par limiter la croissance de l'algue elle-même. De plus, la température optimum étant de 25 degrés, il faut, au plein soleil, refroidir la solution. Enfin, la même espèce présente une multitude de races, et il faut opérer une constante sélection pour n'agir qu'avec les souches les plus prolifiques.

L'ensemble du dispositif de culture est donc très complexe et coûteux et demande des soins attentifs de fonctionnement. Néanmoins, et grâce aux bas prix japonais, le physiologiste Tamiya a indiqué récemment un prix de revient de l'ordre de 55 francs le kilo de matière sèche qui semble déjà bien avantageux !

Dès qu'on simplifie le système de culture, par exemple en opérant à l'air libre, on perd l'avantage de l'enrichissement du milieu en gaz carbonique sans perte dans l'atmosphère ; on est exposé à une perte d'eau par évaporation plus grande qu'avec les plantes supérieures ; les rendements s'abaissent au point d'être inférieurs à ceux des plantes supérieures, et il n'est pas certain qu'une culture de chlorelle, ainsi simplifiée, puisse concurrencer une bonne production agricole.

c) Utilisation des chlorelles.

La matière produite est encore insuffisamment connue pour juger pleinement de son intérêt. Ce qui est certain, c'est qu'elle est comestible pour l'homme et « fourragère » pour les animaux. Mme Tamiya s'est rendue célèbre auprès de ses invités par ses plats à base de chlorelles.

Fraîche, c'est-à-dire récemment décantée et centrifugée, la chlorelle n'a pas de goût désagréable, mais elle ne peut pas se conserver, sauf congelée. Séchée, elle est très hygroscopique, à moins d'avoir été chimiquement fragmentée en ses principaux constituants. Ceux-ci sont relativement pauvres en sucres ou glucides, de l'ordre de 20 % seulement. La teneur en lipides peut varier beaucoup selon la race et le mode de culture. La teneur en protides est toujours élevée, de l'ordre de 50 à 60 %. Ces protides sont moins riches que ceux de la viande, mais plus que ceux des légumes secs, assez bien balancés en leurs constituants acides-aminés (sauf en méthionine).

On conçoit l'intérêt que les Japonais portent à cette culture d'algues pour essayer de relever leur alimentation si pauvre en protéines : nourris de riz, qui ne contient que 6 % de protéines, ils sont moins bien partagés que l'Européen qui ne se nourrirait que de blé, qui en contient 12 %. Un appoint de l'ordre de 15 % de la ration alimentaire sous forme de chlorelles apporterait ce complément. Et, au rendement — déjà atteint — de 12 grammes par mètre carré et par jour, 40 mètres carrés suffiraient à assurer l'équivalent des besoins nutritifs d'un homme. Autrement dit, en s'exprimant par une extrapolation irréalisable mais frappante, un carré de 300 kilomètres de côté, garni de telles cultures intensives, suffirait à subvenir à l'alimentation des 2 milliards 200 millions d'êtres humains que porte la terre. Sans se méprendre sur le caractère actuellement irréel d'une telle expression, on y saisit pourtant la puissance des possibilités apportées par de telles cultures.

d) Espoirs dans la culture d'autres algues.

A vrai dire, ce ne sont que les premiers balbutiements de l'agriculture des algues ! Que serait l'aquiculture qui n'aurait tenté l'exploitation que d'une seule espèce de plantes, le soja par exemple, et qui ignorerait les ressources du blé, de la betterave, du maïs et du riz ! Le monde des algues est aussi vaste que celui des plantes à fleurs. Déjà on sait que d'autres algues d'eau douce, comme Scenedesmus obliquus, race D 3, sont facilement cultivables et procurent des substances lipoïdes, ici le chondrillastérol, d'un emploi commode pour la synthèse de la cortisone. On sait qu'il existe des algues thermophiles vivant dans les eaux thermales et ayant une croissance très rapide vers 50 à 60 degrés C ! Si l'on savait les cultiver, elles détrôneraient peut-être les chlorelles en vue de l'élevage en récipients clos exposés au soleil tropical. D'autres, parmi les algues bleues, comme les Anabaena cylindrica, fabriquent leur « engrais » azoté directement à partir de l'azote de l'air, et D. I. Arnon vient de montrer que cette aptitude peut être exaltée puissamment en culture artificielle. D'autres supportent l'eau salée, et parfois à plus forte salure que celle de la mer. Il est impossible de prévoir où nous conduiront les ressources que l'on découvrira dans cette voie.

(1) Cf. Algalculture from laborary to pilot plant. — Carnegie Inst. of Washington, pub. n° 600, 1953.

L'AMELIORATION DE LA CULTURE DES PLANTES AGRICOLES OFFRE AUSSI DE GRANDS ESPOIRS

EST-CE à dire, pourtant, que tout soit achevé avec les plantes à fleurs, avec les plantes « agricoles » du type classique ? Non pas ! Elles aussi peuvent voir leur rendement considérablement amélioré. Avec la « fumure carbonique » (c'est-à-dire l'enrichissement de l'air par le gaz carbonique), malheureusement compliquée car elle exige des serres étanches, avec un approvisionnement correct en eau et en engrais solubles tel que peut le fournir l'aquiculture (ou « culture sans sol » ou « hydrogronies »), avec un système de serres où l'on soit maître de la durée et de l'intensité de l'éclairement et des rythmes de la température, les plantes supérieures peuvent atteindre des rendements comparables à ceux des algues. Il reste à déterminer si, de ces cultures tellement artificielles dans la recherche de la perfection, les algues ou les plantes à fleurs seront les plus économiques. Les chlorelles ont la supériorité de présenter la totalité de leur organisme comme alimentaire, tandis que la plante à fleur ne fournit souvent qu'à peine la moitié de son poids de matière sèche sous forme d'aliment (le grain, par exemple). Mais les plantes à fleurs rachètent cet inconvénient par des productions de qualité irremplaçable : quelle algue aura la sapidité d'une poire Passe-crassane, d'une orange ou même du bon pain frais ? Les algues donneront de nouvelles matières premières, peut-être des carburants, des plastiques, etc., qui s'ajouteront, sans les remplacer, à celles que fournissent ou fourniront les plantes agricoles. Pour être moins spectaculaires ou, plutôt, moins « inhabituelles », les recherches sur l'amélioration et la stimulation de croissance des plantes à fleurs importent au même titre que les recherches sur la culture des algues. C'est du produit de tous ces travaux que sera faite l'agriculture de demain, qui utilisera plus complètement l'énergie solaire, nous mettra à l'abri de la famine et préparera le remplacement des ressources minières destinées à l'épuisement.

DE LA REALITE AU ROMAN : ILLUSIONS OU ANTICIPATIONS ?

DEJA nous avons côtoyé plusieurs fois le « roman », l'extrapolation illégitime que la prudence scientifique réprouve. Nous laisserons-nous tenter davantage ? Pourquoi pas, si nous disons d'abord très fermement que nous franchissons les bornes de la réalité pour passer au domaine de l'imagination.

a) Menaces pour l'Europe dans une perspective d'exploitation classique de ses ressources.

L'Europe, sous climat tempéré, malgré sa forte densité de population, ne souffre pas de sous-alimentation. Ses agriculteurs se plaignent plutôt des risques trop fréquents de mévente de leurs produits. Mais l'Europe sera le premier continent à voir s'épuiser ses ressources minières d'énergie. A ce moment, elle se trouvera placée entre un Nouveau Monde encore pléthorique en ressources minières et une Asie surpeuplée et industrialisée. A ses portes, l'Afrique septentrionale est en cours de surpeuplement et sera bientôt menacée de sous-alimentation. Dans l'état présent des techniques, il est clair que ce serait le déclin fatal de l'Europe d'ici peu de générations.

b) Une issue pour l'avenir : exploitation de l'énergie solaire dans le cadre de l'Eurafrique.

Mais si, dans l'intervalle, l'Europe, et spécialement la France, sait se rendre maître de l'énergie solaire par les trois voies évoquées plus haut, la situation sera retournée à condition que l'unité économique future soit l'Eurafrique, et non l'Europe seule ni l'Afrique seule. L'Europe apportera ses ressources permanentes en humus (agriculture traditionnelle), sa richesse en mines métalliques, sa diversité ethnique unie dans une même conception de la dignité humaine. L'Afrique, le Sahara français et sa zone tropicale apporteront leurs ressources minières, la liberté de leurs espaces, leur formidable richesse en énergie solaire. Un tel ensemble peut constituer l'élément fort autour duquel s'organiserait un monde pacifique.

c) Les facteurs limitants : l'eau douce, les engrais.

Dans ces perspectives, l'énergie atomique est un appoint précieux à employer judicieusement ; mais l'essentiel, c'est l'emploi de l'énergie solaire, non toxique, quasi perpétuelle et démesurée par rapport à nos besoins.

Cependant, sa mise en valeur par la photosynthèse rencontrera d'abord deux facteurs limitants mais non insurmontables : le plus sérieux est la pénurie d'eau douce. C'est là où seront valables tous les systèmes de culture qui économisent l'eau, au premier rang desquels se place la culture des algues en espaces clos. L'azote est disponible dans l'air, sans limite, si nous avons assez d'énergie électrique pour en faire des engrais azotés. Quand les gisements de phosphate et de potasse seront épuisés, la mer en tiendra encore des ressources inépuisables. Peut-être verra-t-on alors l'énergie atomique employée à distiller l'eau de mer, à en extraire les engrais, l'eau douce affectée aux cultures vivrières, et les algues d'eau salée cultivées sans limite pour des fins industrielles...

d) Le gaz carbonique facteur limitant. — Une anticipation romanesque pour surmonter cet obstacle.

Cependant, la faible teneur de l'air en gaz carbonique reste le plus sévère des facteurs qui freinent l'utilisation de l'énergie solaire par la photosynthèse. On peut le surmonter dans des cultures closes et limitées, par la fumure carbonique, en serre ou dans les tubes à chlorelles. Mais dans l'atmosphère libre, nous nous sentons impuissants.

Quels espaces et quelles masses sont ici mis en jeu, balayés par les vents, brassés par les flots, à travers le monde entier ! L'atmosphère contient environ 600 milliards de tonnes de carbone sous forme de gaz carbonique, en équilibre avec environ 50.000 milliards de tonnes de carbone dissous dans les océans sous forme de carbonates. On estime que l'ensemble des plantes du monde transforment chaque année, en matière vivante, près de 200 milliards de tonnes de carbone, dont 90 % par les algues marines ou d'eau douce. Si la respiration et la mort ne rendaient pas promptement ce carbone organique au monde minéral de l'air et des eaux, la production de nouvelle matière vivante cesserait d'être possible en deux cent cinquante ans (1).

Or il est facile de calculer qu'une quantité égale à tout le carbone de l'air et des océans se trouve comme pétrifiée et hors de service dans la masse d'un plateau calcaire qui mesurerait 500 kilomètres de côté et 1 kilomètre d'épaisseur. Si le carbone qu'il contient était libéré, les capacités biologiques du monde seraient doublées.

Le jour où les hommes aborderont ce problème, c'est qu'ils seront en paix définitive, car il n'y a pas de frontière à tout ce qui touche l'atmosphère. Quelle affaire que de songer à relever sa teneur en CO^2 de 3/10.000 à 1/1.000 ? Une telle teneur n'a rien de toxique pour l'homme, mais elle peut doubler le rendement de la majorité des cultures, des prairies et des forêts du monde entier. Un tel projet n'est pas absolument impensable : on peut, par chauffage, déplacer le carbone du calcaire par la silice, opération fort commune dans la fabrication du ciment. Déjà les industries modernes ont commencé le processus d'enrichissement insensible de l'air en gaz carbonique, et dans un petit nombre de milliers d'années elles auront achevé l'opération ici projetée. Il n'est pas absurde qu'elle puisse être accélérée à la mesure de quelques générations.

Peut-être reverra-t-on alors les conditions qui prévalaient, avant que le monde fût appauvri en carbone mobile par la fixation dans les coraux de l'ère secondaire, alors que les forêts avaient assez de puissance pour constituer les gisements de houille qu'elles nous ont laissés... Peut-être alors le changement dans la perméabilité de l'atmosphère, freinant la fuite des rayons infra-rouge, entraînera-t-il un léger relèvement général de température faisant fondre les glaces polaires et remonter le niveau des océans, contre lesquels il faudrait nous protéger par de gigantesques murailles !

Nous n'avons que trop poussé le « roman d'anticipation ». Mais est-il tellement extravagant ? Vers 1912, un roman d'aventures était fondé sur l'hypothèse d'un « moteur à radioactivité » capable de propulser un engin presque indéfiniment et sans ravitaillement (2). C'est aujourd'hui chose faite. Il semble que, pour les utilisations nouvelles de l'énergie solaire, nous en soyons actuellement au point où l'on en était en 1912 pour l'emploi de l'énergie atomique.

L'EXPLOITATION DE L'ENERGIE SOLAIRE, FACTEUR D'EVOLUTION SOCIALE ET HUMAINE

CEPENDANT, la mise en œuvre de l'énergie atomique, à haut potentiel, véritablement « explosive », a ébranlé le monde par une révolution aussi brutale que menaçante. Au contraire, en nous rendant maîtres de l'énergie solaire, surtout par l'amélioration de la machine végétale, nous préparons une évolution profonde et bienfaisante : dispersée sur d'immenses surfaces, parce qu'elle est à bas potentiel, l'exploitation de l'énergie solaire s'apparentera aux modes de la vie agricole ; elle ne concentrera pas les hommes comme des machines dans un atelier, mais elle les répartira, par petits groupes conscients de leurs responsabilités individuelles, sur le champ dévolu à leur surveillance et à leurs initiatives.

Si donc il était excessif de dire que le fonctionnement isolé du chloroplaste nous avait, d'un seul coup, révélé le « secret de la vie végétale », il est vrai que cette découverte nous engage davantage sur le chemin de la connaissance et de l'exploitation des mécanismes de la photosynthèse et de la vie des plantes vertes. Dans cette voie, la science a le plus de chances d'enfanter des techniques qui serviront la vie des hommes sans les asservir.

(1) Cf. Riley ; Am. Sc., 1944, p. 132 ; Noddak, Angew. Chem., 1937, p. 5005.

(2) Time Vernou († L.-J. Chouard) : *les Pirates de l'air*. Paris, 1912.

A GAUCHE, la chromatographie sur colonne permet la séparation des substances photosynthétisées. Un extrait végétal incorporé dans une colonne de silice est lavé par des solvants organiques (chloroforme, alcool butylique) qui entraînent plus ou moins rapidement les substances que l'on désire séparer. On recueille les solutions de ces substances dans des tubes, aux fins d'analyse. — AU CENTRE, une salle du laboratoire de photosynthèse du Centre national de la Recherche scientifique à Gif-sur-Yvette (Seine-et-Oise). — A DROITE, un chercheur prépare l'analyse des acides aminés photosynthétisés par les feuilles vertes.

LE LABORATOIRE DE GIF-SUR-YVETTE

LE « Laboratoire de la photosynthèse », à Gif-sur-Yvette (Seine-et-Oise), a été créé en 1953 par M. Dupouy, membre de l'Institut, directeur du Centre national de la Recherche scientifique, pour que la France ne restât pas plus longtemps dépourvue de moyens d'investigation biochimique dans ce domaine. Le laboratoire de biophysique de la Sorbonne (professeur Wurmser) consacre aussi des études à la photosynthèse. Le laboratoire de Gif, placé provisoirement dans des bâtiments destinés à un autre usage, sera, vers 1956, transféré à côté, dans un nouveau et vaste bâtiment spécial dont la construction commence en ce moment.

Le laboratoire de la photosynthèse est dirigé par M. A. Moyse, docteur ès sciences, agrégé de l'Université. Une dizaine de chercheurs attitrés, plusieurs stagiaires, une demi-douzaine de techniciens y travaillent déjà. On s'y adonne plus spécialement à la détection des acides organiques et des acides aminés produits par les plantes dans certaines conditions de la photosynthèse, et, prochainement, avec l'aide des éléments marqués. On y étudie systématiquement les conditions de culture et de rapidité de croissance des chlorelles, ainsi que d'autres algues d'eau douce, et même marines. On y procède aussi à la mise au point de systèmes originaux de cultures d'algues, soit en lumière artificielle, soit à la lumière solaire directe.

CULTURES D'ALGUES. Des algues d'eau douce diverses (chlorella) peuvent être cultivées avec des rendements considérables.

A GAUCHE, un appareil d'extraction des gaz destiné à l'analyse des échanges de gaz carbonique et d'oxygène des plantes. — AU CENTRE, l'entrée du laboratoire de photosynthèse à Gif-sur-Yvette. — A DROITE, le groupe des bâtiments.

APPARAISSANT entre les branches, les broussailles et les lianes de la rive, les Waïkas nous hèlent : « Shori !... Shori !... Apo, shori !... » (Ami !... Ami !... Viens !...) On remarquera notamment les peintures sur le corps, ainsi que l'arc et les flèches démesurés.

LES PIAROAS vivent toujours à proximité immédiate de l'eau courante, au bord de quelque ruisseau, véritable tunnel de verdure enfoui sous la forêt. Ici, tout près de l'embarcadère, cette jeune Indienne fait sa vaisselle, avant de procéder à la toilette de ses deux bambins.

AU COURS DE 4 EXPÉDITIONS

DU DELTA AUX SOURCES
J'AI REMONTÉ INTÉGRALEMENT

LE SUPERBE ORÉNOQUE

RÉCIT EXCLUSIF
DE JOSEPH GRELIER

II

(VOIR LE NUMÉRO DE JANVIER)

A TRAVERS LES RÉGIONS LES MOINS PEUPLÉES DU GLOBE

DANS son « Amazonie brésilienne », publiée en 1922, Paul Lecointe estimait la densité moyenne de peuplement, dans les immensités forestières de l'Amazonie et des Guyanes, à un habitant pour 70 kilomètres carrés ; encore comprenait-il dans ce chiffre les quelques villes et les rares villages. Ainsi la grande forêt, l'exubérance végétale ont déterminé un désert humain incomparablement plus absolu que celui résultant, en d'autres régions du globe, d'une aridité plus ou moins totale. La seule grande région plus vide encore serait l'immense calotte glaciaire du continent antarctique.

Mais si au Sahara, par exemple, la majorité de la population est groupée autour des points d'eau — les oasis — elle est ici dispersée, émiettée : l'homme n'a pu que s'adapter au milieu, sans jamais se sentir assez nombreux et assez fort pour attaquer la forêt et y créer ce que nous appellerions une civilisation. Aucun Indien du massif guyanais (1) n'est sédentaire ni définitivement fixé. Si les peuplades les plus primitives, qui ne tirent leur subsistance, au jour le jour, que de la rivière et de la forêt, sont contraintes à une vie errante, nomade, celles qui possèdent de vrais villages et pratiquent une agriculture rudimentaire demandent toujours un complément aux ressources naturelles, et le menu commerce de troc qu'elles entretiennent avec des groupes plus ou moins voisins les conduit à des déplacements longs et fréquents : vestiges, sans doute, de l'instabilité foncière de la race.

(1) La région du haut Orénoque confine au Bouclier guyanais et au bassin amazonien. (Voir *France-Illustration* de janvier 1955.)

TROIS COUCHES DISTINCTES DE PEUPLEMENT

PARMI les Indiens qui peuplent le bassin de l'Orénoque et le Bouclier guyanais, les anthropologues et les ethnologues s'accordent à reconnaître trois couches ethniques nettement différenciées. La différenciation est demeurée relativement aisée, car, si l'installation de chacune de ces couches représente un stade nettement marqué dans le temps, il ne s'est pas opéré, dans l'espace, une superposition, mais bien une juxtaposition : repoussant, violemment ou progressivement, les premiers occupants, les nouveaux arrivants s'intercalèrent entre les groupes préalablement installés. L'étendue de la région, la très faible densité et l'incroyable dispersion de la population ont certainement facilité un tel processus d'occupation. Les relations intergroupes constantes, alternativement ou simultanément commerciales et guerrières, ont certes permis ou provoqué des mélanges raciaux ; mais les coutumes, les genres de vie et surtout la langue de chaque groupe, fortement individualisés, ont assuré jusqu'à présent la continuité de cette juxtaposition. Au point de vue de la population, la région se présente donc sous la forme d'une mosaïque, d'un puzzle composé d'éléments aux limites mouvantes, soit par suite d'une poussée lente, continue, progressive, soit en raison de relations continues, sporadiques ou saisonnières, superposant en partie les zones d'influence.

La couche de population la plus ancienne — que l'on appelle parfois « couche archaïque » — est constituée par la grande famille des Guaharibos ou Waïkas, qui occupent une aire considérable le long de l'Orénoque supérieur et probablement de ses affluents — encore strictement inviolés : Padamo, Ocamo, Manaviche, Mavaca ; dans la zone montagneuse improprement appelée Sierra Parima, que personne n'a encore traversée ; sur le Caura et le Caroni supérieurs et, au Brésil, sur certains affluents du rio Branco et du rio Negro. Schomburgk, Crevaux, Koch-Grünberg, Cardona ont rencontré quelques hordes de ces Indiens au cours de tous leurs voyages. Notre expédition franco-vénézuélienne du Haut-Orénoque a eu avec eux de très nombreux, mais toujours fugitifs contacts.

Comptant parmi les plus nombreux, les groupes de Piaroas et des Guahibos, qui occupent les rives de l'Orénoque moyen, ainsi que les Yaruros des marais du Capanaparo, les Guaraunos qui vivent sur l'eau et dans la boue liquide du delta, et quelques groupes résiduels presque éteints semblent appartenir aussi à cette couche archaïque de peuplement. Divisées, morcelées, constituant souvent de minuscules îlots, parlant des langues qui ne s'apparentent à aucune des deux grandes familles linguistiques — arawak et caraïbe — toutes ces peuplades sont considérées comme « isolées » : elles ont constitué une « couche » de population, la plus ancienne, mais ne sont point forcément issues d'un « souche » unique. Leur morcellement d'aujourd'hui témoigne sans doute des luttes du passé.

Les « Arawaks », agriculteurs et bons mariniers, sont représentés aujourd'hui dans le Guainia, l'Atabapo et la région circonvoisine par les Banibas, les Kuripakos, les Piapocos. Venus du Brésil, ils semblent avoir occupé progressivement et pacifiquement la région. Ils ont laissé leurs traces dans le nom des rivières, avec les terminaisons en « uni », « eni » et, surtout, « ari » ou « are » (fleuve, eau) que l'on retrouve de la Guyane aux Andes : Ventuari, Merevari, Auari, Guaviari ou Guaviare, Aiakeni... témoignent de l'ancienne extension de la « nation » arawak, bousculée plus tard par l'invasion caraïbe. La plupart de nos mariniers, recrutés le long des rivières appartenant soit au bassin de l'Orénoque, soit au versant amazonien, étaient issus de ce groupe. Parcourant les grands fleuves, les Arawaks sont, anthropologiquement, les plus mêlés. Le sang noir même les a affectés.

Les « Caraïbes », enfin, représentés aujourd'hui par les tribus Makiritares, Yavaranos, Mapayos, Arekunas, sont les derniers venus ; on situerait leur arrivée autour d'un siècle avant la conquête espagnole. Venus du Nord, probablement des Antilles, ils jouent un rôle important de commerçants colporteurs, assurant ainsi la liaison entre de nombreux groupes et affirmant en même temps une hautaine suprématie. Au cours des XVII[e] et XVIII[e] siècles, Hollandais, Français et Anglais utilisèrent maintes fois les services des Caraïbes, tant pour leur trafic de contrebande entre l'Essequibo et l'Orénoque que dans leur lutte contre l'hégémonie espagnole. Mariniers fameux, fabriquant les meilleures pirogues, ils ont coutume de louer leurs services aux explorateurs. Leur influence est nettement dominante sur le haut Caura, le Ventuari et, surtout, sur le Cunucunuma, où ils semblent avoir leurs villages les plus importants.

GUAHARIBOS ET WAIKAS NOMADES DE LA FORET

LES Indiens qui fréquentent les rives de l'Orénoque supérieur, à l'amont de sa confluence avec l'Ocamo, se désignent eux-mêmes sous le nom de Waïkas. Certains auteurs écrivent à tort Guaïkas. S'ils sont les cousins des Guaharibos du Padamo, que nous avions connus à La Esmeralda, ils nous ont paru encore plus frustes, plus primitifs, bien qu'un de leurs groupes, au moins, ait eu quelques contacts intermittents avec les hardis coupeurs de bois du général Butron qui s'aventurent chaque année dans ces solitudes, jusqu'au voisinage du fameux Raudal des Guaharibos. Les Indiens du Padamo, au contraire, n'avaient jamais vu de Blancs. Ils ont, par contre, depuis plusieurs générations, des relations suivies avec les Makiritares — les Caraïbes du rio Cunucunuma — qui, excellents piroguiers, infatigables voyageurs, vont troquer de groupe en groupe la pacotille, notamment les objets de fer qu'apportent jusqu'à leurs villages les colporteurs de Puerto Ayacucho. Ces relations, du reste, ne sont pas toujours amicales : les Guaharibos pillent parfois les plantations des Makiritares, qui s'emparent de temps à autre de quelque beauté guaharibo. Le père d'un de nos mariniers makiritares a été tué au cours d'un engagement avec les Guaharibos, et l'épouse du chef makiritare de La Culebra est une femme guaharibo ; j'ai rencontré chez les Makiritares plusieurs femmes parlant indistinctement le makiritare et le guaharibo.

Les Makiritares manifestent souvent, à l'égard de leurs primitifs voisins, un certain mépris : mépris, sans doute, du conquérant à l'égard de l'aborigène moins évolué qui cultive à peine le sol, ne prépare pas le manioc, ne fabrique pas d'autres embarcations que de frêles et frustes radeaux d'écorce, ne possède aucune aptitude pour la navigation, vit essentiellement de la cueillette des fruits sylvestres, de la pêche et de la chasse. Le mot « Shirishana », par lequel les Makiritares désignent fréquemment les Guaharibos, signifie « homme-singe ». Le Guaharibo, d'ailleurs, semble craindre beaucoup le Makiritare, qui, mainte fois sans doute, a imposé la loi du plus fort.

Quant aux Waïkas, nomadisant dans les forêts les plus impénétrables, où les rivières mêmes cessent d'être des chemins, ils ne participent point encore à ce menu commerce de troc. Ils ne connaissaient, lorsque nous parvînmes jusqu'à eux, ni le sel, ni le fer, ni le tissu ; ils ne possédaient pas la moindre embarcation, pas le moindre radeau ; leur seul instrument tranchant était un petit couteau, fait d'une incisive de rongeur. Leurs hordes errantes ne comptent pas toujours une douzaine d'individus. Sont-ils un millier, sur un territoire qui peut embrasser plus de 100.000 kilomètres carrés ?

SHORI !... SHORI !...

ALORS que nous naviguons à proximité de la rive gauche, le 16 juillet au matin, des cris rauques jaillissent, tout près ; deux Indiens nus, le visage et le torse peints d'une couleur violacée, apparaissent entre les branches, les lianes et les broussailles. Avec de grands gestes, brandissant des arcs immenses, ils nous font signe d'aborder :

« Shori !... Shori !... » (Ami ! Ami !)

Montrant des machettes, nous répétons : « Shori ! Shori ! Shori ! »

Lorsque la rive nous permet d'accoster, ils sont six : six hommes jeunes, riant, criant, gesticulant, se bousculant.

« Apo !... Apo ! » (Viens ! Viens !)

Ils se jettent à l'eau, se hissent à bord pendant que nous amarrons l'embarcation. Nous distribuons des couteaux, des machettes, du manioc. Spontanément, ils nous offrent leurs arcs et leurs flèches : des arcs et des flèches de plus de 2 mètres de longueur. Nous sommes des êtres bien étranges : nous postillonnant au visage le jus de leur énorme chique, dix diables nus et peints examinent et palpent nos vêtements, nos chaussures, caressent nos barbes, répétant inlassablement : « Shori ! Sho-o-ori !... » Comme une litanie, nous reprenons : « Shori ! »

Nous prendrons contact, ce même jour, avec trois groupes de Waïkas, chassant sans doute dans la forêt voisine et attirés par le bruit de nos moteurs hors-bord. Nous devions parvenir le lendemain au premier de leurs villages, baptisé « El Platanal » par les coupeurs de bois du général Butron, car une plantation de bananiers s'étend à proximité. Mais peut-on appeler village cette enceinte circulaire faite de pieux juxtaposés, abritant une quinzaine de huttes précaires : simples auvents couverts de feuilles de palmier ? Nous n'étions qu'au début de notre expédition : durant six mois nous allions vivre constamment au contact de quelque horde de Waïkas ; ce village demeurera pourtant le seul que quelques-uns d'entre nous aient pu visiter ; il est encore aujourd'hui le seul village waïka qui ait été visité par quiconque.

LE Waïka est un gaillard solide, de stature moyenne, mais élancée ; les jambes, longues et grêles, contrastent avec le torse trapu et les bras musclés : à tort ou à raison, nous avons attribué ce développement exceptionnel du torse et des bras à l'usage d'un arc aussi puissant, vraisemblablement depuis le plus jeune âge. La pigmentation de la peau est moins foncée, moins « bronze » que chez les Caraïbes, les Makiritares, par exemple ; les yeux sont également un peu plus clairs ; les cheveux, moins noirs, sont taillés en couronne, à la façon des moines, le dessus du crâne étant rasé : cette délicate opération s'effectue à l'aide d'un éclat de bambou.

Le Waïka porte pour tout vêtement un cordonnet ceignant la taille et maintenant la verge attachée vers le haut au moyen d'une ligature autour du prépuce. Les femmes sont entièrement nues. La coquetterie, pourtant, ne perd jamais ses droits. Hommes et femmes portent volontiers, par exemple, un petit bracelet de

SUR LE HAUT ORENOQUE, une horde de Waïkas a établi son campement à proximité du nôtre. Ils ont emporté, pour allumer le leur, des braises de notre feu. On remarquera, au fond, l'un de leurs frustes auvents de feuilles de « platanillo » (faux bananier). Au premier plan, le professeur Léon Croizat, de l'Université des Andes, à Mérida, botaniste de l'expédition franco-vénézuélienne du haut Orénoque.

CHEZ LES MAKIRITARES, les Caraïbes du rio Cunucunuma, l'art de la vannerie est essentiellement réservé aux hommes. Cette petite corbeille, encore inachevée, nous montre peut-être comment la vannerie a conduit au tissage. Les lianes ont été émincées, polies, puis teintes. Le décor représente — répétée neuf fois — la grenouille stylisée que l'on rencontre si fréquemment dans l'art makiritare.

coton, ou de peau de singe ou d'oiseau, serrant fortement le bras au-dessus du coude. Le lobe des oreilles, toujours perforé, est traversé soit d'une baguette de roseau, soit d'une plume d'ara ou de faucon, ou encore d'un bouquet de petites plumes de couleurs vives : plumes rouges, blanches, jaunes, de perroquet ou de toucan.

Les hommes adultes portent parfois une ceinture, sorte d'écheveau de fils de coton imprégnés du même ocre violacé dont ils s'enduisent le corps. Nous avons d'abord considéré cette ceinture comme un signe d'autorité, l'attribut d'un chef, mais la fréquence avec laquelle nous l'avons rencontrée — souvent dans un même groupe, une même horde — et surtout la facilité avec laquelle on nous la proposait en échange de quelque objet nous ont fait revenir sur ce jugement hâtif. L'Indien n'a d'ailleurs jamais hésité à nous remettre ou à nous proposer, contre un couteau, un petit collier de verroterie ou des allumettes, aucun de ses ornements. Il offrait toujours aussi volontiers, aussi spontanément, son arc et ses flèches.

PITA, le chef piaroa du rio Paria, construit pour son groupe une nouvelle « churuata », la grande hutte tribale ou communautaire. On remarque ici combien sont rationnels l'armature et le clayonnage qui recevra la couverture de palmes. Tous les assemblages sont réalisés avec des lianes. Seize jambes de force, sortes d'arcs-boutants, sont régulièrement réparties sur la circonférence. Pita travaille seul à la construction proprement dite, mais les jeunes — parmi lesquels son fils que l'on voit ici — vont dans la forêt chercher les matériaux utiles.

LE WAIKA, HOMME DE LA FORET

LE Waïka ne connaît pas la yuca, il ne prépare pas le manioc. Il ne sait pas construire une hutte. Il vit de fruits sylvestres, de pêche, de chasse, loin du « village » de son groupe, où il ne fait que de rapides apparitions, lorsque les ressources naturelles font défaut ou lorsqu'il est obligé de se défendre d'une horde adverse.

Il connaît sa forêt. Il sait où et quand il trouvera en abondance les fruits du palmier moriche, ceux du palmier manaca, la yuvia ou noix du Brésil ; il sait où et quand mûrissent les fruits dont se nourrissent les grands oiseaux de l'ordre des galliformes : le paujil, la pava, les bandes de grullas. Il suit les hordes de pécaris dont, de très loin, son oreille exercée, qui connaît tous les bruits de la forêt, sait déceler la présence. Si une baisse des eaux, saisonnière ou exceptionnelle, se manifeste, il descendra vers la rivière pour flécher le poisson. Dès fin novembre — début de la baisse saisonnière des eaux, lorsque les plages et bancs de sable commencent à apparaître — et jusqu'en mars, il recherchera les œufs que les tortues pondent et abandonnent dans le sable ; mais il évite habituellement la proximité des grandes rivières, où pullulent plus particulièrement les insectes. Sa connaissance de la vie de la forêt guide les interminables courses du Waïka à la recherche de sa nourriture. Il vit au jour le jour et sa seule réserve est, parfois, une petite provision de bananes apportées de la lointaine plantation.

Ces perpétuels déplacements, cette incessante mouvance imposent un bagage des plus réduits, que l'Indien saura d'ailleurs compléter ou reconstituer en peu de temps avec les ressources traditionnelles et inépuisables de la forêt. L'arc et les flèches, d'abord ; les pointes, interchangeables et souvent réversibles, sont généralement de bambou ; le carquois, simple étui de bambou que l'Indien porte dans le dos au moyen d'une cordelette frontale, contient, outre les pointes de flèches de rechange, une poignée d'herbe sèche destinée à allumer le feu ; le rustique allume-feu est constitué simplement d'une baguette de bois tendre et d'une planchette de bois dur. Le Waïka improvise généralement sur place son hamac, fait de menues lianes ou de bandes d'écorce liées à leurs extrémités. Chaque Indien est également muni de plusieurs petits couteaux : l'incisive d'un gros rongeur, le cabiais, emmanchée d'un petit morceau de bois.

Entre les lianes et les broussailles du sous-bois, le Waïka court plutôt qu'il ne marche. Il n'a besoin de nul sentier. Qu'il s'arrête pour une nuit ou qu'il s'attarde plusieurs jours, là où la provende est abondante — par exemple, au bord d'une zone marécageuse où prospère le palmier « moriche » (1) — il construit en un quart d'heure son fruste abri, simple auvent de feuilles de faux bananier posé sur trois piquets. Il nous est arrivé de trouver, au bord de quelque « morichal », une quarantaine de ces huttes précaires, visiblement abandonnées depuis longtemps.

Lorsque au-dessus d'un saut, d'un étranglement du fleuve, les Indiens ont jeté un acrobatique pont de lianes, il se constitue toujours une agglomération temporaire, une « rancheria » de passage : les Waïkas y campent et s'y attardent le temps nécessaire pour reconstruire ou restaurer le frêle ouvrage. De nombreux polissoirs lithiques, visibles sur les bancs rocheux qui encadrent le saut, témoignent de l'antiquité, de la pérennité de ces voies, de ces haltes, de ces passages imposés par la nature.

Nous n'avons jamais vu les Waïkas utiliser une embarcation, quelle qu'elle soit. Pourtant, lorsque six mois après la nôtre, l'expédition du roi Léopold III parvint au Platanal, les Indiens, ayant vu nos embarcations, ayant reçu de nous les premiers outils de fer, disposaient déjà d'une dizaine de pirogues ; grossières, certes, et d'un maniement difficile, mais taillées dans de beaux fûts. Ce groupe — qui vit, il est vrai, à l'aval des rapides, à deux jours à peine de La Esmeralda — avait donc conquis, en six mois, le fer et le bateau.

CHEZ LES PIAROAS DU RIO PARIA

LE groupe puissant des Piaroas occupe la rive droite de l'Orénoque moyen, au nord et au sud de Puerto Ayacucho, minuscule capitale de l'immense Territorio Federal Amazonas. En raison de leur extrême dispersion, il est difficile d'évaluer leur nombre avec exactitude, mais on peut l'estimer à trois ou quatre mille individus : de tous les Indiens du bassin de l'Orénoque, seuls les Guaraunos du delta sont plus nombreux. Les Piaroas habitent presque toujours le long de rivières secondaires, telles que les rios Parguaza, Cataniapo, Samariapo, Sipapo et leurs affluents ; rares sont ceux qui fréquentent l'Orénoque lui-même, et le seul groupe que l'on connaisse sur la rive gauche du fleuve — rive colombienne — est établi près de l'embouchure du rio Mataveni.

En août et septembre 1952 j'ai pu vivre, d'abord avec un camarade, Guy Capelle, alors directeur du Centre culturel français de Caracas, puis, seul, au milieu des Piaroas des rios Paria Grande et Paria Chiquito. Ce sont deux toutes petites rivières, véritables tunnels de verdure enfouis sous la forêt, et qui se jettent dans l'Orénoque, dans la zone des grands rapides connus sous le nom de Raudales de Atures et Maypures. A quelque 1.000 kilomètres de la mer, ce bief rocheux, chaotique, buriné de cent canaux où se précipite un flot impétueux, interrompt la navigation ; situé immédiatement à l'aval du premier seuil, Puerto Ayacucho est le terme de la navigation régulière.

Une frange de savane borde ici le fleuve : les sables arrachés aux flancs lisses, gris et nus des mornes granitiques qui encadrent la zone de rapides se sont épandus en une plaine alluviale très perméable, donc superficiellement sèche, qu'a envahie la végétation de graminées. La forêt, par contre, s'est installée sur les sols de faible épaisseur formés sur place aux dépens de la roche granitique ; le réseau de drainage superficiel, très dense, est le signe de l'imperméabilité, donc de la proximité du substratum. La lisière forestière correspond à la limite d'expansion des alluvions. Cette forêt est le domaine de l'Indien Piaroa, qui y trouve toute l'année des eaux claires, au courant vif, et la provende abondante et variée que ne saurait lui offrir l'aride savane.

Les Piaroas habitent une grande hutte communautaire ou tribale, la « churuata », où chaque famille a sa place déterminée. Chacune de ces huttes communautaires peut abriter de six à dix familles, soit de vingt-cinq à quarante personnes. Ces huttes mesurent 18 mètres de diamètre

(1) Mauritia flexuosa.

INDIENS PIAROAS (ci-dessus) près de la grande hutte, au milieu de la plantation du groupe. Derrière eux, les tiges sveltes et l'élégant feuillage du yucca. Incomparablement plus primitifs, les Waïkas (ci-dessous) sont cependant devenus nos amis... des amis encore quelque peu méfiants, qui demeurent à l'écart et nous observent.

LES MAKIRITARES possèdent le goût inné de la parure. Watiti a revêtu son plus beau « guayuco » (cache-sexe), ses bracelets et sa couronne de plumes d'ara. Sa sœur a mis tous ses colliers, faits de verroterie et de noyaux multicolores.

LES POSITIONS de repos sont parfois des plus inattendues. Ce jeune piaroa aimait passer ainsi les heures chaudes, durant lesquelles les insectes — notamment les moucherons noirs, les trop fameux « jejenes » — sont un peu moins agressifs.

sur 12 de hauteur. De l'une à l'autre, il y a, en moyenne, de un à trois jours de marche à travers la forêt, ou de une à trois journées de pirogue sur la petite rivière. Toujours située à proximité de l'eau courante, la churuata se dresse au centre du « conuco », la plantation du groupe. D'autres défrichements, d'autres plantations sur brûlis sont répartis, çà et là, dans la forêt. La yuca, dont le tubercule râpé sert à la préparation du manioc, est la plante nourricière par excellence des Piaroas ; cette euphorbiacée, élégante et svelte, constitue l'élément essentiel de la plantation. Mais les Piaroas cultivent également le maïs, la canne à sucre, l'ananas, la patate douce, quelques bananiers, ainsi qu'une variété de coton et le sisal, dont ils font des hamacs. Ce sont les femmes, les femmes seules, qui assurent l'entretien de la plantation. Comme la maison ou les pirogues, elle est collective.

De cette précaire agriculture découle la sédentarisation relative des Piaroas. Relative, car l'abatage de la forêt, complété par le brûlis, est bien la seule méthode qui procure le primordial moyen d'y installer des groupes humains, vivant plus ou moins de l'agriculture ; dès que le terrain ainsi conquis sera épuisé, il faudra nettoyer par le feu une nouvelle parcelle, créer un nouvel îlot dans la grande forêt. Sédentarisation précaire aussi, parce que la cueillette des fruits sylvestres, la pêche et la chasse, indispensables compléments, conduisent à d'incessants déplacements ; ce sont même, parfois, de véritables campagnes auxquelles tout le groupe participe. Mais la caractéristique essentielle du genre de vie des Piaroas demeure cependant l'agriculture, qu'ils pratiquent vraisemblablement depuis des temps immémoriaux : la belle hutte, si rationnelle, témoigne d'une sédentarisation déjà longue, et les légendes piaroas associent la création de la yuca, plante nourricière essentielle, à la création du monde.

CHEF AMBITIEUX, PITA CONSTRUIT UNE NOUVELLE « CHURUATA »

PITA, avons-nous cru comprendre, est l'un des grands chefs piaroas. Il régnerait sur une vaste région. Mais l'organisation collectiviste et la hiérarchie piaroas sont complexes. Le Vieux-qui-sait-beaucoup-de-choses ne dit pas tout ce qu'il sait... et les interprètes font défaut.

Le fils de Pita nous conduit à la maison de son père. Elle est située à une journée de marche, tout près du rio Paria Grande, au centre d'une clairière juste assez large pour elle, sans conuco. On y débouche comme par surprise : le sentier est à peine tracé. Pita et son groupe vivaient autrefois beaucoup plus loin dans la forêt. Pour commercer plus aisément, ils se sont rapprochés de la colonie : Notre-Dame-de-Coromoto, établie à proximité de la lisière par les missionnaires salésiens, et dont ils ne sont désormais qu'à une journée de marche. Les Pères achètent aux Indiens leur manioc, qui se vend à Puerto Ayacucho ; ils leur donnent en échange des objets de fer et des cotonnades, dont les Piaroas, à vrai dire, ne s'encombrent pas. De cette chrétienne pudeur je rapprocherai la pertinente réponse que fit Christian Dior, lorsque nous lui faisions visiter le Musée des sciences naturelles de Caracas. Le professeur Cruxent, directeur du musée, fit remarquer en riant que la maison Dior ne ferait pas d'affaires, d'ici longtemps, avec les Indiennes de l'Orénoque :

« Mais il faut les laisser ainsi !... Nous nous habillons par nécessité ! »

DES QUE LA RIVE nous permet d'accoster, les Waïkas se jettent à l'eau, se hissent à bord de nos pirogues. Ceux-ci (photo du bas) portent des bracelets de peau de singe... celui-là (photo du haut) reçoit pour la première fois de sa vie, un crayon. On remarquera le crâne rasé (à l'aide d'un éclat de bambou) et les cicatrices du cuir chevelu que portent tous les hommes adultes ou adolescents.

DANS LA CLAIRIERE nouvellement ouverte, Pita, le chef piaroa, construit la grande hutte communautaire. Les jeunes hommes de la tribu ont coupé les arbres. Les branches ont été brûlées sur place et leurs cendres sont venues enrichir le sol. Déjà les jeunes plants de yucca apparaissent entre les troncs qui jonchent la clairière. La petite rivière court là, tout près, et la porte, ouverture unique de la « churuata », est tournée vers l'embarcadère.

LES MAKIRITARES construisent pour nous une grande pirogue. Elle mesure 15 mètres de longueur et pourra charger 5 tonnes. Un beau fût a été choisi dans la forêt. A l'aide de la machette, outil universel, on a largement dégarni le sous-bois afin d'y travailler à l'aise. La pirogue est creusée en partie à la hache et en partie au feu. Ici, on brûle superficiellement l'extérieur pour rendre le bois moins perméable... Puis l'embarcation sera halée jusqu'à la rivière, où elle fera connaissance avec son élément.

LA churuata de Pita est vétuste, beaucoup plus petite que celle dont, ces jours derniers, nous étions les hôtes. La porte n'est qu'un volet sans charnières, fait de palmes grossièrement tressées ; il n'y a pas de tambour intérieur. La vaste coupole de palmes est trouée en plus d'un endroit. Le groupe, d'ailleurs, semble peu nombreux ; nous comptons, le soir, trois familles : une quinzaine de personnes, y compris les enfants. La compagne du vieux chef pourrait être sa petite-fille ; elle a deux jeunes enfants, dont le papa est très fier. C'est pour eux, sans doute, que Pita construit, à 300 mètres de là, au centre d'un grand conuco tout récent, une belle churuata toute neuve qui remplacera sa vieille demeure.

Elle mesure 17 mètres de diamètre et 12 de hauteur. La couverture de palmes n'est pas encore entièrement posée, et l'étonnant rationalisme de la construction piaroa nous apparaît ainsi, si je puis dire, à ciel ouvert. La forme curieuse de coupole surbaissée, coiffée d'une pointe conique à base évasée, est tout à fait particulière à l'architecture piaroa. La tête des quatre forts pieux verticaux, ou piédroits, qui constituent l'essentiel de l'armature correspond au sommet de la coupole proprement dite. La pointe est soutenue par deux perches horizontales, posées en diagonale sur les piédroits. Quatre fortes solives de bois brut — que Pita a doublées — supportent, sur leurs extrémités, le léger clayonnage qui recevra la couverture de palmes ; elles divisent la circonférence en huit segments égaux. Le clayonnage est également soutenu par seize arcs-boutants, ou jambes de force, régulièrement répartis à l'intérieur du cercle. L'assemblage est

LES WAIKAS ne construisent pas la moindre embarcation. Leurs cousins Guaharibos, par contre, n'hésitent pas à descendre le fil de l'eau à bord de ces frustes radeaux faits de l'écorce d'un gros arbre levée d'un seul bloc et maintenue en place au moyen d'une légère armature de branches flexibles. Un aussi frêle esquif ne leur permet pas de remonter le courant : ils l'abandonnent et s'en retournent à pied.

NUL MIEUX qu'un Makiritare ne sait ouvrir une pirogue (à gauche)... mais pour poser la planche arrière, destinée à recevoir notre moteur hors-bord, nous avons dû diriger nous-mêmes le travail (à droite).

réalisé exclusivement au moyen de lianes.

Pita procède seul à la construction proprement dite. Les jeunes hommes, parmi lesquels son fils, ont abattu les arbres, nettoyé le terrain puis vont chercher dans la forêt bois, lianes et palmes : le vieux chef dispose ainsi, au moment où il en a besoin, des matériaux préparés. La construction d'une churuata nécessite en moyenne de deux à quatre mois de travail, et une construction de ce type peut durer vingt ans. Il est très rare qu'un cacique ait à en construire deux au cours de son patriarcat.

Tout au long du chemin qui nous a conduits chez Pita nous avons remarqué des traces de très anciennes plantations ; de nombreux plants de yuca et d'ananas persistent au milieu de la forêt, qui n'a pas tardé à reconquérir ses droits. Nous avons vu aussi de primitives cabanes abandonnées, et une autre occupée par des Indiens que les Piaroas appellent Vonebis : trois familles, une douzaine de personnes. C'est une fruste hutte rectangulaire, en palmes grossièrement assemblées. Par rapport aux Piaroas, les Vonebis, qui sont pourtant leurs frères de race, sont des êtres plus primitifs, cherchant leur subsistance presque exclusivement dans la forêt. Ils ne sont pas fixés, ne possèdent point de plantations, mais ils vont chez les Piaroas faire provision de maïs et de yuca. Il semble qu'ils soient actuellement en voie d'absorption par les Piaroas, mieux organisés et beaucoup plus nombreux. Une churuata vaste et bien située, des conucos prospères représentent peut-être pour les Vonebis un centre d'attraction, et pour le chef piaroa qui construit la grande maison collective une façon d'accroître son influence et son autorité.

Copyright by Joseph GRELIER.

REPARTITION des différentes peuplades indiennes dans la région du haut Orénoque : il faut considérer le territoire de chaque groupe beaucoup plus comme une zone de parcours que comme une zone d'habitat.

SEULE MARQUE SUEDOISE, Volvo présente un cabriolet en matière plastique parfaitement dessiné.

CI-DESSUS, la Moretti grand sport, dotée d'un moteur 1.500 cm³ « poussé » et d'une élégante carrosserie, est une voiture « vite ». — CI-DESSOUS, amateurs de voitures de sport, les Belges ont créé avec la Triumph le modèle « Francorchamps ».

A BRUXELLES PREMIE

LE Salon belge de l'Automobile a ouvert ses portes à Bruxelles, au Palais du Centenaire, par un climat sibérien. Premier de la saison, Salon de « vente » par excellence, c'est un des principaux « tests » de la concurrence internationale. A ce Salon, des constructeurs américains, anglais, italiens, tchèques, et même soviétiques, ont présenté des modèles améliorés, qui, au cours des divers autres Salons de la saison, ne subiront plus guère de modifications.

Le fait dominant de ce Salon est concrétisé par la lutte acharnée que l'industrie allemande livre à tous les autres constructeurs étrangers pour reprendre sur ce marché belge la première place, qu'elle occupait avant la guerre. Les Anglais, qui, avec les Américains, se partageaient cette primauté, font les frais de ces efforts. Plus de 60 % du marché belge est le fief des Allemands, la Volkswagen, à elle seule, s'est taillé la part du lion en assurant près de la moitié du contingent d'importation de ce pays.

La position de la France, si elle est « discrète », n'en est pas moins saine et en nette amélioration. Nous avons, en Belgique, une très belle et très fidèle clientèle. Une politique de vente un peu plus audacieuse, des prix légèrement plus bas, une finition plus soignée élargiraient encore nos débouchés. Les acheteurs et, par conséquent, les utilisateurs belges, tout comme les Français, sont obligés de tenir compte du prix de revient. L'essence, ici, est moins chère que la nôtre, mais un lourd impôt à la cylindrée frappe les propriétaires de grosses voitures.

Ce double phénomène semble pouvoir expliquer le net recul des importations de voitures américaines.

Pour mieux préciser la place du marché français en Belgique, il suffit de se reporter aux chiffres. En 1954, 94.404 voitures avaient été importées : 35.121 par les Allemands, 20.999 par les Américains, 18.335 par les Français et 16.689 par les Anglais. En 1952, ces importations étaient les suivantes : Allemagne, 18.000 Angleterre, 14.510 ; France, 11.486.

QUELQUES NOUVEAUTES

DANS leur ensemble les modèles exposés ne sont que des améliorations de ceux déjà vus, un grand nombre figurait même au Salon de Paris. Les Américains, les premiers, varient peu leurs créations, leurs moteurs sont un peu plus puissants encore, les transmissions sont 100 % automatiques et la plupart des directions, hydrauliques. Pontiac a surbaissé son dernier modèle de 7 centimètres, et Chevrolet présente la « Bel Air », qui est une voiture nouvelle, mais dont quelques exemplaires circulent déjà. Le « clou américain », si l'on peut employer cette expression, est l'Adventurer, châssis De Soto, carrossé par Ghia, de Turin. C'est un long cabriolet sport, deux places, toit ouvrant à glissières, à commande électrique, qui devrait atteindre le 200 kilomètres à l'heure ; la carrosserie de ce prototype a coûté 16.000 dollars. De toutes les marques américaines, seules la Ford et ses filiales européennes o fait un réel effort de présentation, elles se sont réserv tout un hall, et plus de soixante-quinze modèles de voitures et camions sont offerts à la curiosité du public.

La représentation anglaise est à la fois nombreuse et de qualité. Hillman, avec son nouveau modèle « Minx » 4 cylindres, soupapes en tête, 120 kilomètres 9 litres aux 100, dont on peut voir un modèle, « crevé », tourner sur un splendide plateau très il miné. Bentley, qui expose la voiture la plus chère d ce Salon, carrossée en Angleterre : 1 million de francs belges. Triumph, dont un des modèles a vu sa carrosserie d'origine modifiée en Belgique, est vendu sous le nom de « Francorchamps ». Jaguar présente

ALON DE LA SAISON

ses modèles de sport et de tourisme. Un prototype « Cooper-Jaguar », type « Le Mans », est également exposé, il s'agit d'un châssis tubulaire supportant un moteur de 31,500 de cylindrée, 6 cylindres doubles a. c. t., 3 carburateurs Weber double-corps, la boîte de vitesses est à 4 rapports, et le pont « suspendu » contient un organe nouveau, le « Quick-Change », qui permet de changer très rapidement les rapports de pont en fonction du profil des circuits empruntés, la suspension est à roues indépendantes avec ressorts à lames en cantiliver. Ce nouveau modèle, juste terminé pour le Salon de Bruxelles, atteint une vitesse de 270 kilomètres, et son prix, environ 3 millions de francs français.

Les Italiens ne présentent que des nouveautés de carrosseries. Pinin-Farina habille un coupé décapotable grand sport Lancia sur châssis 21,500, appelé Speader Pan Americaine ; cette voiture a été commandée à 400 exemplaires par la clientèle sud-américaine, son prix de vente est de 336.000 francs belges. Moretti, de son côté, présente un cabriolet décapotable grand sport équipé d'un moteur 1.500 cm³ très « poussé », il devrait dépasser 180 kilomètres à l'heure, son prix n'est pas connu. Les grandes marques Fiat et Alfa-Roméo se contentent de présenter des modèles déjà vus.

La marque tchèque « Skoda » a réalisé cette année une conduite intérieure, 2 portes, 4 places, qui semble être une des plus sûres réussites de ce Salon. Confortable, spacieuse, robuste, élégante, elle doit se prêter à de nombreuses utilisations et devrait connaître un bel avenir. Son prix de vente n'est pas élevé : 85.000 francs belges.

La Russie soviétique a exposé à ce Salon la Moskvitch, voiture rustique et relativement connue en Belgique puisqu'il en circule environ une vingtaine d'exemplaires. C'est une 4 places, 4 portes, moteur 1.200 cm³, consommation 9 litres, son prix de vente [illegible]t à peu près imbattable pour cette catégorie, [illegible]000 francs belges.

[illegible]a Suède ne construit qu'une marque d'automobiles, [illegible] Volvo ; en plus du modèle classique aux qualités reconnues, cette firme expose une très jolie réalisation de cabriolet sport décapotable en matière plastique. Le moteur est un 1.420 cm³, et elle devrait atteindre le 160. Le prix de vente est encore inconnu.

L'Allemagne de l'Ouest est représentée par les grands constructeurs B. M. W., D. K. W., Opel, Mercèdès, Borgward, qui tous exposent des modèles déjà vus.

L'Allemagne de l'Est, représentée par la I. F. A., expose une série de modèles empruntés à B. M. W. ou à D. K. W. et datant, à quelques exceptions près, d'avant la guerre.

La France non plus n'a rien exposé de nouveau. Renault, Peugeot, Simca, Citroën, Panhard, Salmson sont représentés, les trois premiers ont un excellent marché, les trois autres, soit qu'ils ne correspondent pas exactement aux conceptions ou aux exigences, soit encore qu'ils ne soient pas assez connus ou pas assez modernes, connaissent en Belgique une vogue moins grande.

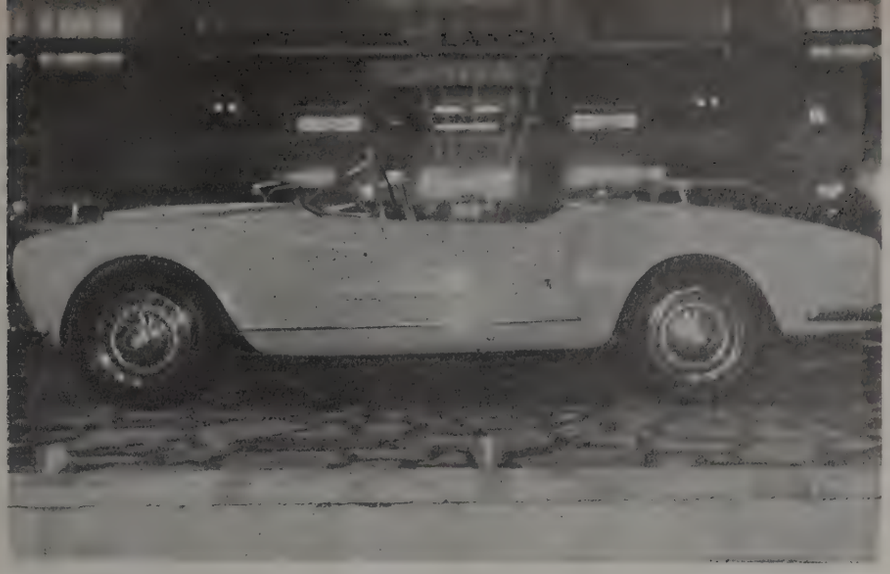
LA PLUS PETITE VOITURE

LA plus petite voiture du Salon de Bruxelles est une voiture allemande, l' « Isard », 4 places, 2 portes, moteur 300 cm³ à air, elle peut atteindre [illegible]80 kilomètres à l'heure avec une consommation de [illegible]litres. Son prix est de 49.000 francs belges.

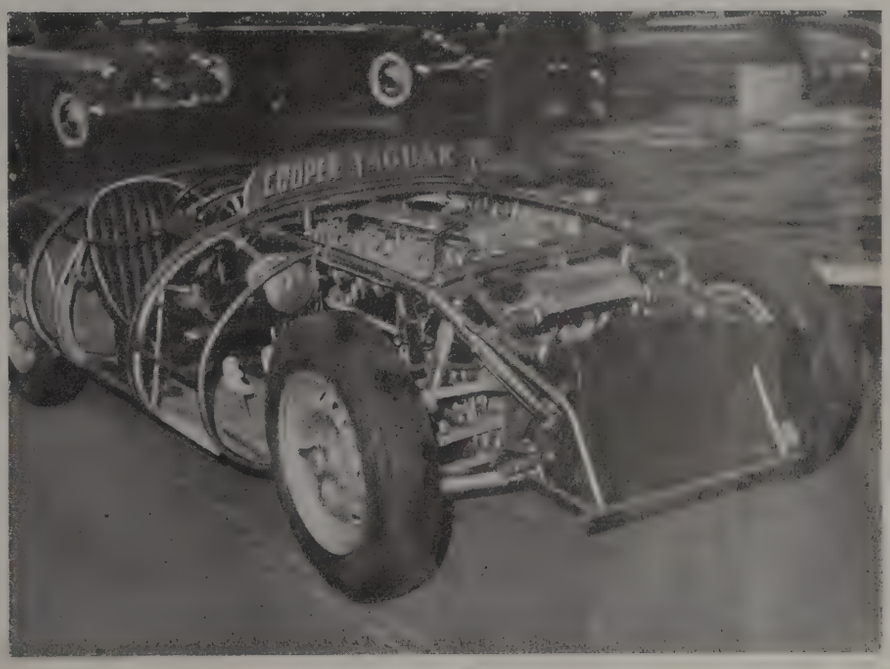
Nos amis Belges ont reçu l'année dernière près de 500.000 visiteurs, nous leur souhaitons, comme ils l'espèrent, de passer, cette année, les 600.000.

R. MIOMANDRE.

PHOTOGRAPHIES
R. PARI



MAGNIFIQUE bête de race, cette Lancia, « habillée » par Pinin-Farina, fut conçue pour l'Amérique du Sud.

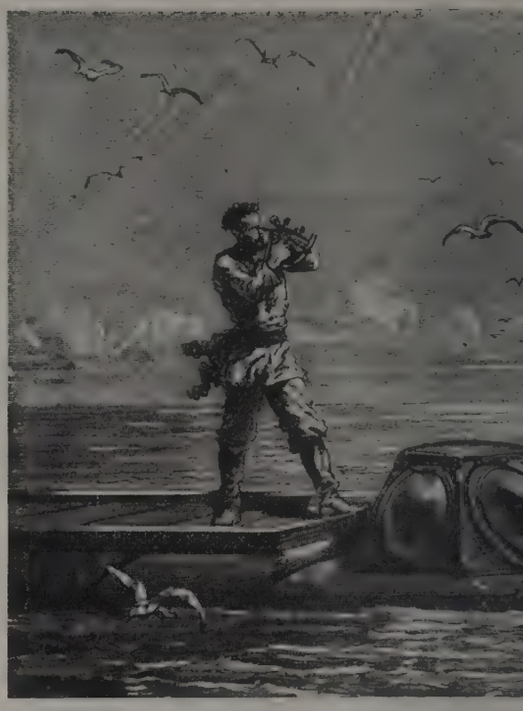


LES ANGLAIS viennent de réaliser ce magnifique châssis-tube équipé d'un 3 l. 500 double ACT, dépassant 270 kilomètres à l'heure. — CI-DESSOUS, l' « Adventurer », construite par la General Motors pour des essais, est une De Soto carrossée par Ghia.

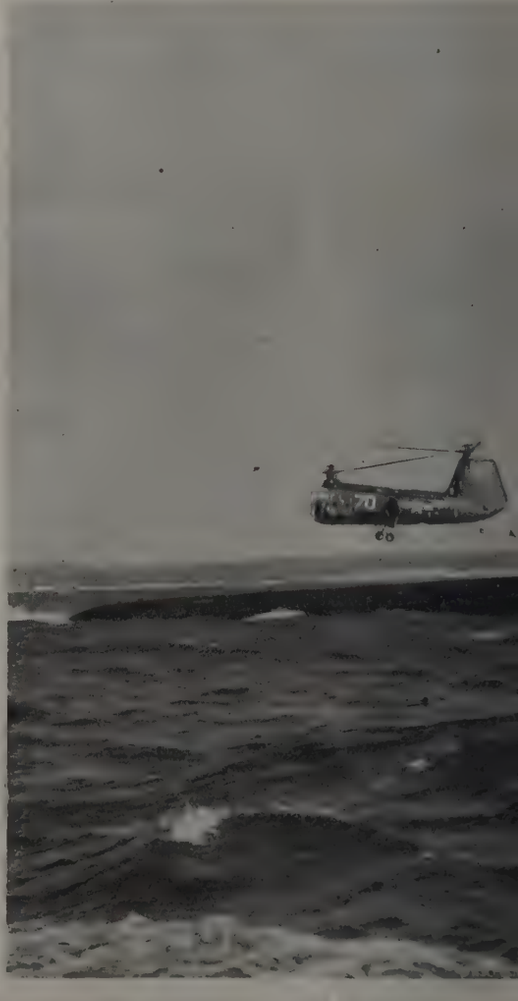
LE MAITRE CARROSSIER GHIA (de Turin) a donné des lignes latines à cet imposant châssis américain, mais il en a fait un monstre.

JULES VERNE, l'auteur de tant de récits passionnants, entre autres, de « Vingt mille lieues sous les mers », où figure le « Nautilus », photographié avec sa femme dans le jardin de leur maison d'Amiens.

DU "NAUTILUS"



LE CAPITAINE NEMO, le héros de Jules Verne, est représ
ici à bord de son sous-marin, en train de prendre, à l'aide
sextant, la hauteur du soleil, qui doit lui donner le p



A PROPOS D'UN CENTENAIRE

LE SECRET DE JULES VERNE

PAR RENÉ ESCAICH

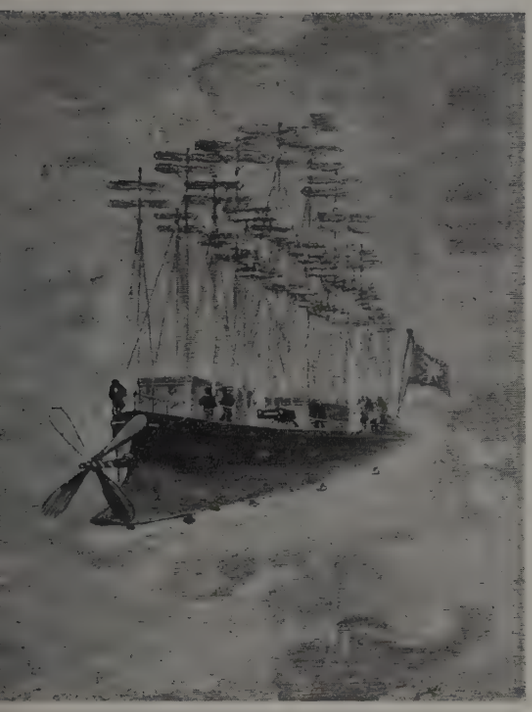
LORSQUE, en 1863, la librairie Hetzel publia le premier Voyage extraordinaire, « Cinq semaines en ballon », le succès fut considérable. De nos jours, Jules Verne reste encore l'un des auteurs les plus populaires et les plus lus, tant en France qu'à l'étranger. On trouve des traductions de ses ouvrages dans toutes les langues... en arabe, en persan, en japonais.

Ses contemporains (et nous entendons par ce terme non seulement les jeunes lecteurs, mais aussi les adultes) dévorèrent ses ouvrages. L'un des plus connus, « le Tour du monde en quatre-vingts jours », ne fut-il pas publié en feuilleton dans « le Temps », dont les lecteurs ne se recrutaient cependant pas parmi les tout jeunes gens ?

Jules Verne a eu une influence énorme sur plusieurs générations. Des écrivains : Jules Claretie, Joseph Kessel, Pierre Louys ; des hommes politiques : Léon Blum ; des savants : Jean Charcot, Charles Richet, Maurice d'Ocagne ; des critiques : Lucien Dubech, n'ont pas caché leur admiration pour Jules Verne. Le pape Léon XIII le recevait en audience particulière pour le féliciter de « la grandeur morale de son œuvre ». Aujourd'hui, deux académiciens, Claude Farrère et André Siegfried, affirment que Jules Verne n'a plus pour eux aucun secret. Et Georges Claude, quelques années avant la dernière guerre, ne déclarait-il pas que Jules Verne avait été à l'origine de sa vocation, et que dans « Vingt mille lieues sous les mers » le capitaine Nemo avait parfaitement compris le parti que l'on pouvait tirer de l'énergie thermique de la mer ?

Qu'est-ce qui constitue de nos jours le succès persistant de Jules Verne ? Serait-ce ce que l'on a appelé « ses anticipations » ?

DE JULES VERNE AU "NAUTILUS" D'EISENHOWER



TRE NAVIRE, issu de l'imagination inépuisable du romancier, reste un des auteurs les plus lus tant en France qu'à l'étranger. ui-ci, l' « Albatros », est décrit dans « Robur le Conquérant ».

Sans doute l'œuvre de Jules Verne est-elle fertile en anticipations, dont beaucoup ont été réalisées. Mais dans ce domaine on a parfois commis des erreurs d'appréciation.

Jules Verne est-il, comme on l'a souvent écrit, le précurseur du sous-marin ? D'autres y avaient pensé, bien avant lui — à commencer par Léonard de Vinci. Lorsqu'il commence, vers 1867, à composer « Vingt mille lieues sous les mers » le sous-marin n'est plus une nouveauté ; il n'y a qu'à lire les revues de l'époque, où cette question est fréquemment traitée. Notons également qu'il y a une différence considérable entre le « Nautilus » et les submersibles d'aujourd'hui.

Pour l'avion, la différence est encore plus importante. Jules Verne s'attaque au problème de la navigation aérienne par « le plus lourd que l'air » dans trois ouvrages : « Robur le Conquérant », « Maître du monde », « l'Etonnante Aventure de la mission Barsac ».

« L'Albatros » de Robur est un véritable navire aérien, fait de « papier pressé », long de 30 mètres, large de 4 mètres, équipé de soixante-quatorze hélices « sustentatrices » et de deux hélices « propulsives », dont la force motrice est donnée par des piles électriques d'une extraordinaire puissance (elles n'ont besoin d'être rechargées que tous les six mois).

« L'Epouvante » de « Maître du monde », appelée par l'auteur « aviation », se soutient dans l'air en battant des ailes comme un oiseau.

Quant aux planeurs de « l'Etonnante Aventure de la mission Barsac », ils sont constitués par une plate-forme d'où s'élève un pylône, haut de 5 mètres, qui porte au milieu une grande hélice à deux branches et deux autres à son sommet. Au moment du départ l'appareil est un hélicoptère, ses hélices étant uniquement suspensives. Quand l'appareil a atteint une hauteur suffisante, les hélices deviennent graduellement propulsives — l'hélicoptère se transforme en planeur. L'énergie motrice est fournie par l'air liquide, dont l'écoulement, réglé par un jeu de soupapes, arrive dans un tube très fin perpétuellement chauffé. L'air retourne à l'état gazeux sous une très forte pression qui actionne le moteur.

Tous ces appareils, assez compliqués, sont évidemment très loin du principe de l'avion. Jules Verne, qui devait mourir en 1905, ne semble pas s'être intéressé aux recherches qui avaient été effectuées antérieurement par les partisans du plus lourd que l'air : Otto Lilienthal, qui, de 1891 à 1896, avait démontré l'importance des surfaces portantes ; l'Américain Octave Chanut, qui, à la même époque, expérimentait les premiers dispositifs stabilisateurs. Jules Verne a négligé sans doute les travaux de Louis Mouillard et du capitaine Ferber et, surtout, il n'a pas prévu les possibilités que donnerait à l'avion moderne le moteur à explosion, alors que, cependant, dans les dernières années de sa vie, l'automobile était devenue une réalité.

Jules Verne, s'il a beaucoup lu, s'il a acquis des connaissances très précises dans des matières aussi nombreuses que diverses, n'est cependant ni un théoricien ni un scientifique. Mais, comme l'a très justement fait remarquer Léon Blum dans un article consacré à l'auteur des « Voyages extraordinaires » peu de jours après sa mort, Jules Verne était doué d'une sorte « d'instinct des directions de la science », une sorte de sixième sens, qui lui a fait pressentir les voies dans lesquelles la science allait s'engager, notamment grâce au concours de ce qu'il appelle « la fée Electricité » : la lampe à arc (« Cinq semaines en ballon »), le chauffage et la cuisine électrique (« Vingt mille lieues sous les mers »), la protection des bâtiments et des ouvrages d'art par des courants électriques à haute tension (« le Château des Carpathes » et « l'Etonnante Aventure de la mission Barsac »). Dans le même « Château des Carpathes », publié en 1892, mais terminé plusieurs années auparavant, à une époque où le phonographe reproduit à l'aide de rouleaux en cire des sons particulièrement aigrelets, on y relève l'enregistrement électrique de la voix humaine par le micro.

Jules Verne a également étudié les effets de la liquéfaction des gaz (« les Cinq cents millions de la Bégum » et « l'Etonnante Aventure de la mission Barsac ») ; il a prévu l'utilisation de la matière plastique (« Robur le Conquérant »).

Du dernier ouvrage de Jules Verne, que nous avons déjà cité, « l'Etonnante Aventure de la mission Barsac » (publié pour la première fois dans « le Matin », au début de 1914, sous le titre « le Dernier Voyage extraordinaire »), nous extrayons deux « visions » vraiment géniales :

La première est relative à un pylône d'une centaine de mètres, véritable « projecteur d'ondes » grâce au système de la « syntonisation ». Ce pylône envoie des ondes aux nuages et « électrise jusqu'à saturation l'eau qu'ils contiennent à l'état globulaire. Quand la différence avec la terre ou avec un nuage voisin est devenue suffisante, un orage éclate et la pluie tombe ». Grâce à cette découverte un désert peut être transformé en une fertile campagne.

Ce système de bombardement des nuages n'est plus aujourd'hui une vue de l'esprit. Les Américains font actuellement des expériences analogues dans certaines parties désertiques des Etats-Unis.

La deuxième vision se présente sous la forme d'un cylindre qui se déplace automatiquement à l'aide de quatre hélices. Il tourne en rond en suivant un cercle immuable. Malheur aux audacieux qui pénètrent dans son champ magnétique ; aussitôt le cylindre déverse sur eux une mitraille meurtrière, puis vient automatiquement se placer, pour y être rechargé, dans son alvéole de départ. N'y a-t-il pas dans ce cylindre, appelé « guêpe » par Jules Verne, une véritable anticipation du V-1 ?

En 1889, la revue américaine « The Forum » publiait un article de l'auteur, « In the year 2889 », où sont décrites : la télévision, la publicité dans les airs par projection sur les nuages, l'utilisation des marées comme source d'énergie.

Dans cette même nouvelle, Jules Verne ajoute à son instinct des directions de la science un véritable sens prémonitoire. Un grand journaliste américain s'adresse, en effet, en ces termes à l'ambassadeur de Russie :

« Comment, vous n'êtes pas satisfait de votre vaste empire, qui, des bords du Rhin, s'étend jusqu'aux frontières de la Chine, un empire dont l'océan Glacial, l'Atlantique, la mer Noire, le Bosphore, l'océan Indien baignent l'immense littoral ? »

Envisageant la possibilité d'un conflit,

LE PREMIER sous-marin atomique, le « Nautilus », a effectué, le 17 janvier, ses essais, descendant lentement le canal de Long Island pour gagner le large. Un hélicoptère le survolait tandis que des navires garde-côtes armés surveillaient la sortie.

l'interlocuteur de l'ambassadeur énumère :

« Ces étincelles électriques, longues de 20 lieues, qui peuvent anéantir d'un seul coup tout un corps d'armée, ces projectiles que l'on charge avec les microbes de la peste, du choléra, de la fièvre jaune, et qui détruiraient toute une nation en quelques heures ! »

L'œuvre de Jules Verne, dans sa plus grande partie, est une exaltation des bienfaits de la science, de la marche continue du progrès, qui doit permettre à l'homme la réalisation de tâches de plus en plus difficiles. C'est ainsi que, dans « les Aventures du capitaine Hatteras », est envisagée la colonisation des terres polaires : « L'homme, à force de sacrifices, en usant génération sur génération, et avec toutes les ressources de la science agricole, finirait par fertiliser un pareil pays. » Les villes que l'U. R. S. S. a créées dans le Nord sibérien, à des latitudes de plus en plus élevées, ont en partie réalisé cette nouvelle vue d'avenir.

Mais la marche continue du progrès n'est pas toujours génératrice de bienfaits. « Il ne faut rien prématurer, écrit l'auteur à la fin de « Robur le Conquérant », la science ne doit pas devancer les mœurs. Ce sont des évolutions, non des révolutions qu'il convient de faire. »

Ce solennel avertissement est lancé par Robur de la plate-forme de son « Albatros ». Et l'on peut se demander aujourd'hui, après l'expérience de deux guerres, si l'avion, qui a pratiquement aboli la notion de distance, n'a pas fait plus de mal que de bien par les destructions massives et les pertes en vies humaines qu'il a occasionnées ; si, en somme, la conquête de l'air ne s'est pas réalisée beaucoup trop tôt ; si, au lieu d'être la conséquence d'une « évolution », elle n'est pas à l'origine de trop de bouleversements.

De nos jours on lit peut-être moins Jules Verne. La jeunesse actuelle, prématurément mûrie par la dernière guerre, a franchi trop brutalement et trop rapidement le stade au cours duquel les générations qui l'avaient précédée se délectaient à la lecture des Voyages extraordinaires. Mais Jules Verne conserve de nombreux fidèles parmi les adultes et les personnes qui ont atteint l'âge mûr. Le populaire « romancier de la science », en effet, a réalisé sans s'en douter ce tour de force de pouvoir intéresser des lecteurs appartenant à des formations, à des générations et à des âges différents. Parvenue à l'âge mûr, une grande partie de la jeunesse d'aujourd'hui apprendra à connaître Jules Verne à son tour. Que de qualités on lui découvre alors, qui échappent bien souvent aux adolescents !

Fraîcheur, finesse, poésie, et par moments un pathétique et une réelle profondeur de pensée.

« La liberté, a écrit Jules Verne dans un de ses derniers ouvrages, est une science qu'il est nécessaire d'apprendre, et, pour être libre, ce qu'il faut d'abord, c'est vivre. » Or « vivre, ajoute-t-il un peu plus loin, ce n'est pas seulement satisfaire aux besoins matériels des organes : c'est aussi, plus encore peut-être, être conscient de la dignité humaine ; c'est ne compter que sur soi et se donner aux autres ; c'est être fort, c'est être bon. »

C'est Jules Verne qui a écrit encore que « les vertus et les vices de l'humanité, ses grandeurs et ses faiblesses, sa diversité prodigieuse sont des faits qu'il faut savoir reconnaître et avec lesquels il faut compter ».

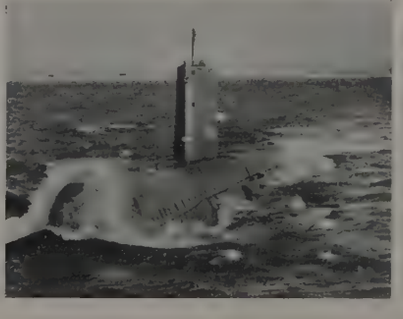
Le style de Jules Verne est celui d'un écrivain qui connaît à fond la langue française et ses règles grammaticales. Ses descriptions sont aussi parfaites par l'image que par la précision, comme celle de la Cordillère des Andes au soleil couchant, empruntée aux « Enfants du capitaine Grant » :

« A l'est les versants s'abaissaient en rampes douces, par des pentes praticables sur lesquelles les péons se laissent glisser pendant l'espace de plusieurs centaines de toises. Au loin, des traînées longitudinales de pierres et de blocs erratiques, repoussées par le glissement des glaciers, formaient d'immenses lignes de moraines. Déjà, la vallée du Colorado se noyait dans une ombre incertaine produite par l'abaissement du soleil ; les reliefs du terrain, les saillies, les aiguilles, les pics, éclairés par ses rayons, s'éteignaient graduellement, et l'assombrissement se faisait peu à peu sur tout le versant occidental des Andes. Dans l'ouest, la lumière éclairait encore les contreforts qui soutiennent la paroi à pic des flancs occidentaux. C'était un éblouissement de voir les rocs et les glaciers baignés dans cette irradiation de l'astre du jour. Vers le nord ondulait une succession de cimes qui se confondaient insensiblement et formaient comme une ligne tremblée sous un crayon malhabile. L'œil s'y perdait confusément. Mais au sud, au contraire, le spectacle devenait splendide, et, avec la nuit tombante, il allait prendre de sublimes proportions. »

Quant aux personnages de Jules Verne, ils ne sont pas aussi « sommaires », au point de vue psychologique, qu'on l'a parfois soutenu. Philéas Fogg cache, sous une apparence d'automate, une sensibilité aussi délicate que nuancée ; Jacques Paganel, aux invraisemblables distractions, est un type inoubliable. Dans l'ouvrage « Deux Ans de vacances », c'est l'antagonisme des caractères et des nationalités qui oppose de tout jeunes gens issus de milieux et de pays différents. Comment ne pas être frappé également par le portrait du professeur allemand Herr Schultze, des « Cinq cents millions de la Begum », qui se caractérise par un « égoïsme immense, omnivore, manifesté au dehors par une vanité féroce ».

« Nous mourons, a écrit Jules Verne, mais nos actes ne meurent pas. Passants d'un jour, nos pas laissent dans le sable de la route des traces éternelles. Rien n'arrive qui n'ait été déterminé par ce qui l'a précédé, et l'avenir est fait du prolongement du passé. »

Peut-être est-ce là le véritable secret de Jules Verne, dont l'œuvre a été définie par l'un de ses fervents admirateurs, Jules Claretie, « une littérature qui enseigne et, surtout, une littérature qui console ».



UNE CENTAINE de marins et plus de soixante experts et ingénieurs avaient pris place à bord du sous-marin pour les essais préliminaires. La mise en marche du moteur atomique avait fait l'objet d'expériences menées prudemment pendant plusieurs jours.

LES DÉBUTS DE LA MARINE ATOMIQUE

LE *Nautilus*, le sous-marin atomique construit aux Etats-Unis et qui a quitté, pour ses essais, les chantiers de l'Electric Boat, à Groton, Connecticut, dispose d'une machinerie qui développe une puissance d'environ 8.000 CV. Il jaugerait 3.000 tonnes, et serait, d'après certains renseignements, capable de traverser, en plongée, l'Atlantique et de faire, sans ravitaillement, le tour du monde. Il atteindrait une vitesse de 35 nœuds en surface et de 20 nœuds sous l'eau. Pour ses premiers essais il a navigué 148 heures consécutives et fait cinquante plongées. La coque et le moteur ont coûté respectivement 30 millions de dollars. Le *Nautilus*, qui fut lancé le 21 janvier 1954, et qui avait pour marraine Mme Eisenhower, la femme du Président, a pu être construit grâce à la ténacité d'un des marins les plus populaires en Amérique, le capitaine de vaisseau — aujourd'hui amiral — Rickover, qui soutint pendant plusieurs années une lutte opiniâtre contre les bureaux pour faire triompher son point de vue. Dès à présent, l'état-major naval des U. S. A. a fait mettre en chantier un deuxième sous-marin nucléaire, qui porte le nom de *Sea Wolf*. Celui-ci disposerait d'un moteur beaucoup plus puissant que celui du *Nautilus*. La construction et la mise au point, naturellement entourées du plus grand secret, de ces bâtiments n'intéressent pas seulement la marine de guerre, mais aussi les compagnies de navigation marchande, qui envisagent d'introduire dans leur flotte des unités utilisant également la propulsion nucléaire. Le paquebot atomique est d'ores et déjà inscrit dans les prévisions.

Les recherches, qui doivent permettre d'aboutir dans le domaine militaire aussi bien que dans celui de la navigation commerciale, ne sont pas négligées en France, où la question est également travaillée par les chercheurs attachés aux études atomiques.

« UN CERTAIN agrégat de vigueur, de précision, de concision », écrit Henry de Montherlant au sujet de la boxe. Ce combat, disputé en plein air, illustre admirablement le texte de l'écrivain. On peut parler d'escrime du poing

MARCEL CERDAN, disparu tragiquement dans un accident d'aviation — en même temps que la violoniste Ginette Neveux — pouvait reprendre à son compte la définition de l'Encyclopédie britannique : « L'art de la boxe est de donner des coups sans en recevoir. » On le voit ici, souriant après sa victoire, peu marqué à l'issue du combat. Tandis que son adversaire...

LE " NOBLE ART "

LA BOXE

EST L'ART DE DONNER DES COUPS SANS EN RECEVOIR

PAR MICHEL CLARE

Sous une lumière impitoyable, dans un espace d'une trentaine de mètres carrés, clos par douze cordes, deux hommes, le torse nu, se battent. L'un cherche à « abattre » l'autre ; l'un s'acharne sur la blessure de l'autre, le sang coule. Parfois l'un des deux combattants s'écroule pour ne jamais se relever. Tel est le spectacle redoutable offert par la boxe. Et pourtant la foule se presse dans l'ombre frémissante qui entoure le ring.

On pourrait parler de barbarie, évoquer les pugilistes romains de la décadence, qui se frappaient, jusqu'à ce que la mort s'ensuive, avec les poings entourés d'une sorte de gantelet, le « ceste », hérissé parfois de pointes de fer ou de plomb. Mais la boxe est un sport. Elle a ses règles, ses conventions. On la définit ainsi : art de l'attaque et de la défense avec les poings recouverts de gants de cuir. Elle se distingue du pugilisme, où les mains sont nues.

Les Anglais, les premiers, ont donné à la bataille entre deux hommes une forme sportive. Dès 1743, Jack Broughton, le « père de la boxe anglaise », eut l'idée d'ouvrir une académie où les militaires venaient s'entraîner et apprendre à se battre. On lui doit

également l'invention des premiers gants de boxe. L'académie de Broughton connut le plein succès. A une époque où l'escrime à armes blanches cessait progressivement d'avoir son utilité dans les combats, l'on découvrait l'escrime du poing, école de virilité. Un peu plus tard, toujours à Londres, l'art de la boxe fit fureur. Il s'agissait, alors d'une mode nouvelle, et l'aristocratie donnait le ton. Les poètes romantiques anglais ont même immortalisé John Jackson, le professeur le plus populaire du moment, « Gentleman Jackson », qui avait comme élève, dans sa salle de Bond Street, Lord Byron.

Est-ce l'exemple de leur illustre aîné, ou l'auréole dramatique qui entoure les combats ? Toujours est-il que les écrivains ont toujours considéré la boxe avec intérêt, avec sympathie. De nos jours, Cocteau, Hemingway, Montherlant l'ont illustrée de leur talent. Ecoutons Montherlant : « Il y a là quelque chose de serré, un certain agrégat de vigueur, de précision, de concision qui, style de la boxe, serait un parfait style de vie : le style net et soulevé. Sans parler de l'art. Cet art limpide qu'est la boxe, où l'intelligence inspiratrice et ordinatrice affleure sous chaque geste... »

LES REGLEMENTS DU MARQUIS DE QUEENSBERRY

La boxe ne devint réellement un sport tel que nous l'entendons qu'en 1891, date à laquelle furent appliqués les fameux règlements du marquis de Queensberry. Ils avaient été conçus par un journaliste, mais furent agréés et lancés par le marquis. La réglementation fixait la durée de chaque assaut à 3', chacun de ces « rounds » étant séparé du suivant par un repos de 1'. Elle n'a pas varié. Seul le nombre des reprises, de 3 à 15 en général, fut fixé ultérieurement. Autrefois, on se battait jusqu'au « finish ». Le marquis de Queensberry, en outre, imposait les gants et fixait la dimension du ring.

Ces règles élémentaires se sont universalisées. Elles sont demeurées identiques dans l'essentiel et fidèles aux conventions traditionnelles qui président au sport, au jeu. Un arbitre dirige le combat. Il sanctionne les fautes : coups bas, coups de tête, coups lancés derrière la tête ou dans les reins. Les boxeurs sont divisés en catégories. Il y en a huit pour les professionnels. La boxe est régie par une fédération nationale, qui désigne les candidats au titre de champion national ; une fédération européenne (« European Boxing Union »), qui choisit les aspirants au titre de champion d'Europe. Sur le plan mondial, la situation est plus confuse. Deux organismes américains (la « National Boxing Association » et la « New-York States Athletic Commission ») tentent de contrôler les titres de champion du monde. Ils ne sont pas toujours d'accord. Et c'est pour faire cesser cette confusion qu'a été créée, en 1952, à Paris, la « Commission mondiale de la boxe professionnelle ».

Elle n'y est d'ailleurs pas encore parvenue.

L'ART DE DONNER DES COUPS SANS EN RECEVOIR

Fondé sur ces traditions solides, progressivement s'est développé le « noble art », dont l'Encyclopédie britannique nous donne l'admirable définition suivante : « La boxe est l'art de donner des coups sans en recevoir. » (« Boxing is the art of hitting without getting hit. ») Le véritable créateur de la technique classique de la boxe s'appelait James Corbett. Lors de son combat contre le champion du monde John Sullivan, en 1892, il inventa une méthode nouvelle qui consistait effectivement à frapper en évitant de l'être. Ainsi il tournait autour de son adversaire, et, lorsque ce dernier le menaçait, il utilisait les retraits de tête et du corps et donnait naissance à « l'esquive », qui est l'alpha et l'oméga de la boxe. La science consommée de l'esquive marque la grande époque de la boxe, celle de Georges Carpentier, par exemple. Alors il s'agissait vraiment d'une escrime nouvelle, où l'adresse, le souffle, l'intelligence, l'opportunité assuraient le succès et limitaient les risques ; où la qualité, le talent du boxeur s'appuyaient sur un entraînement complet, l'un des meilleurs qui soient en sport, les séances de « footing » à travers bois alternant avec l'éducation physique proprement dite, et la préparation au combat. A son niveau de perfection, si l'on exclut ce que le combat peut avoir de violence intolérable, la boxe est un sport admirable, le plus complet de tous. Mais c'est un art ; comme tel, il progresse, s'épanouit et décline. Et l'on peut se demander si nous n'assistons pas, en ce domaine, à une nouvelle décadence.

GEORGES CARPENTIER : « LA BOXE DEGENERE ! »

Dans ses « Mémoires », publiés récemment sous le titre : *Mon match avec la vie*, Georges Carpentier se fait l'écho de ces préoccupations ; mieux encore, il expose la situation et prend parti ; pour lui, la boxe a dégénéré.

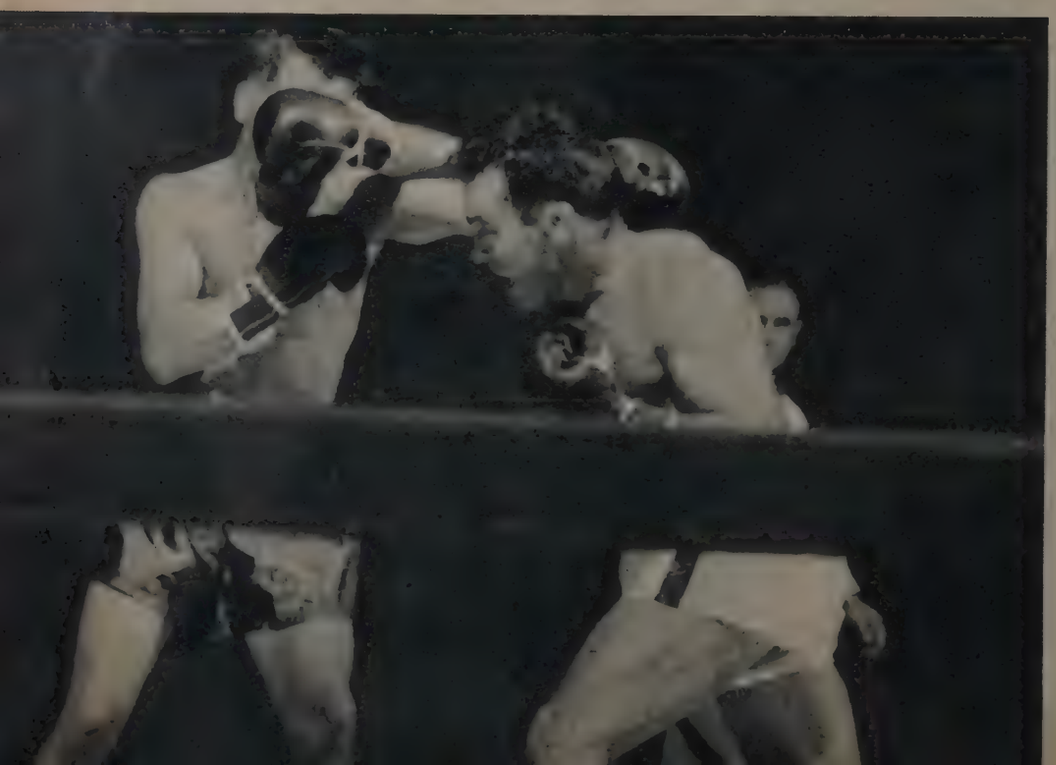
« Ce n'est pas la faute des boxeurs, écrit-il. Je n'ai pas la sottise de prétendre que les garçons s'adonnant à la boxe sont moins doués aujourd'hui qu'ils ne l'étaient jadis. C'est la faute des managers, des organisateurs et surtout du public. Autrefois le public savait apprécier l'art de boxer. Maintenant, ce qu'il recherche, c'est la bagarre, le sang, ces pugilats informes où le combat de boxe est ravalé au rang de bataille de rue.

» J'ai dit que le public était le

VOICI en trois images le mécanisme du knock-out. Acculé dans un des coins du ring du célèbre stade de boxe américain de Madison Square Garden, le champion noir Harold Johnson s'écroule sur une suite de coups au corps. Une fois de plus Archie Moore, champion des mi-lourds, conservera son titre.

ON ADMIRERA l'extraordinaire puissance du crochet gauche et la qualité musculaire de ce noir américain (ci-dessus). La boxe est de tous les sports celui qui fait appel aux plus grandes ressources physiques. Ci-dessous, le photographe a saisi l'instant précis où le boxeur, après avoir tourné sur lui-même sous la violence du choc qu'il vient d'accuser, s'effondre et va perdre conscience. A droite, le boxeur a frappé avec une telle violence que, emporté par son élan, il trébuche sur son adversaire, qui s'est effondré.

CETTE PHOTO et celle présentée ci-dessous ont été prises en 1948 au cours du combat qui permit à Marcel Cerdan de devenir champion du monde devant l'Américain Tony Zale, aux Etats-Unis. L'ardeur combative de notre représentant ne laisse pas d'être admirable. Ici (en culotte blanche), le visage enfoncé, et protégé par le gant gauche, il a lancé l'un de ses redoutables uppercuts droits.



PUNCHEUR-NE, Marcel Cerdan possédait à fond la science de l'esquive. Par un brusque retrait de la tête, il évite le direct du gauche de Tony Zale et contre par un crochet du droit.

principal responsable de cet état de choses. Il en est aussi la première victime. Par manque de discernement il se prive désormais du spectacle le plus excitant qui puisse lui être offert : celui d'un beau knock-out. Le knock-out c'est l'issue logique, nette et propre du combat de boxe. Il en est aussi la noblesse. Quand un combat va à la limite et que, pour désigner les vainqueurs, les juges doivent échanger des bouts de papier où ils ont fait des additions, ce n'est plus de la boxe, c'est de la comptabilité.

» Il y a d'autres victimes : les boxeurs eux-mêmes. Et cela c'est plus grave. J'avoue qu'il m'arrive de frémir quand je vois, lancés dans des rings de combat, des jeunes gens qui ne connaissent rien, mais ce qui s'appelle rien de leur métier de boxeur. Ils ont vingt ans, ils sont « costauds », ils « en veulent ». Pendant quelques saisons ils feront recette sur le marché aux coups de poing — coups de poing donnés et surtout reçus — ramasseront d'assez grosses bourses. Je préfère ne pas les revoir quand ils auront vingt-cinq ans. »

DES FAITS INQUIETANTS...

Il n'y a pas si longtemps, en effet, la boxe ne consistait pas à distribuer droites, crochets ou uppercuts au hasard, à bien recevoir les coups. Elle était plus abstraite, en quelque sorte c'était l'art du « punch » et de l'esquive. Aujourd'hui, il y a des faits plus inquiétants dans le petit monde du pugilisme. Ce sont les encaisseurs, si l'on ose dire, qui font recette. Quand, au cours d'un combat, il y a knock-out, le public siffle comme s'il demeurait sur sa faim. Toute la gloire et la fortune de Jean Stock, notamment, résultèrent de ceci qu'il prenait les coups. Il chancelait, titubait, offrait à l'adversaire un visage ensanglanté. Mais il ne s'écroulait pas. Et la faveur des foules l'entourait. Les organisateurs ne l'ignoraient pas qui le mirent en vedette alors que des boxeurs de plus grande qualité se voyaient refuser leur chance. Le public aime les « battants », ceux qui se précipitent sur le ring comme de jeunes coqs de village, ardents, impétueux, la garde basse. Rares sont maintenant les jeunes boxeurs qui après quelques années de carrière seulement ne se présentent pas déjà terriblement marqués. Tandis que d'autres, qui satisfont moins les goûts inavouables des foules, demeurent dans l'ombre, car, en définitive, ce sont les organisateurs de spectacles — qui ont constitué à travers le monde un véritable trust du « marché aux coups de poing » — qui choisissent leurs élus et qui leur permettent de « faire carrière ». A

RAY FAMECHON illustre trop bien la boxe de ces dernières années, qui est surtout celle des « encaisseurs ». Un jour vient cependant où l'on ne prend plus les coups. Au cours de son dernier combat contre l'Américain Saddler, à Paris, Famechon, l'arcade sourcilière ouverte, la joue fendue et la lèvre inférieure éclatée, a dû abandonner le combat au 6e round. Ci-dessus, au cours de la minute de repos, son manager l'adjure de renoncer. Combien de managers ne sont pas aussi raisonnables !

cet égard, l'autorité des fédérations nationales ne laisse pas d'être singulièrement inefficace ; quand ces dernières ne sont pas totalement assujetties.

LA BOXE MORTELLE

Il y a plus grave. Il y a la mort. La boxe est devenue terriblement meurtrière ces dernières années. Aux Etats-Unis, vingt-trois boxeurs ont péri sur les rings en 1953 ; cinq en 1954. En France, où, depuis 1912 trente-deux jeunes gens sont décédés des suites d'un combat, on en compte douze pour la seule période allant de 1949 à 1953. En outre, car l'accident mortel est heureusement assez rare, un grand nombre de boxeurs achèvent leur existence physiquement diminués. La plupart sont victimes de la maladie de Parkinson ; beaucoup deviennent aveugles, ainsi l'ancien champion du monde Pladner. La mort va vite. Un coup violent peut amener, en l'espace d'un éclair, la fracture du crâne ou la syncope cardiaque, ou, cas plus général en l'occurrence, l'hémorragie méningée.

Faut-il interdire la boxe ? Telle est la question maintes fois posée aux gouvernements, et à laquelle il ne fut jamais directement répondu. Bien sûr, on ne raye pas

LA BOXE EST UN SPORT. On se bat avec violence pendant 15 rounds, mais ensuite on se congratule en toute amitié. Pourtant le vaincu a toujours la tête basse. Ci-dessous, c'est la fin de la rencontre pour le championnat du monde des « moyens ». Le gong a paru sauver Tony Zale. Mais, malgré les soins de son manager et la minute de repos, l'Américain à demi inconscient, n'entendra pas l'appel de la reprise suivante et Cerdan devint champion du monde par K. O. technique (arrêt de l'arbitre) au 12e round.

d'un coup de plume un des plus vieux sports du monde et qui se justifie à la fois par sa virilité et par l'exutoire (de caractère sociologique) qu'il offre aux passions populaires. Sans aller jusqu'à la suppression effective, peu souhaitable, il importerait d'entourer la boxe d'une réglementation sévère capable de diminuer les risques majeurs du combat.

En France, et récemment, des mesures importantes ont été prises qui ont eu pour effet de diminuer les accidents mortels (il n'y en eut aucun en 1954). Les voici : tout boxeur envoyé au tapis ne doit pas retourner au combat dès qu'il reprend conscience, mais attendre huit secondes ; tout boxeur mis knock-out ne doit pas remonter sur un ring avant un mois plein ; un délai d'une semaine doit être observé entre deux rencontres. En outre, les mesures médicales ont été renforcées.

Chaque boxeur est possesseur d'une fiche physiologique sur laquelle sont mentionnés les différents examens qu'il a subis. La Fédération française de boxe est même parvenue à obtenir une assurance pour ses ressortissants assurance sur la vie et contre les accidents graves.

LE CONTROLE MEDICAL EST-IL SUFFISANT ?

Il n'en demeure pas moins que le contrôle médical reste insuffisant. Il ne peut tout prévoir. On ne peut déceler, en particulier, la fragilité de la boîte cranienne. Rarement, de fait, un boxeur est examiné à fond.

Il y a, en outre, le délicat problème de la pesée. Avant son combat, le boxeur cherche à faire le poids, c'est-à-dire à ne pas dépasser la limite supérieure de sa catégorie. La pesée a lieu le jour du combat (prévu le soir) à midi. Il arrive qu'un boxeur — pour faire le poids — se présente sur la bascule n'ayant absorbé aucun aliment depuis vingt-quatre heures. Il arrive même qu'il ait cherché à maigrir par des moyens artificiels : médication, piqûres, etc. Il se rendra donc au match physiquement diminué. Autre inconvénient : à l'issue de la pesée, le boxeur se précipite chez le restaurateur voisin et engloutit un déjeuner qui risque de lui rester sur l'estomac plusieurs heures durant. La dernière victime du ring en France, le jeune Marseillais Ray Grassi, souffrait pendant le combat d'une intoxication alimentaire. Une surveillance plus étroite des variations de poids des boxeurs devrait être faite.

Reste le plus important : les managers, les organisateurs, le public. Le contrôle exercé sur les managers n'est pas satisfaisant. Il en est qui n'ont guère de scrupules. Il en est qui ont de singulières conceptions de l'entraînement.

Il s'agit là d'une profession que l'Etat devrait réglementer sévèrement. En ce qui concerne les orga-

sateurs, il semble, également, que
s pouvoirs publics ferment les
eux ; ainsi que les fédérations
ationales, d'ailleurs; surtout lors-
u'il s'agit de manifestations de
cond plan. Les petites réunions
nt les plus pénibles à voir, et, ce
ui est grave, c'est qu'elles ras-
mblent des tout jeunes gens.

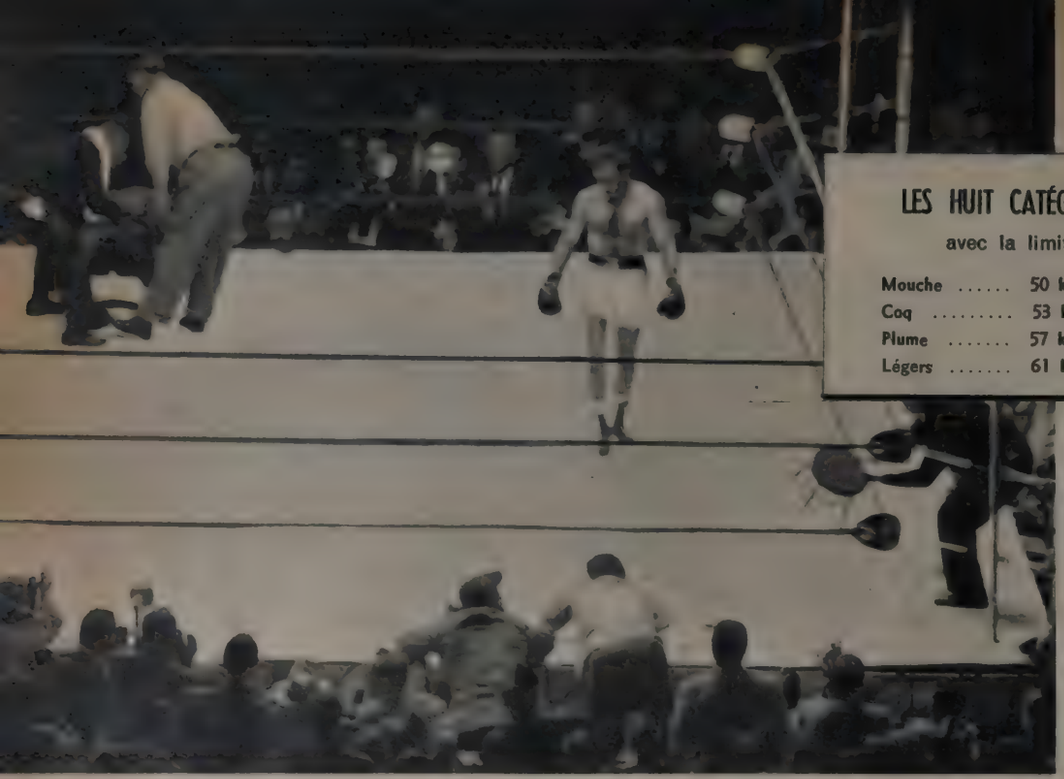
LE REGRETTABLE TAT D'ESPRIT DE LA FOULE

E public... Ici la question n'est pas simple, puisqu'il s'agit de morale et des mœurs. On ne ange pas un état d'esprit du jour lendemain. Il y a chez l'homme, nu des profondeurs de l'espèce, elque chose d'inavouable, qui ne la violence et le sang. Au sur-us, l'homme moderne, désorienté r la vie contemporaine, vient au ectacle sportif pour se guérir de nostalgie d'un univers, englouti fond des âges, où la valeur phy-que était la garantie du succès, « le champion », celui que le n déléguait au combat, jouissait n prestige quasi sacré, où Ulysse uit le seul à pouvoir bander son , un « gros bras », en quelque te.

A cet égard, la boxe est un gulier exutoire, et l'on comprend 'une société intelligente ne ttache pas à la supprimer. Il ait cependant souhaitable que gouvernements la contrôlassent ec plus d'efficacité. Et que ce ort violent ne soit réservé qu'à e élite physique étroitement sur-llée par la Faculté et confiée aux ns de managers compétents.

Arrivé à ce point, l'on se mande cependant si la faveur i entoure la boxe ne s'éteindra s d'elle-même. Le recrutement s salles diminue considérable-nt. Les jeunes gens ne sont plus irés autant qu'autrefois par les estiges attachés à ce sport et par fortune des vedettes (fortune néralement illusoire, pour le plus nd nombre). Aux Etats-Unis, pinière de boxeurs, l'on assiste n phénomène curieux. Le gym-se Lou Stillman, à New-York, ne des plus célèbres salles d'en-înement de boxe du monde, neure déserte des journées ières. Il y vient moins de nes qu'autrefois. On note sur-t la désaffection des noirs à gard de la boxe ; simplement rce que depuis quelques années noirs ont la possibilité d'amé-rer autrement leur niveau de : ils peuvent pousser leurs des, s'introduire dans les hautes ches de la vie sociale ; cela nfirme combien la boxe est le let d'une société. Dans l'histoire la boxe américaine, l'on a assisté a période irlandaise (rappelons-us les films de John Ford), à la iode italienne et à la période aélite, à laquelle succéda celle s noirs. Il s'agissait de minorités niques désireuses de gagner idement de l'argent. Dans le me esprit, l'on assiste en France la montée massive de boxeurs rd-africains

FAUT-IL PARLER DE SPORT ? Parfois durement éprouvé par les coups qu'il a reçus au cours du combat (ci-dessus), le boxeur reprend difficilement ses sens malgré les soins que lui prodiguent son manager et ses soigneurs. Ci-dessous, rarement le K. O. a été mieux illustré dans son mécanisme que sur notre document. La raideur du boxeur qui s'écroule montre à quel point les coups peuvent ébranler le système nerveux, jusqu'à la paralysie.



LES HUIT CATÉGORIES DES BOXEURS PROFESSIONNELS

avec la limite supérieure de chaque catégorie.

Mouche	50 kg 802	Mi-moyens (welters)..	66 kg 678
Coq	53 kg 524	Moyens	72 kg 574
Plume	57 kg 152	Mi-lourds	79 kg 378
Légers	61 kg 235	Lourds	au-dessus

TONY ZALE, au 8e round du championnat du monde des poids moyens, porte de près un violent crochet du gauche que Cerdan esquive.

LE COMBAT EST FINI ! « Le knock-out, c'est l'issue logique, nette et propre de la boxe », dirait Georges Carpentier. Mais cette victoire de Marcel Cerdan marquait la fin d'une époque. Depuis, la boxe est devenue plus sanglante. Elle le sera jusqu'au jour où un boxeur de talent de la lignée des Cerdan, des Robinson viendra lui redonner son sens : le noble art de l'attaque et de la défense...

LA BOXE EST UNE QUESTION SOCIALE

GAGNER de l'argent... c'est le seul souci et le seul point de vue du boxeur, issu généralement d'une classe sociale laborieuse (mineurs, comme Carpentier et Humez). A des fortunes rapidement édifiées la boxe doit son prestige — c'est l'objet du dernier film de Marcel Carné — prestige qui se double de celui de la force physique qui reconquiert sa valeur primordiale, une force physique que le monde moderne laisse sans emploi.

Sur ce sujet, nous nous souvenons de deux terribles confidences. D'abord celle d'un champion d'Europe à qui avait souri la réussite, mais qui combattait encore, pour payer une facture ou entreprendre des travaux et qui, au cours de l'un de ses derniers combats, leva la main en signe d'abandon alors que visiblement il n'était pas éprouvé. « Voyez-vous, dit-il à celui qui l'interrogeait, je n'aime plus souffrir, je n'ai plus faim. Pour faire ce métier, il faut avoir faim. »

Et puis celle de Marcel Cerdan, quelque temps avant qu'il disparaisse dans un tragique accident d'aviation. « Les coups commencent à me faire mal », confiait-il. Il était en pleine force, mais il était arrivé, il s'était enrichi et, parallèlement, affiné. Le matin, on roule en voiture américaine, et le soir, il faudra prendre des coups, souffrir.

On le voit, le drame de la boxe ne manque pas de grandeur.. Il rejoint la tragédie, et l'on comprend pourquoi des romanciers illustres ont été fascinés par la vie des rings. Quant au reste, l'on peut supposer que le problème de la boxe ne se posera plus dans un monde d'où l'injustice sociale aura disparu.

LES REGLEMENTS obligent les boxeurs amateurs à combattre revêtus d'un maillot de corps. Autrefois les juges récompensaient surtout chez eux la valeur du style. Il n'en est plus de même, hélas ! aujourd'hui.

LA DIÉTÉTIQUE, SCIENCE NOUVELLE

SAVEZ-VOUS CE QUE VOUS MANGEZ CE QUE VOUS BUVEZ ?

LA nourriture de l'homme moderne, même lorsqu'il ne s'agit que de l'Occidental, bien nourri, diffère considérablement de celle de ses ancêtres. Pis encore, ou mieux — et c'est ce qu'il faudrait démontrer — elle est appelée à s'en éloigner de plus en plus. A quoi cette différence tient-elle ?

AVANT TOUT C'EST UNE QUESTION D'ESPACE VITAL

L'HOMME du paléolithique supérieur tirait sa subsistance d'un très vaste territoire de chasse, de pêche et de cueillette. Dans les meilleures conditions, un kilomètre carré de sol était nécessaire pour nourrir un individu ; dans les plus mauvaises, il en fallait plusieurs centaines. Ainsi, actuellement encore, les Pygmées sont vingt mille petits chasseurs à trouver difficilement leur nourriture sur un territoire grand comme le tiers de la France.

Cependant, nous sommes quarante millions à satisfaire parfaitement notre faim dans un pays qui ne devait compter que deux mille à cinquante mille habitants, il y a seulement quinze mille ans.

L'abondance a donc succédé à la disette. Mais la qualité des produits est-elle demeurée la même ?

Le renne, le cerf ou le chevreuil, qui, au débouché de quelque ravin, tombait sous les coups de notre ancêtre, lui laissait une viande nourrie, au cours de longues migrations, de l'herbe des plaines, des feuilles des sous-bois, des plantes des montagnes. Dans la substance de cette viande, rien ne manquait, rien d'artificiel n'était ajouté. C'était encore les pousses d'une graminée sauvage qui, éparses sur un hectare de lande, parmi tant d'autres herbes, pouvaient parfois fournir juste assez de petites graines dures et cornées pour emplir le creux de la main d'un chasseur « bredouille » et famélique. Là encore, le blé sauvage fournissait à l'homme une nourriture, avare peut-être, mais riche de toutes les substances qu'à l'état de nature il doit normalement contenir :, clairsemé et associé avec d'autres plantes, il trouvait, dans un sol qu'il n'appauvrissait pas, tous les éléments nutritifs nécessaires à son parfait équilibre.

Maintenant, nos champs profondément labourés, hersés, roulés, enrichis en engrais minéraux — presque exclusivement azote, acide phosphorique et potasse — produisent couramment 40 quintaux de blé, 50 tonnes de betteraves à sucre ou 40 tonnes de pommes de terre.

Les résultats d'une telle agronomie sont, certes, encourageants. Mais on commence a entrevoir que les règles en sont par trop simplistes. Quand les anciennes réserves organiques de la terre sont épuisées, nos engrais minéraux se révèlent insuffisants. C'est à de bien plus complexes processus biochimiques que la plante doit son équilibre. La sommaire tyrannie que nous exerçons sur les plantes, quand nous l'étendons aux bestiaux qui nous fournissent la viande et le lait, il devient plus clair, pour les âmes sensibles, qu'il s'agit bien là d'une sorte de cruauté bornée : ne manque-t-il pas quelque chose à la vache, enfermée une partie de sa vie dans une étable sombre ? Ou aux poules, isolées dans des cages grillagées où elles ne tiendraient pas à deux ?

Cette importante modification des conditions naturelles, qui permet une production intensive, pourrait donc bien aussi altérer la qualité des aliments de base. De plus, l'accroissement de la population, l'extension des villes, le développement des industries et les conditions de la vie moderne en général ajoutent à cette sophistication des produits de la nature : l'homme pressé de nos villes ne saurait que faire d'un quintal de blé ou d'un bœuf sur pieds. Après les cuisines-moulins-abattoirs des cavernes ou des huttes, un artisanat traditionaliste s'occupa, par intérim, de la transformation des produits du sol : il doit maintenant laisser la place à l'industrie.

LA MER, DERNIER REFUGE DE LA NATURE

FOLLEY a pensé rompre le cycle « carences — maladies de carences » au niveau de l'animal, en donnant aux bêtes d'élevage des aliments tirés d'un milieu qui n'est pas encore modifié par l'homme : la mer. Ces nourritures sont extraites du poisson frais et de certaines algues. Cette idée d'utiliser le poisson remonte à la plus haute antiquité, mais jusqu'ici, on n'avait pu en tirer que de l'huile et de la farine. Folley a réussi à scinder le poisson en ses constituants : corps totaux, peptones polyvalentes, acides aminés, etc.

LES VITAMINES, NOUVEAUX DIEUX LARES

DE cette cuisinière, récemment engagée, l'objectif est strictement économique. Aurait-elle les connaissances que s'efforce d'acquérir la science nouvelle de la nutrition, on peut se demander si elle se soucierait de les appliquer. Tout au plus a-t-elle repris à son compte, et vraiment sans nuances, les modernes préjugés pseudo-scientifiques, si répandus dans le public. Elle n'a que l'adjectif « naturel » à la bouche ; cependant, elle colore et parfume « à notre goût ». Ignorant la notion de germe utile, elle a canonisé la sainte Stérilisation, et, ce qui est souvent incompatible, elle a pourtant placé sur l'autel domestique de nouveaux dieux lares : les vitamines.

Il faut lui rendre cette justice qu'elle n'est pas seule en cause. Dans les murs laqués des cuisines-laboratoires, qui sont maintenant à la mode, que de tranquilles meurtres sont partout perpétrés ! Confondant fermentation bénéfique et putréfaction, la peur du microbe conduit à détruire ce que l'industrie, malgré tout, avait su préserver.

Il serait utopique de vouloir retourner vers les temps où les hommes vivaient mal d'une bonne nourriture. Ceux-là étaient entre les mains d'une nature sévère, mais qui avait tout prévu. Nous sommes maintenant entre nos propres mains, ou presque.

N'avons-nous rien oublié ? Il est temps de nous le demander. Car nous ne constaterons probablement pas sur nous-mêmes les effets de carences possibles, ni ceux d'empoisonnements par des produits ajoutés. Mais si nos arrières-petits-enfants doivent en souffrir, il sera peut-être trop tard pour eux d'y remédier. Le danger est d'autant plus redoutable qu'il progresse sournoisement à travers les générations.

Puisque nous autres, Français, nous nous reconnaissons bien nourris, ce n'est évidemment pas à des carences spectaculaires qu'il faudra s'attendre. Ni les hydrates de carbone (sucre, amidon du pain et des farineux), qui sont nos sources d'énergie, ni les protéines (matières azotées des viandes, du lait, etc.), qui entretiennent notre masse musculaire, ni les matières grasses ne nous font défaut. Ce qui peut nous manquer, ce sont des substances diverses dont d'infimes quantités sont cependant reconnues comme nécessaires à notre organisme. Il y a aussi ce qu'on ignore : substances inconnues, *état particulier* d'une substance connue ?

Il faut bien dire que si l'analyse ou l'expérience prouvent que le pain et la viande que nous mangeons, le lait que nous buvons sont carencés, l'élément utile qui manque à l'un, nous le retrouve-

PAIN NOIR ET PAIN BLANC

Le pain noir est plus riche en vitamines et en sels minéraux que le pain blanc mais il présente le grave inconvénient d'être anticalcifiant. Le pain complet est souvent mal supporté : il contient de la cellulose, non digestible, et a des propriétés irritantes.

Le taux d'extraction optimum se situerait aux environs de 83 % ; en effet, la farine extraite à ce taux, bien que légèrement grise, ne possède plus qu'une faible teneur en cellulose, mais, d'autre part, contient la plus grande partie des vitamines et des sels minéraux du grain de blé.

rons peut-être dans les autres. Mais plus nous allons, plus il nous faut standardiser. Aucun produit, bientôt, n'échappera à la « normalisation ».

NOTRE PAIN QUOTIDIEN EST UN PAIN DE PAUVRES

L'idée de luxe qui s'attache à la blancheur du pain est un contre-sens : il a fallu bien réellement appauvrir la farine pour le fabriquer. Cependant, le pain noir, que certains prônent, a aussi des inconvénients sérieux.

Un prisonnier vivait autrefois des années de pain et d'eau sans montrer de maladie de carence importante. Un pareil traitement serait maintenant beaucoup plus cruel : la détention équivaudrait à une peine de mort à petit feu. Ce sont donc des principes vitaux qu'a perdus « le bon pain d'autrefois ». Lesquels ?

D'abord les variétés de blé actuelles ne sont plus les mêmes que celles utilisées naguère. On les a sélectionnées avec un objectif principal : le gros rendement. Les autres considérations ne venaient parfois qu'au second plan. De plus ces gros rendements, comme nous l'avons vu, enlèvent au sol plus d'éléments nutritifs que nous ne lui en rendons généralement. Les carences qui en résultent s'observent souvent sur la plante même. Et nul « contrôle botanique », équivalent idéal du sévère contrôle vétérinaire qui protège notre santé de carnivores, n'interdit au paysan de vendre un blé malade. Ce serait difficile d'ailleurs : la plante, docile, se contente souvent de ce qu'on lui offre, sans paraître en souffrir. Sa nature végétale la rend adaptable aux divers sols. Sa composition chimique peut varier. Celle de l'animal, au contraire, est à peu près immuable. C'est donc en silence que la plante se réserve de rendre à l'homme sa fausse monnaie.

De ce grain de blé, tel que la terre nous l'offre encore, le minotier n'extrait que 75 % de farine blanche. Un quart de déchets. Et quels déchets ! Que l'on retire la première enveloppe brunâtre qui colore le pain noir et rend son contact désagréable au palais, c'est très bien. C'est ce gros son qui est responsable des inconvénients du pain noir, irritant pour le tube digestif et anticalcifiant. Mais quels Béotiens nous sommes pour rejeter, en même temps, la seconde couche, qui justifie depuis si longtemps le beau nom d' « enveloppe merveilleuse » ! Ce nom, on sait pourtant maintenant qu'elle le doit à sa remarquable richesse en protides, en sels minéraux, en vitamines du groupe B (vitamines qui ont entre autres vertus celle, justement, de favoriser l'assimilation des farineux). Et l'expérience lui reconnaît, de plus, un pouvoir sur la croissance des animaux, dont la chimie n'a pas encore su préciser l'origine. Le précieux germe aussi est rejeté avec son enveloppe. Sa richesse en phosphore assimilable, en vitamines B^1 notamment, est si connue que les laboratoires de pharmacie le rachètent pour en faire des médicaments reconstituants. Mais les phytines épurées qu'ils préparent n'ont pas le même effet favorable que combinées avec leur support frais. Et de toute façon, si l'on demandait l'avis du consommateur, il est assez probable que celui-ci préférerait ne pas attendre d'être malade et trouver un pain qui le maintiendrait en bonne santé.

COMMENT UN AMERICAIN JUGE LE PAIN AMERICAIN

Sur la chemise de cellophane dans laquelle est enveloppé le pain de Hollywood, on lit ce qui suit :

« Contient : de la farine de blé complet, de la fleur de farine, de l'eau, du malt, sans diastases, de la levure, du sel, du miel, du caramel, de la farine de seigle complet, des éléments de levure, de la farine d'avoine moulue à la meule, de la farine de soja, de la farine de gluten, de la farine d'orge, de la graine de sésame, et une petite proportion de légumes déshydratés, comprenant du céleri, de la laitue, des citrouilles, des choux, des carottes, des épinards, du persil, du varech, seulement pour rehausser la saveur... »

La seule chose qui manque dans cette concoction, c'est du diamant en poudre...

« ... Chaque fois que je lance du pain rassis par-dessus la falaise, je demande pardon aux oiseaux de leur offrir notre pain américain. Peut-être est-ce la raison pour quoi ils ne chantent plus comme ils le faisaient lorsque j'étais enfant. Les oiseaux languissent et dépérissent. Ce n'est pas la guerre, ils n'ont jamais participé à nos carnages. C'est le pain. Le pain rassis, fade et inutilisable du second jour. Il diminue leur envergure, transforme leurs côtes en baleines de parapluie, réduit leur rayon d'action, émousse leur bec, affaiblit leur vue et, finalement, leur chant. Si vous ne me croyez, demandez à n'importe quel ornithologiste. C'est un fait connu. Et comme les Américains aiment les faits... »

Henry MILLER,
(« Le Soutien de la vie », extrait de la N. R. F.)

L'amande blanche, enfin, est seule utilisée. Très riche en hydrates de carbone, elle n'est capable que de couvrir nos dépenses d'énergie.

C'est en mélangeant à de l'eau pure cette farine de blé, additionnée souvent, pour améliorer son pouvoir agglutinant, de 5 % de farine de fèves et « enrichie » de 2 % de poudre de lait, de 0,2 à 0,5 % d'extraits maltés et de vitamine C synthétique, que le boulanger français fait sa pâte. L'absence du germe et de ses matières grasses interdit ces fermentations spontanées qui donnaient cette bonne odeur au pain d'autrefois. La pâte salée est levée à l'aide de levure alcoolique (produite à partir de mélasses).

Est-ce parce que ce pain est devenu insipide et lourd qu'on préfère maintenant aux grosses miches rassies les baguettes fraîches dont la croûte croquante est un « amuse-gueule » ? Toujours est-il que les boulangeries parisiennes ne fabriquent plus guère que 1 % de gros pain.

En faisant la part de la plus grande variété d'aliments qui est maintenant offerte à chacun, ne peut-on voir aussi une condamnation du pain moderne dans la désaffection de plus en plus marquée que lui montre le consommateur ? Au XIX^e siècle la ration était de près d'un kilo par tête. Elle était encore de 600 grammes en 1914. Actuellement, on l'estime à 300 grammes.

Quel est le remède ?

Au stade de l'agronomie : la reconstitution du stock d'humus.

Au stade industriel : un blutage à 80-85 %, qui laisserait d'ailleurs le pain presque blanc. C'est la solution mesurée et parfaitement rationnelle (élimination du gros son, mais conservation du germe et de l'enveloppe merveilleuse) que proposent Lucie Randoin et Jean Causeret, de l'Institut scientifique d'hygiène alimentaire. Cela en coûterait un peu plus cher aux minotiers. Car, dernier paradoxe, le pain blanc bluté à 75 %, tel que nous le connaissons, coûte moins cher que ce pain idéal.

LES DANGERS QUI MENACENT LES LEGUMES ET LES FRUITS

Encore partiellement produits par une horticulture artisanale, les légumes et les fruits risquent moins d'être déséquilibrés. Cependant, il faut tirer un enseignement de la plasticité qu'ils montrent. Si le jardinier peut, en enrichissant le sol en chaux, augmenter jusqu'à trois fois la teneur des épinards en calcium, et deux fois celle de la laitue, il peut aussi les appauvrir sans en tirer moins de bénéfice. Il est aussi inquiétant de penser que tout déséquilibre du sol entraîne une diminution dans les plantes de la si précieuse et si fragile vitamine C (antiscorbutique). Or légumes et fruits frais en sont notre source principale.

Le choix des variétés importe aussi : par exemple, sur un même

sol, la pomme calville contient 58 mg 9 de vitamine C pour 100 grammes, alors que la canada n'en recèle que 8 mg 7. Pour les carottes, la teneur en carotène (provitamine A) varie aussi considérablement selon les variétés.

Mais pour le citadin, en particulier, l'intervention qui dénaturera le plus ces produits « frais », ce sera l'inévitable délai qui sépare le champ de la table. L'oxydation poursuit pendant ce temps son œuvre destructrice. Pour pallier cet inconvénient, on cueille quelquefois les fruits verts. Ils mûrissent en voyage et arrivent, à point, sur nos tables, mais ils sont moins riches en vitamines que ceux qui ont achevé de mûrir au soleil. A cet égard, bien des produits en conserves bien faites sont supérieurs à ceux qui ont traîné sur les marchés.

LA QUALITE DE LA VIANDE DEPEND DES PLANTES NOURRICIERES DU BETAIL

Les carences cachées chez les plantes se traduisent rapidement chez l'animal par des maladies visibles. C'est alors le sol qu'il faut soigner pour obtenir de spectaculaires guérisons.

Les bœufs normands, nourris sur les meilleures prairies permanentes de France, et les limousins, élevés dans leurs collines selon des méthodes primitives, font la viande à fibres fines, la plus justement appréciée des Français. A ce point de vue, la malheureuse vache enfermée dans une étable et nourrie de pulpe de betterave et de menue paille ne peut rivaliser avec eux.

Le vétérinaire lieutenant-colonel Soulié fait observer aussi que des porcs « engraissés industriellement donnent des viandes dont le taux d'humidité dépasse souvent 75 %, seuil à partir duquel on doit normalement les considérer comme frauduleuses ».

La conservation en frigorifique entraîne également des modifications dans la structure de la viande, notamment des graisses. On se demande si elles sont sans inconvénients.

Les carences sont plus marquées chez les volailles. Elles sont même parfois recherchées : un défaut de calcium laissera au poulet des os tendres. Comme les volailles n'entrent que pour une faible part dans nos menus, cela n'a pas beaucoup d'importance. Mais une méthode récente de chaponnage, ignorée du public, est plus condamnable. A l'aide d'un bistouri spécial on introduit sous la peau du cou du poulet un comprimé hormonal qui fait résorber les organes génitaux. On prend bien la précaution de couper, avant la vente, la partie du cou inoculée, mais les œstrogènes qui restent dans la viande, notamment dans le foie, seraient peut-être capables de provoquer ultérieurement la stérilité chez des enfants qui en auraient absorbé.

LE LAIT VAUT LA VIANDE, MAIS COUTE MOINS CHER

Nous mangeons deux fois plus de viande qu'il y a cent ans : 76 grammes par jour en 1860 ; 150 grammes maintenant. En Angleterre et en Allemagne, la consommation a triplé dans le même temps. Pourtant, c'est en France que la viande représente la plus grosse part du budget familial (un sixième), alors qu'en Angleterre elle n'absorbe qu'un vingtième du revenu. Si l'on pense que la viande est trois fois plus coûteuse que le lait, qui peut très exactement la remplacer au point de vue biochimique, on voit quelles économies nous pourrions faire en sacrifiant quelquefois notre sempiternel beafsteak à un laitage !

COMMENT LE LAIT PERD SES VITAMINES

Mais c'est surtout dans leurs productions, lait et œufs, que les animaux peuvent nous faire sentir nos erreurs.

Le lait de vache est l'aliment exclusif des jeunes enfants. Aussi les modifications que nos interventions lui font subir sont-elles extrêmement graves. Dans les jeunes organismes, en effet, les carences ont un effet indélébile.

La composition du lait est très variable : race bovine, saisons, pâturages en sont les premières conditions. La teneur en matières grasses du lait des normandes avoisine souvent 5 %. Celle de ces usines à lait perfectionnées que sont les hollandaises pie-noir se tient entre 2,5 et 3,5 %.

Le lait d'été est en général deux fois plus riche en carotène et en vitamine A (croissance) que le lait d'hiver.

Dans la région parisienne, on a constaté que la teneur du lait en cette vitamine A peut être trois fois moindre que la normale chez des vaches nourries à l'étable de foin médiocre.

Les procédés les plus récents de pasteurisation instantanée ne modifient que peu le lait (légère perte vitaminique). Mais nos cuisines familiales sont beaucoup plus destructrices : l'ébullition prolongée y supprime 30 à 40 % de la vitamine C.

De plus, le lait transporté sous la meurtrière lumière d'été, en carafes de verre blanc dans des camions découverts, peut perdre 85 % de sa vitamine B^2 et une forte proportion de vitamine C. Après une demi-journée passée dans des récipients de fer galvanisé, il est dix fois plus riche en zinc qu'au moment de la traite. On a montré que cet « enrichissement » pouvait provoquer, à la longue, chez le chien de petits ulcères de l'estomac et des lésions du rein.

Détail heureusement exceptionnel : pour déclencher artificiellement la lactation chez des génisses on a tenté des piqûres de folliculine. Cette hormone agit, par le truchement du lait, sur l'hypophyse du nourrisson, qui devenu adulte peut être frappé de stérilité.

Le lait, même appauvri en vitamines, demeure malgré tout irremplaçable. C'est, notamment, notre meilleure source de calcium assimilable. En dépit d'erreurs, réparables, c'est un précieux aliment.

Autre production animale, les œufs connaissent maintenant le discrédit. « Ils font mal au foie », dit-on couramment. Leur composition en éléments minéraux varie légèrement suivant la nourriture que nous offrons aux poules, mais, pour beaucoup d'auteurs, les œufs ne sont indigestes que parce qu'on les croit tels.

Toutes les altérations que nous apportons aux aliments que nous dispense la nature nous semblent redoutables, justement parce qu'il s'agit de produits naturels. Mais que pourrions-nous dire alors des produits plus ou moins artificiels et synthétiques que l'industrie moderne tente de nous imposer ?

JEAN CLERC.

DU CUIVRE DANS LE BEURRE

On sait que le lait et le beurre transportés et travaillés dans des récipients de métal s'enrichissent d'une partie de métal, et l'on a pu s'en inquiéter.

La politique beurrière suisse, depuis 1932, a permis d'obtenir des précisions sur le rôle néfaste du cuivre. A cette époque, en effet, il y eut une surproduction fromagère. Les fromagers se mirent alors à faire du beurre. Or le gruyère était généralement fabriqué dans des ustensiles en cuivre. La proportion de cuivre dans le beurre devint si importante que celui-ci ne pouvait plus se conserver. Il fallut éviter les récipients en cuivre.

CE QUE PENSE DU VIN DE FRANCE M. DOUGLAS DILLON, AMBASSADEUR DES U. S. A. A PARIS

Le vin est un ambassadeur de la France à travers le monde.

Pour la plupart de nous, le vin « français » symbolise le vin en général. La France est vraiment le berceau de l'industrie vinicole. Aussi le bon vin de France, partout où il est dégusté, est-il reconnu très justement comme le fruit du génie français.

Le vin — et particulièrement le vin français — est vraiment un élément complet de la vie civilisée. Mes compatriotes n'ont pas toujours la bonne fortune d'avoir du vin français à leur disposition. Aussi le réservent-ils pour les grandes occasions, et dans ces occasions c'est lui qui crée l'ambiance. Il rehausse la saveur des mets, il anime la conversation, il stimule et élève la pensée. Nous sommes profondément reconnaissants à la France de nous apporter ce don précieux.

CE TERRIBLE PROBLÈME DE L'ALCOOLISME

Le gouvernement de M. Mendès-France a arrêté récemment un certain nombre de mesures antialcooliques. Nouvel épisode d'une lutte déjà ancienne et où, il faut bien l'avouer, force n'est pas restée à la loi. Rappelons-nous un passé encore proche. En juin 1944, à l'instigation du professeur Debré et du Comité médical de la Résistance, les textes antialcooliques promulgués par le gouvernement de Vichy étaient ratifiés. En octobre 1945, une ordonnance édicte la limitation des débits de boissons. Elle est rapportée peu après par un vote à main levée de l'Assemblée constituante.

Dans les années qui suivent, d'autres mesures sont adoptées, puis abrogées. Dernière étape : le gouvernement Laniel ayant majoré de 30 % les droits sur l'alcool et institué pour les bouilleurs de cru un droit de licence, le Parlement, six mois plus tard, maintenait l'augmentation de 30 %, mais rendait aux bouilleurs leur privilège de distillation jusqu'à 10 litres d'alcool pur. Et, en Bretagne et en Normandie, on annonçait à son de tambour le remboursement des taxes « indûment » perçues ! Au moins, toutes ces marches et contre-marches gouvernementales et législatives ont-elles abouti à une régression de l'alcoolisme ? Hélas ! il n'en est rien !

Dès lors, si louable que soit l'intention, on en vient à se demander si la méthode suivie est bien la plus sûre.

TOUT LE MONDE EST D'ACCORD

Et notons tout de suite que, sur la gravité du péril et la nécessité de le combattre, on n'entend pas de voix discordante.

A la Confédération nationale du Commerce en gros des vins et spiritueux, à celle du Commerce de détail, à la Fédération des hôtels, débits et restaurants, partout on vous dira : « Contre l'alcoolisme, d'accord ! »

Autre remarque qui est la contrepartie de la précédente : il n'est personne qui réclame la prohibition. Personne ne soutient qu'il faut interdire complètement en France vins et spiritueux.

Aussi bien, l'Académie de médecine a-t-elle défini des limites raisonnables de consommation du vin : 1/2 litre de vin par jour à 10° pour un adulte ne travaillant pas manuellement ; pour les travailleurs manuels, 3/4 de litre à 1 litre.

Quant aux spiritueux, le docteur Etienne May, dans un rapport au Conseil économique, déclare qu'il n'est pas question de proscrire l'apéritif ou le petit verre, à condition qu'il ne s'agisse pas d'un usage habituel. « Le petit verre doit être un extra, jamais une habitude. »

Or il se trouve que ces conditions seraient satisfaites s'il n'y avait sur le marché que les quantités de vin et de spiritueux distribués par le commerce.

LE VRAI PROBLEME

En effet, le commerce met à la disposition des consommateurs (chiffres de 1953) 43 millions d'hectolitres de vin, 1.900.000 hectolitres de spiritueux de 15 à 45°.

Ce qui donne :

Pour le vin, 0 l. 480 par jour et par adulte non producteur.

Pour les spiritueux, environ 0 l. 0175 par jour et par adulte.

Mais parallèlement aux quantités commercialisées, la production dite familiale dispose, pour 1.700.000 viticulteurs, de 16 millions d'hectolitres de vin et d'une quantité d'alcool pur évaluée à 600.000 hectolitres. C'est le chiffre donné par le docteur May dans le rapport que nous avons déjà cité.

Ces 600.000 hectolitres d'alcool pur représentent 150 millions de litres d'eau-de-vie à 40°.

Ils sont mis en circulation par 4 millions de bouilleurs de cru.

Nous touchons là le fond du problème.

En effet, puisque, sauf les tenants de cette coalition d'intérêts, de ce « gang de l'alcool », comme on a pu dire, qui ont su faire sentir si fortement leur puissance politique, tout le monde est d'accord pour enrayer l'alcoolisme, que valent les mesures adoptées dans ce dessein ?

ILLUSIONS, DEMAGOGIE

On paraît croire encore dans les milieux officiels (puisqu'un nouveau relèvement de droits de 20 % a été décidé) que l'arme efficace est la hausse des droits sur l'alcool.

Or la dernière augmentation en date, celle de 1953, a eu pour résultat une réduction de l'activité du commerce allant jusqu'à 35 %. D'où diminution des recettes fiscales. Et la vente contrôlée ayant baissé, la fraude et les bénéfices des fraudeurs sont allés croissant.

En fait, depuis cinquante ans, la consommation contrôlée de l'alcool n'a cessé de décroître.

En 1900, les droits ont été acquittés pour 1.782.000 hectolitres d'alcool pur ; en 1954, pour 570.000 hectolitres, soit une réduction de 70 % environ. Durant la même période, le nombre des marchands de vins et spiritueux en gros tombait de 29.673 à 16.000, soit une diminution de 47 % environ.

Pendant le même temps, le nombre des bouilleurs de cru passait de 925.910 à 4 millions, soit 332 % d'accroissement ! La quantité d'alcool pur provenant des bouilleurs passait de 80.000 hectolitres à 600.000, c'est-à-dire qu'elle augmentait de 750 % !

Et comme la production déclarée des bouilleurs pendant ces cinquante années n'a augmenté que de 150 %, alors que la production clandestine permet une consommation triple, on voit quelle perte en résulte pour le Trésor. Celui-ci reçoit, de la consommation contrôlée de l'alcool, à peu près 125 milliards de francs par an. Les bouilleurs de cru lui rapportent 1 milliard 200 millions de francs.

Lorsqu'on allègue ces 125 milliards de recettes fournis au Trésor par le commerce régulier, auxquels il faut ajouter des rentrées de devises étrangères dues à l'exportation (et qui ont atteint 37 milliards de francs pour la période comprise entre le 1er août 1953 et le 31 juillet 1954), on entend parfois dire : « Oui, mais que sont ces recettes au regard de ce que coûte l'alcoolisme ? »

Un rapport établi par un haut fonctionnaire, M. Brunaud, estime que l'alcoolisme coûte, sous diverses formes (journées d'hospitalisation, peuplement des hôpitaux psychiatriques, dépenses pénitentiaires, etc.), 152 milliards de francs par an. Sans entrer dans la discussion des statistiques, on peut dire que les dépenses qui incombent de ce chef aux caisses publiques seraient récupérables, au moins pour une large part, si la lutte contre la fraude était menée comme elle doit l'être. Car *c'est l'alcool clandestin, qui ne rapporte rien à l'Etat, qui est la source de l'alcoolisme.* En le pourchassant on obtiendrait donc des recettes qui s'ajouteraient à celles qui proviennent du commerce régulier, et l'on combattrait du même coup le fléau qu'on veut atteindre.

LE MAL EST LA

Il faut comprendre que l'intérêt de la fraude est considérable. Un litre d'alcool « familial » à 100° revient à 80 francs, un litre d'alcool commercial, à 1.800 francs, soit une différence de 1.720 francs.

Comment s'étonner, dès lors, que toute tentative d'atteinte au privilège des bouilleurs de cru ait provoqué de la part des intéressés des protestations extrêmement vives, allant parfois jusqu'à une rébellion caractérisée ? Comment être surpris qu'ils aient de plus en plus cherché à rendre leur distillation clandestine ? (Dans la seule circonscription de contrôle d'Avranches, sur 7.000 bouilleurs de cru inscrits, 600 seulement sont contrôlables parce qu'ils distillent en « atelier public ».) Le rapport rédigé par M. Brunaud, pour la présidence du Conseil, abonde en faits de ce genre et révèle que, dans ces régions de

distillation clandestine, le litre d'alcool ne vaut guère plus de 100 francs, c'est-à-dire pas beaucoup plus que le vin.

Qu'il y ait relation entre la densité des alcooliques, dans une région, et la densité des bouilleurs de cru n'est pas non plus pour surprendre. Dans leur ouvrage récent sur l'alcoolisme en France, Malignac et Colin, illustrant le mot de Clemenceau, selon lequel « chaque ferme, dans certaines régions, se transforme en débit rural », appellent tout spécialement l'attention sur l'alcoolisme paysan, danger plus sérieux, à leur dire, que l'alcoolisme ouvrier. Ce sont ces auteurs qui, dressant la carte de la mortalité par l'alcoolisme, donnent cette liste des départements où elle est le plus élevée : Finistère, Côtes-du-Nord, Morbihan, Ille-et-Vilaine, Manche, Loire-Inférieure, Calvados, Mayenne, Orne, Sarthe, départements où le commerce vend le moins d'alcool.

Mais la fabrication clandestine d'alcool n'est pas le seul fait de distillateurs ruraux. Elle est aussi pratiquée par de véritables entreprises industrielles.

A Marseille, on a découvert une distillerie clandestine d'une capacité de 900 litres, chauffée au propane, avec colonne à trente-quatre plateaux et rectificateur, en pleine activité, qui a été saisie, ainsi que 214 litres d'alcool pur et 1.200 litres de macération sucrée en cours de fermentation. Une autre du même genre, véritable usine chauffée au mazout, a été également saisie dans la banlieue de Toulouse. Elle régénérait pour la bouche les alcools dénaturés par la Régie !

ALORS, QU'ON NE NOUS RACONTE PAS D'HISTOIRES !

A quoi se résument donc, en dernière analyse, selon le commerce régulier, contrôlé des vins et spiritueux, à quoi se résument les remèdes à opposer à l'alcoolisme ?

A appliquer aux boissons commercialisées une fiscalité raisonnable qui ne puisse être un encouragement aux fraudeurs.

D'autre part, à poursuivre rigoureusement la fraude et à aménager le régime des bouilleurs de cru.

Remarquons que le décret qui vient d'être pris pour définir la qualité de bouilleur de cru doit avoir pour effet de limiter le nombre de ceux qui peuvent prétendre à ce privilège. Réservé, en principe, aux agriculteurs, il reste accordé aux anciens bouilleurs non producteurs agricoles pour la campagne 1954-1955. Le ministère de la Santé estime que ce retrait de privilège atteindrait environ un million de bouilleurs. Il est certain que la très médiocre récolte de fruits correspondant à cette campagne 1954-1955 a conduit beaucoup de bouilleurs à ne pas distiller. Mais il est certain aussi que ce ne sont pas les gros bouilleurs qui seront atteints. Il est important de signaler que le département de la Seine compte 2.808 bouilleurs.

LA PUBLICITE FORME DE LA CONCURRENCE

Un autre point important a été soulevé au Sénat, le 20 mai 1954, par M. Georges Pernot : il s'agit de la publicité en faveur des apéritifs à base d'alcool. L'honorable sénateur, se plaignant d'ailleurs que la loi fût sur ce point demeurée lettre morte, estimait que l'interdiction ou la restriction d'une publicité de ce genre est un moyen utile de lutte contre l'alcoolisme.

A quoi les fabricants rétorquent que dans ce domaine la publicité n'a pas pour objet ni pour résultat d'étendre la clientèle et d'augmenter la quantité distribuée. L'expérience prouve que, considérées sous cet aspect, les variations sont pratiquement nulles. En revanche, la publicité fait varier la clientèle à l'intérieur de la quantité distribuée. Elle provoque des déplacements d'une marque à une autre. C'est une des formes de la concurrence commerciale.

Un argument assez curieux a même été produit à propos de la publicité. On a avancé que la suppression de celle-ci laisserait aux fabricants, en utilisant les sommes qu'ils y affectent, la faculté de payer les droits supplémentaires et par conséquent de maintenir les prix actuels des produits. Si cela était, le but visé, qui est d'obtenir une baisse de la consommation par la hausse des prix résultant de l'augmentation des droits, ne serait évidemment pas atteint.

EN CONCLUSION...

Le commerce, nous l'avons dit, ne demande qu'à s'associer à la lutte contre l'alcoolisme. « Nous ne nous opposons pas, a dit par exemple le président de la Fédération des débits, hôtels et restaurants, à un renforcement de la législation existante. Nous demandons seulement qu'on n'ait pas recours à des mesures coercitives, draconiennes, et qu'on tienne compte notamment de la situation particulière des hôtels et de leur clientèle touristique. »

Les négociants en gros, de leur côté, ne refusent pas leur approbation à certains récents décrets du gouvernement, sous certaines réserves toutefois. Ainsi demandent-ils que le haut comité d'étude ne soit pas une sorte de « brain trust » élaborant des projets de propagande, mais un organisme consultant honnêtement toutes les professions intéressées. D'autre part, le commerce de gros se déclare nettement hostile à la majoration de 20 % des droits. Et cela pour les raisons invoquées déjà lors de l'augmentation précédente. L'élévation des droits aura pour conséquence, l'expérience le prouve, affirment les négociants, une diminution du chiffre d'affaires entraînant une baisse des recettes du Trésor. Il en résultera, d'autre part, une augmentation de la marge des bénéfices des fraudeurs, donc une incitation à la fraude et, par le développement de celle-ci, une recrudescence de l'alcoolisme.

On redoute, d'autre part, que les produits de qualité ne subissent un grave préjudice. A l'étranger, des campagnes se dessinent ou s'accentuent contre nos cognacs, nos armagnacs, nos liqueurs. C'est un aspect grave du problème, lié à la fois à l'économie de notre pays et à son prestige.

Ces campagnes se fondent souvent sur certains slogans tels que : « La France, champion de l'alcoolisme !... » « La France est le pays où l'on boit le plus d'alcool ! » On pense que les tenants des intérêts étrangers, opposés aux importations de vins et d'alcools français, ne se privent pas d'exploiter pareilles affirmations.

Quant aux mesures visant les bouilleurs de cru, un certain scepticisme se fait jour à leur sujet. Le commerce de gros admettrait la tolérance accordée aux producteurs, mais il souhaite, en contrepartie, que la distillation ait lieu en atelier public fixe. Ce serait assurément là une garantie importante.

Au total, le commerce, dans ses différentes branches, souhaite que l'action du gouvernement se révèle efficace. Et comme il voit dans la production incontrôlée le responsable essentiel de l'alcoolisme, il juge, en bonne logique, que les mesures les plus utiles sont celles qui aboutiront à l'élimination aussi complète que possible de la fraude.

Il vient de rencontrer un allié, imprévu peut-être, mais singulièrement fort, dans le Comité national de défense contre l'alcoolisme, qui, dans le texte d'une pétition dirigée contre le privilège des bouilleurs de cru, et qui a déjà recueilli plus de dix millions de signatures, s'exprime ainsi : « Il serait vain, sous prétexte de lutte antialcoolique, de vouloir surtaxer l'alcool commercial, tant que cette source « officielle » et incontrôlable de fraude et d'alcoolisme ne sera pas tarie ».

Dans le courant de janvier, d'ailleurs, le problème de l'acoolisme a fait l'objet, à la Radio, de débats auxquels ont pris part notamment le docteur May, auteur du rapport, que nous avons cité, et M. Pierre Vatron, président de la C. N. V. S.

M. Pierre Vatron a proposé comme remèdes la réglementation du privilège des bouilleurs de cru et une lutte impitoyable contre la fraude, une fiscalité plus raisonnable pour le commerce afin de réduire les profits exorbitants de la fraude ; l'assainissement quantitatif et qualitatif du vignoble par l'application des *lois existantes* sur l'arrachage des cépages prohibés à cause de leurs méfaits sur la santé ; l'application des lois sur l'ivresse ; l'éducation des consommateurs... A quoi le docteur May a répondu en conclusion : « Il y aura des choses nouvelles à faire ; il y aura peut-être des modifications à apporter à ce qui a été fait déjà... Et, dans tout cela, je crois que nous tiendrons un grand compte de ce que vous venez de dire, qui, au fond, n'est pas très éloigné de ce que nous pensons nous-même ! »

LES PIÈCES DU MOIS

PAR GILLES DEBOISGE

LA CONDITION HUMAINE au Théâtre Hébertot
LES SORCIÈRES DE SALEM au Théâtre Sarah-Bernhardt
L'AMOUR DES 4 COLONELS au Théâtre Fontaine

ADAPTER « LA CONDITION HUMAINE », le roman célèbre d'André Malraux, était une entreprise ardue. M. Thierry Maulnier s'y est employé avec beaucoup de scrupule. Et s'il n'a pas réussi aussi parfaitement qu'on l'eût souhaité c'est que le livre de Malraux se prête, en définitive, assez mal au transfert à la scène. De sorte que le lecteur du roman et le spectateur du théâtre Hébertot risquent de se trouver également déçus. Le cinéma, avec ses moyens puissants, eût mieux convenu. Ici, la mise en scène extrêmement ingénieuse (et qui a d'ailleurs recours à des procédés cinématographiques) de M^me^ Marcelle Tassencourt, les efforts d'une troupe nombreuse de bons comédiens n'arrivent pas à imposer l'illusion. A travers le morcellement des tableaux le déchiffrage de la psychologie des personnages s'effectue malaisément. Au bout de la première partie, une scène excellente entre le délégué de Moscou et le responsable de l'organisation révolutionnaire à Shanghaï. Puis une suite de tableaux assez effroyables, dans le sens « théâtre d'horreur ». Mais on se lasse vite de cette sorte d'horreur.

L'adaptateur a voulu respecter au

EN RETRAÇANT UN EPISODE de fanatisme superstitieux, Arthur Miller élève dans « les Sorcières de Salem » une protestation en faveur de la liberté et de la dignité humaines. Cette pièce a servi de débuts comme comédien à Yves Montand, qu'on voit ci-dessus (à g.) avec Pierre Mondy et Simone Signoret.

PANORAMA THEATRAL

Le nombreux public qui affectionne le genre « policier » a trouvé avec ... AFFAIRE VOUS CONCERNANT, la pièce que M. Jean-Pierre Conty a donnée au Théâtre de Paris, de quoi satisfaire ses goûts. Elle est menée bon train. et d'habiles rebondissements maintiennent jusqu'au bout l'intérêt. L'énigme qu'elle propose est psychologique et assez emmêlée. Il faudra beaucoup de sagacité au commissaire Bernu — incarné avec une vérité et une autorité surprenantes par Jacques Dumesnil — pour éclairer la conduite de Geneviève de Vauquelin, responsable de la mort de son mari, et en découvrir les mobiles. Dans ce rôle, Jacqueline Porel montre beaucoup de force pathétique. Les deux principaux interprètes sont fort bien secondés, et la mise en scène de Pierre Valde tout à fait ingénieuse. En somme, une bonne soirée.

Il est injuste d'accabler un auteur sous le souvenir d'un succès précédent. Cependant, la nouvelle pièce de M. Vandenberghe. à la Gaîté-Montparnasse, PRINTEMPS PERDU, est fort loin d'égaler ce « J'ai dix-sept ans » sur lequel il fonda sa réputation. Non que l'idée en soit mauvaise : décrire la vie des Stalags, les réactions qu'elle engendrait chez les hommes extrêmement divers que la captivité rassemblait dans les camps pouvait être fort intéressant. D'autant que l'auteur avait le droit d'invoquer sa propre expérience. Mais après un premier acte, où les personnages sont assez fermement dessinés, M. Paul Vandenberghe a ramené son sujet à l'étude, fort déplaisante, d'un cas de jalousie très particulière.

C'est dommage, car la pièce est présentée avec beaucoup de soin et les interprètes — l'auteur en tête — en sont excellents.

LE CŒUR EBLOUI, de Lucien Descaves, que la Comédie-Caumartin vient de reprendre vingt-huit ans après la création, est un bon exemple du théâtre en faveur au temps où cette pièce vit les feux de la rampe. En 1926, au Daunou, que dirigeait alors la belle Madeleine Carlier, ce fut un triomphe. Le public de 1954 a écouté avec une sympathie certaine ces quatre actes étoffés, construits avec un soin scrupuleux. Sans doute le premier, exposition minutieuse, paraît un peu long, un peu gris. Mais les trois autres n'ont point perdu leur pouvoir dramatique, et l'on suit avec intérêt cette touchante et juvénile histoire d'amour, développée sans hâte, sans raccourcis elliptiques, dans une langue nette et châtiée et où se reflète la sensibilité si vive d'un écrivain excellent. On sait que « le Cœur ébloui » a été désigné à la suite d'une sorte de concours où la R. T. F. présenta quelques pièces qui paraissaient dignes d'êtres préservées de l'oubli (il y avait aussi « Saison d'amour », d'Edmond Sée, et « Chambre d'hôtel », de Pierre Rocher). La Comédie-Caumartin semble tenir là un succès. On s'en réjouit pour son aimable directeur, M. Bruno Coquatrix, qui, avec le concours de Marc-Gilbert Sauvajon comme metteur en scène, a bien servi la mémoire de Lucien Descaves. Autour de M^me^ Simone Renant, belle et élégante, de M^me^ Cécile Didier, exquise vieille maman, et du sympathique Lucien Baroux, l'interpréta-

« LES QUATRE COLONELS » découvrent la Belle qui incarne l'idéal féminin de chacun d'eux.

A L'ATELIER, J. François, Catherine Sellers et G. Rollin, brillants interprètes d'Anouilh.

maximum l'expression d'André Malraux. Or cette décision ne tourne pas à l'avantage de la pièce. Car le langage du théâtre a des exigences auxquelles la prose du romancier ne répond pas. C'est pourquoi sans doute la scène finale a paru si longue.

L'estime qu'on a pour les auteurs, la sympathie qu'inspire le théâtre Hébertot font qu'on éprouve quelque regret de ces réserves. Si justifiées qu'on les croie, on n'y attache certes pas d'ailleurs pour signification que « la Condition humaine » soit une œuvre dénuée d'intérêt. D'une certaine manière elle marque même, par la multiplicité des moyens mis en œuvre, une tentative assez curieuse de renouvellement. Mais je ne crois pas qu'il soit désirable que le théâtre s'engage dans cette voie.

POUR « LES SORCIERES DE SALEM », disons d'abord que c'est un fort beau spectacle. Le vrai triomphateur est ici le metteur en scène, Raymond Rouleau (qui a trouvé une précieuse assistante dans la décoratrice, Mme Lila de Nobili). Impossible d'obtenir plus heureux groupements de personnages, de manier la lumière avec plus de science et de goût, d'imprimer à l'ensemble un mouvement plus juste. La pièce est longue ; Raymond Rouleau ne laisse pas le temps de s'en apercevoir.

Avant qu'elles ne parussent sur la scène du théâtre Sarah-Bernhardt, on avait beaucoup écrit à propos de ces « Sorcières ». D'après ces « avant-premières » on pouvait supposer que l'œuvre d'Arthur Miller (adaptée par Marcel Aymé) avait une certaine couleur politique. A la vérité, il n'en est rien. Que Miller, en l'écrivant, ait songé au « maccarthysme », c'est possible. Nous y voyons plus généralement une protestation contre toute espèce de fanatisme. Et s'il fallait absolument rapprocher le drame qu'elle conte de l'histoire contemporaine, les analogies s'offriraient plutôt avec ces régimes où la dictature s'étaie sur la terreur, où la « purge » sévit périodiquement. « Les Sorcières de Salem » sont une pièce où l'on ne peut découvrir d'assimilations avec l'actualité que dans la mesure où la délation, les procédés inquisitoriaux, la stupidité aveugle et la méchanceté du pouvoir, quel qu'il soit, qui traque des hommes, y sont exposés et nous révoltent.

Le sujet est la vengeance d'une jeune fille, Abigaïl, qui, à Salem, dans le Massachusetts, vers 1690, s'adonne avec quelques compagnes à la sorcellerie. Son dessein est de reconquérir son ancien maître, le fermier John Proetor, qui se repent amèrement d'avoir été, une fois, avec elle, adultère. Du même coup, elle veut se venger de la femme de Proetor, Elizabeth, qui l'a chassée. L'autorité va sévir contre les sorcières. L'habileté d'Abigaïl est de faire croire aux juges qu'elle est elle-même victime des pratiques magiques. La terreur s'empare de la ville ; une sorte d'hallucination collective la gagne, les dénonciations se multiplient, et Proetor, que son bon sens a conduit à se regimber contre l'absurdité de la répression, est lui-même pendu.

En dépit de quelques passages plus grandguignolesques que vraiment tragiques, en dépit aussi d'un dénouement qui n'est pas exempt de confusion et de verbosité, la pièce intéresse. Plus qu'elle n'émeut, me semble-t-il. M. Yves Montand a de la prestance, une certaine autorité. Il s'assouplira, s'affinera, paraîtra moins « grand premier rôle de drame ». Mme Simone Signoret — Elizabeth, l'épouse puritaine — a poussé trop loin le parti pris de simplicité. Elle devra préciser ses intentions et affermir son jeu pour se mettre à l'échelle d'une si vaste scène. Les plus vifs compliments à Mlle Nicole Courcel pour son Abigaïl.

L'AMOUR DES QUATRE COLONELS, qui, au théâtre Fontaine, obtient un franc succès, est une farce féerique. En zone occupée, quatre colonels, un Français, un Américain, un Anglais, un Russe, règlent des broutilles administratives et se chamaillent, encore qu'une solide camaraderie les unisse. Ce premier acte, où les quatre hommes sont définis avec beaucoup d'humour selon les traits traditionnellement attribués pour chacun à la nation à laquelle il appartient, est excellent. Les colonels ont projeté de s'installer dans un mystérieux château voisin. Un étrange personnage, le professeur Diabolikov, les y conduit. Il leur fait découvrir une Belle endormie, qui repose depuis des années dans le château, et chacun d'eux va s'efforcer de la séduire en choisissant l'époque et le personnage qui lui conviennent le mieux. Le Français s'inspirera de Crébillon fils et de Voisenon, le Britannique jouera une scène du théâtre élizabéthain, le Russe et sa partenaire seront des personnages de Tchékhov et de Tolstoï, et l'Américain prendra la figure d'un pasteur sportif acharné à ramener dans le bon sentier une « pin up » égarée. Hélas ! tous quatre échoueront. Ils n'ont projeté que leur rêve.

Ces quatre « à la manière de », quoique le procédé se répète forcément, sont fort drôles. L'adaptateur, M. Marc-Gilbert Sauvajon, a tiré de la pièce originale de Peter Ustinov une version pleine d'esprit. Les interprètes, Hussenot (l'Anglais), Jess Hahn (l'Américain), Roger Carel (le Russe), Louis Velle (le Français), ont typé avec maîtrise leurs personnages respectifs. Magali Noël s'est montrée dans la Femme comédienne aussi souple que brillante ; Catherine Erard est un ange du bien sensible et fin. Quant à Jean-Pierre Grenier, diable gouailleur et impérieux, il a réglé avec maîtrise la mise en scène. Les décors et les costumes de Jean-Denis Malclès sont très réussis.

Satirique, philosophique, poétique aussi, cette pièce est, avant tout, d'excellent théâtre.

PANORAMA THÉATRAL

(SUITE)

tion réunit un lot de jeunes acteurs : Degrave, qui a de l'autorité, Pierre-Michel Beck, frémissant, Jean-Marc Bory, qui a de la prestance, de la vigueur, du tempérament.

LE RENDEZ-VOUS DE SENLIS, est certainement une des meilleures pièces de Jean Anouilh. Rose ou noire ? L'un et l'autre. Beaucoup plus noire que rose pourtant, en dépit de son dénouement « heureux ». Car elle met en scène, dans l'ensemble, des personnages assez vils, les laissant s'étaler avec cynisme. En même temps elle témoigne d'une exigence farouche de pureté. La cristallisation de ce rêve de pureté et de bonheur autour d'un personnage féminin, le choc avec la réalité, c'est tout le drame. L'aventure imaginée par l'auteur est étrange, assez compliquée, avec de brusques ruptures de ton, des procédés de vaudeville parfois. Et pourtant un climat fantasque et poétique se forme. Vigoureuse, percutante, l'œuvre est riche de prolongements. De l'excellente interprétation que le théâtre de l'Atelier a donnée à la reprise du « Rendez-vous de Senlis » se détachent surtout Mlle Catherine Sellers et M. Georges Rollin. Mme Jacqueline Pagnol est fort gracieuse. Quant à M. Jacques François, il a, comme dans tous ses rôles, beaucoup d'autorité et de distinction. Qu'il se méfie d'un peu de monotonie.

AU THÉATRE DU CHATELET

LA TOISON D'OR

A « l'Auberge du Cheval Blanc » le Châtelet a fait succéder une autre opérette à grand spectacle, LA TOISON D'OR. Elle a été inspirée à M. Raymond Vincy par un roman de Pierre Benoit. Elle commence en Suisse, passe par Paris et s'achève en Perse, dans la petite principauté d'Asterabad. Un voyage dans un fauteuil qui réjouira fort, selon la formule consacrée, les petits et les grands. Une alerte musique de Francis Lopez met en valeur les voix charmeuses d'André Dassary et de Colette Riedinger. La partie comique est confiée aux soins de Pierjac, de Jacqueline Cadet, de Berki et de Guy Derlan, qui

s'en acquittent au mieux, tandis que M. Lucien Lupi révèle une impressionnante voix de basse.

De somptueux décors, des costumes qui ne leur cèdent en rien, des ballets qui sont une joie pour l'œil, et en voici une fois de plus pour une longue série de représentations.

LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

PAR DENIS MARION

LES DIABOLIQUES

LE seul reproche que je ferai à H.-G. Clouzot, c'est d'avoir emprunté un titre suffisamment célèbre à une œuvre littéraire avec laquelle son film n'a aucun rapport. Le respect superstitieux du domaine public n'est pas mon fort. Quand le même Clouzot a baptisé « Manon » un scénario qui se passait en 1944-1945, mais dont le thème et les personnages étaient inspirés par le roman de l'abbé Prévost, je n'ai pas trouvé à y redire. Mais l'emprunt à Barbey d'Aurevilly ne se justifie en rien.

« Les Diaboliques » s'inscrivent dans la veine du « Corbeau » et de « Quai des Orfèvres » : c'est dire qu'elles n'ont ni l'ampleur ni l'ambition du « Salaire de la peur » ou du projet de drame à bord d'un cargo, auquel l'auteur a renoncé en leur faveur. Au départ, ce n'est qu'une anecdote policière, due d'ailleurs à deux spécialistes du genre, Boileau et Narcejac. H.-G. Clouzot l'a, selon son habitude, profondément remaniée, n'en conservant, pour ainsi dire, que l'équation. Sa virtuosité dans la conduite du récit est d'ailleurs telle qu'elle éclipse non seulement celle des deux romanciers, mais aussi celle des spécialistes anglo-américains du « suspense » et du fameux Hitchcock, en particulier. Par comparaison avec tant d'astuce et de simplicité, « l'Inconnu du Nord-Express » et « le Grand Alibi » paraissent encombrés d'épisodes adventices, piétinant à plaisir, et d'explications rétrospectives dépourvues de tout intérêt. Ici, sans intervention d'aucun élément extérieur, la progression dramatique est constante, et néanmoins un mystère, qui demeure inexplicable aux yeux du spec-

CET EPISODE du nouveau film de Clouzot, « les Diaboliques », montre les deux principaux personnages féminins, incarnés par Simone Signoret et Vera Clouzot, transportant dans une camionnette le cadavre de leur victime.

DERRIÈRE LE PLATEAU

ALI BABA ET LES QUARANTE VOLEURS, par J. Becker. (Français.)

« Qu'allait-il faire dans cette caverne ? » ne peut-on s'empêcher de se demander en songeant à l'observateur fidèle et narquois des paysans de « Goupi Mains rouges » et des ouvriers parisiens d' « Antoine et Antoinette ». Sans doute, Jacques Becker avait-il réussi, dans « Touchez pas au grisbi », à introduire dans un sujet de commande une émotion et une humanité qui font le prix de ce film noir, tellement supérieur aux succédanés qu'il a provoqués.

Ici, il n'a pu que se rattraper sur la couleur, relativement peu criarde, et sur le pittoresque d'un véritable Orient des Mille et une Nuits qu'il est allé chercher et qu'il a retrouvé au Maroc. Mais l'anecdote reste languissante et terne.

Ce médiocre canevas n'en permet pas moins à Fernandel de broder quelques-unes de ces variations mimées, où il est irrésistible. Certes, plutôt qu'Ali Baba, c'est Marius qui, un jour de carnaval, s'est déguisé en Ali Baba : mais il n'en fait pas moins « rigoler les copains ». Qu'est-ce qu'on peut demander de plus ?

LE DERNIER PONT, par Helmut Kautner. (Austro-yougoslave.)

Le scénario est pétri de bonnes intentions. Il prêche la réconciliation des peuples en évoquant une des luttes les plus cruelles de la seconde guerre mondiale : celle des troupes d'occupation allemandes contre les partisans serbes. (Le film a été tourné en Yougoslavie, avec la coopération du gouvernement du maréchal Tito, ce qui nous vaut d'ailleurs quelques beaux extérieurs d'un pittoresque qui n'est pas encore galvaudé.) Une doctoresse allemande est enlevée par les francs-tireurs et est obligée de partager pendant quelques semaines leur rude existence. Elle découvre ainsi que les deux camps se ressemblent plus que ne peuvent le croire ceux qui n'en ont jamais connu qu'un seul.

Il aurait fallu la hauteur de vues d'un Hemingway ou d'un Malraux pour tirer de ce point de départ les conséquences dramatiques qu'il implique. On ne saurait donc reprocher aux scénaristes d'être naturellement tombés dans le mélodrame : la jeune femme croit pouvoir à elle toute seule réconcilier les deux camps adverses et se fait tuer sur le pont, dangereusement symbolique, qui sépare les adversaires.

Un tel propos nous change quand même agréablement des poncifs patriotiques auxquels sacrifient les autres films de guerre. Le charmant sourire de Maria Schell, actrice suisse qui s'était déjà fait remarquer dans « le Fond du problème », rend d'une féminité convaincante ce que le personnage principal pourrait avoir de schématique.

ULYSSE, par Mario Camerini. (Américano-franco-italien.)

Une brochette de vedettes, sept scénaristes de trois nationalités différentes, des villes entières réédifiées, les meilleures techniciens réquisitionnés, des millions de dollars et des centaines de millions de lires dépensés, plus d'une année de travail : le tout pour aboutir à un gigantesque navet, aggravé par un doublage odieux. Kirk Douglas lui-même ne s'en tire pas sans ridicule.

DANS CE COULOIR, Vera Clouzot part à la recherche d'un fantôme.

LE REFECTOIRE de la pension dirigée par Paul Meurisse et Vera Clouzot.

tateur non averti, se trouve résolu en deux répliques avec une clarté aveuglante. Aussi comprend-on que Clouzot ait conjuré les critiques de ne pas raconter l'histoire et de ne pas déflorer son coup de théâtre final. Je respecterai d'autant plus volontiers sa consigne que, par une inhibition bien compréhensible, voilà que j'ai moi-même oublié comment le film se termine, et j'ai hâte d'aller le revoir pour en connaître la fin.

Ce serait bien mal connaître le réalisateur que de supposer qu'il s'en soit tenu là. L'intrigue policière demeure un prétexte qui lui permet de se livrer à l'étude de quelques personnages et d'une certaine atmosphère. Il prétend même qu'il n'a fait le film que pour un seul plan : celui du couloir interminable, mal éclairé la nuit, dont chaque recoin semble abriter une présence mystérieuse et menaçante, et où s'avance en tremblant, vers un danger mortel dont elle connaît la présence sans en soupçonner la nature, une femme malade et folle de peur. Il a fait démolir à deux reprises le décor qui avait été construit, et ce n'est que quand celui-ci a été rebâti pour la troisième fois qu'il s'en est déclaré satisfait. Aussi ne sommes-nous pas prêts d'oublier ce sinistre pensionnat pour enfants, caché dans la banlieue parisienne, où de sordides économies de marchands de soupe et de mesquines rivalités de pions donnent un inquiétant relief à une des plus terrifiantes histoires qui aient jamais été contées.

Les quatre protagonistes appartiennent à ce monde abject et désespéré auquel l'humanité se réduit pour Clouzot. Leur portrait psychologique n'en est pas moins fouillé avec une justesse et une précision qui obligent de croire à leur authenticité. Charles Vanel est un inspecteur de police retraité qui travaille à son compte ; quant à savoir si sa bonhomie pateline et fouineuse dissimule une honnêteté professionnelle ou l'activité d'un maître chanteur, c'est une autre histoire. Paul Meurisse fait la grande création qu'on attendait de lui depuis longtemps. En ancien sportif qui a contracté cyniquement un mariage riche pour s'assurer le confort matériel et qui cherche à se débarrasser de sa compagne, il conserve à travers son sadisme une prestance de mâle et rend vraisemblable que sa victime ne voie d'autre issue que l'assassinat pour se débarrasser d'un bourreau qui, d'un regard, la rend consentante.

Toutefois, les deux hommes pâlissent par rapport aux deux femmes. Simone Signoret, la maîtresse, et Vera Clouzot, l'épouse de Paul Meurisse, se liguent contre leur tyran. Leur trouble complicité, qui résiste d'ailleurs mal à la première épreuve, est dépeinte par Clouzot avec une pudeur irréprochable, mais lourde de sous-entendus. Au petit jour, quand Vera Clouzot fuit en cachette le domicile conjugal, elle n'en fait pas moins sa toilette avec une extrême coquetterie, et le metteur en scène ne dissimule même pas le geste gracieux qu'elle a pour tirer sa blouse en dessous de sa jupe.

Simone Signoret trouve un de ses meilleurs rôles dans son personnage de femme de tête, toujours lucide et froide dans son comportement, mais ne permettant pas de douter une seconde que, sous cette apparence, un volcan est prêt à se déchaîner. Et précisément... Mais voilà que, la mémoire me revenant, j'allais vendre la mèche et trahir le secret que j'avais juré d'observer.

La révélation du film n'en demeure pas moins Vera Clouzot. Dans « le Salaire de la peur » elle avait déjà composé une silhouette qui témoignait de ses dons d'actrice. Dans ce rôle-ci, bien sûr fait sur mesure, ceux-ci éclatent et font d'elle une découverte aussi sensationnelle que celle d'Audrey Hepburn. On aurait tort de croire qu'il s'agit là de l'engouement d'un mari pour le personnage de sa femme. Vera avait fait son apprentissage du dur métier d'actrice dans la troupe de Louis Jouvet bien avant de rencontrer Clouzot. Elle serait capable de se défendre sur n'importe quelle scène ou sur n'importe quel plateau, même si son mari n'était pas là. Ce qui n'empêche nullement que Clouzot a aussi conçu son film comme un piédestal pour son interprète principale, de la même manière que Griffith a fait « le Lys brisé » pour Lilian Gish, et von Sternberg, « l'Ange bleu » pour Marlène Dietrich. Fidèle à son tempérament, il y a même mis autant de cruauté que de complaisance et ne lui a épargné ni la paire de gifles ni l'horrible agonie que provoque un collapsus cardiaque.

Ce pessimisme affreux connaît pourtant des moments de détente. Je tiens à en citer un, pour encourager les spectateurs à voir un film qui domine de loin la production actuelle. C'est l'annonce d'un speaker de la radio. « Vous venez d'entendre « On ne badine pas avec » l'amour d'Alfred », de Musset. »

DERRIÈRE LE PLATEAU

(SUITE)

A L'ACADEMIE

VOULANT filmer, pour son prochain film, une séance du dictionnaire, Pagnol s'en vit refuser l'autorisation.

« Mais pourquoi ? demanda-t-il au secrétaire perpétuel, Georges Lecomte, il n'y a pourtant dans notre activité rien de secret, rien de mystérieux...

— Si, monsieur.

— Quoi donc ?

— Votre présence. »

LA FASCINATION DE L'ECRAN

LE 25 janvier, les ministres du Conseil de l'Europe se sont régalés. Une primeur leur avait été réservée : la projection d'un film inédit.

Titre (dû à Robert Schumann) : « Europe, humaine aventure. »

Commentaire écrit et enregistré par Paul-Henri Spaak. Financement assuré par quatorze Etats, sous le patronage du Conseil de l'Europe

Cette concurrence inquiéterait beaucoup Martine Carol et Fernandel.

ENTRE JOLIES FEMMES

A un cocktail de presse organisé pour la sortie d'un film, la jeune et jolie vedette s'aperçoit que les journalistes la délaissent pour une secrétaire administrative toute aussi jeune et jolie et possédant, par surcroît, une paire de cils longs et soyeux à souhait.

La vedette s'approche, mine de rien, et empoigne les cils de sa rivale. Comme ils ne lui restent pas dans la main, elle s'exclame :

« Tiens, ils sont vrais !

— Les vôtres sont donc faux ? » répond l'autre du tac au tac

LES DEUX RATELIERS

VENU travailler en France après l'avènement de Hitler, en se prétendant un réfugié politique, G. W. Pabst s'était hâté de regagner l'Allemagne la veille de la déclaration de guerre et y réalisa tranquillement des films pendant cinq ans.

Ce qui ne l'empêcha pas, après la capitulation, d'être le premier dénazifié et de mettre en scène un scénario contre l'antisémitisme.

Il dirige maintenant une reconstitution historique des derniers jours de Hitler et prend soin de préciser que, pour éviter toute erreur, il s'est adjoint comme conseiller technique Karl Szokoll, lieutenant de la garde du Führer et héros de la résistance autrichienne (sic).

Décidément, en matière de double jeu, les Germains n'ont rien à apprendre de personne.

ENTRE CONFRERES

SOUS le titre « l'Amour du cinéma ». Claude Mauriac a réuni ses critiques du « Figaro littéraire ». En faisant son service de presse, il en a envoyé un exemplaire à Henri Jeanson.

Celui-ci, qui ne fait plus depuis longtemps de critique, l'a pris comme un hommage personnel et a répondu par une courtoise lettre de remerciements.

Mais, en post-scriptum, Huguette ex-Micro n'a pu s'empêcher d'ajouter : « On a bien raison de dire que l'amour est aveugle ! »

UN FILM NOUVEAU SUR LA CORSE

CORTE est accrochée à un pic rocheux que la citadelle domine fièrement de sa masse robuste.

ENTRE LES MONTAGNES tapissées de forêts épaisses s'élèvent de charmants villages.

LA Corse est une île. Cette définition, qui a l'air d'une « lapalissade », en dit pourtant beaucoup plus, si l'on veut bien y réfléchir, que de longues explications. De son insularité découlent en effet les caractères si fortement marqués de ses paysages et de sa population. Cette personnalité, qui s'est maintenue à travers les siècles tout au long d'une histoire aux pages souvent héroïques, a été certainement préservée par la situation géographique de la Corse. « Il y a dans toute beauté, a dit Paul Valéry, une interdiction de toucher. » Et qui nierait que l'antique Cyrnos ne soit sous le ciel méditerranéen un de ces lieux qui font invinciblement évoquer à l'homme l'Eden perdu et sans cesse regretté, mais dont quelques terres privilégiées semblent avoir conservé l'image ? Ne nomme-t-on point la Corse l'île de Beauté ? Et ce surnom, elle le mérite, elle le justifie. Les voyageurs anciens et les plus récents sont unanimes à l'attester.

Si la beauté des sites corses est altière et même farouche parfois, la réputation d'hospitalité et de bon accueil de la population est solidement établie. Aussi comprend-on que les touristes se tournent vers ce pays et qu'ils y reviennent volontiers quand ils l'ont une fois connu. La Corse est appelée à coup sûr à devenir un centre de tourisme très important. L'interdiction de toucher à la beauté dont parlait Paul Valéry n'est point si rigide que le voyageur ne puisse aujourd'hui la goûter dans de bonnes conditions et en emporter un souvenir admiratif. Précisément, il y a peu, au cours d'une soirée organisée à la Maison de la Chimie et à laquelle assistaient bon nombre de membres de la colonie corse à Paris, un film fut projeté qui constitua pour tous ceux qui le virent un magnifique voyage dans un fauteuil. « Images de Corse » est dû à M. et Mme Landry, qui ont apporté à la réalisation de ce film beaucoup de goût et d'adresse. M. Marcel Savreux, préfet de la Corse, avait tenu à assister à cette présentation à la gloire du département qu'il administre. Il lui fut ainsi donné d'accueillir M. Mitterrand, ministre de l'Intérieur, et M. Lanet, secrétaire d'Etat à l'Enseignement technique, à la Jeunesse et aux Sports, venus admirer ces « Images de Corse ».

La première partie du film montre les beautés naturelles de la Corse, forêts, calanques où se joue la mer, sites grandioses ou paisibles qui semblent faits à souhait pour le repos et la rêverie. Et qui déjà, comme à l'Ile-Rousse, bénéficient d'un équipement hôtelier qui assure aux touristes que ne séduisent pas le camping et la tente un maximum de confort.

Il montre aussi les villes, Bastia, Calvi, Ajaccio, Bonifacio, leurs monuments, leurs souvenirs, leurs vieux quartiers qui subsistent près de boulevards neufs et de demeures conçues selon l'architecture moderne, l'animation des marchés et des ports.

L'autre partie, tout en permettant d'admirer encore nombre de jolis coins, est plus spécialement axée sur les cérémonies qui, au mois d'août dernier, à Bastia et à Morosaglia, commémorèrent le souvenir de deux Corses entrés dans l'histoire, Sampiero Corso et Pascal Paoli. Nous avons rendu compte en leur temps de ces fêtes, qui furent brillantes. Nous en avons revu avec plaisir divers aspects sur l'écran. Ces manifestations affirmèrent combien le culte de leurs illustres compatriotes est vivace dans le cœur des Corses. Les vues qui nous en furent offertes complétaient comme un document psychologique utile cette série d' « Images » qui ne pouvaient que susciter le désir de voir ou de revoir l'île de Beauté.

LE CAP CORSE recèle de riches gisements d'amiante, dont l'exploitation doit contribuer à la prospérité économique de l'île. On voit, ci-dessus, les bâtiments de l'usine installée à peu de distance de la mer.

SAINT-FLORENT, petit port de pêcheurs où les barques se reflètent dans l'eau limpide.

LES FRERES JACQUES donnent libre cours à leur truculente fantaisie dans « Parade de fin d'année ».

DANS LES COULISSES DE LA RADIO-TÉLÉVISION

PAR JEAN-PIERRE MORPHÉ

DANS LE CIEL ENCOMBRE

AVEC l'année 1955 devait entrer en ondes un nouvel émetteur de télévision dont les débuts étaient fort attendus, Europe I. Ce poste, dont l'activité s'associe à celle de Radio-Sarre, qui doit, radiophoniquement, couvrir bientôt, nous dit-on, la plus grande partie du territoire français, avait préparé avec le plus grand soin ses premiers programmes. Il avait fait appel, sans lésiner sur les frais, aux meilleurs producteurs, aux metteurs en ondes les plus qualifiés, à d'excellents comédiens. Yves Darriett avait préparé une série de films documentaires radiophoniques qui retrouvaient l'excellente formule du « Siècle en marche ». Jean-Jacques Vierne, Jean Kerchbronn, Maurice Cazeneuve étaient au nombre des réalisateurs ; Albert Vidalie se chargeait du découpage des romans populaires et des évocations historiques.

Cette soigneuse mise au point s'est heurtée, au départ, à l'encombrement du ciel radiophonique, où les trains d'ondes se croisent et où l'apparition d'un nouveau convoi risque de provoquer un déraillement. Europe I troubla quelque peu, par son apparition, les émissions trop voisines de Radio-Luxembourg, puis, cherchant toujours à se loger, perturba un poste aux environs de la péninsule scandinave.

Ce sont là des difficultés qui doivent être résolues, on peut l'espérer, sans trop de peine dans le cadre de la convention de Copenhague, qui régit la répartition de l'espace aérien. L'émetteur sarrois trouvera certainement sa place dans le ciel et sa longueur d'onde. C'est ce que souhaite le public, dont l'intérêt est évidemment d'avoir à sa disposition le plus grand nombre possible de stations de télévision.

MONOTONIE DES VARIETES

LA chaîne Nationale est réputée austère : 10 % des auditeurs seulement lui sont attachés. Les autres se partagent entre la Parisienne, Paris-Inter et Radio-Luxembourg. Paris-Inter a ses fanatiques ; ils en aiment la diversité et se réjouissent que les inédits de Haydn succèdent à une émission de jazz. La chaîne Parisienne, qui est la plus écoutée, est aussi la plus décriée. Les amateurs de chansons se plaignent que les grandes vedettes leur soient parcimonieusement délivrées. Ils ne remarquent pas qu'un récital de Piaf, de Montand, de Trenet, qui aurait lieu chaque semaine, meublerait à peu près quatre heures d'antenne. Encore un peu de Mariano, de Guétary, de Dassary, de Jacqueline François, et l'on atteindrait péniblement dix heures. Et le reste ? Le reste sera toujours fait de ces formules faciles qui consistent à composer de vagues enchaînements sur un thème pour amener un petit air. Tout est bon, les succès d'autrefois, les succès d'aujourd'hui, les succès d'autrefois opposés à ceux d'aujourd'hui, la mer et la montagne, la pluie et le beau temps, l'optimiste et le pessimiste, l'amour, le pas d'amour, les âges de la vie. Il faut bien passer le temps d'antenne. Si le thème était plus difficile, l'auditeur distrait en perdrait vite le fil.

Radio-Luxembourg, qui devrait lasser l'auditeur par sa mosaïque d'annonces publicitaires et de petits airs, les retient par quelques grandes émissions qui sont les modèles des variétés. D'abord, l'usage constant du quelconque spectateur, de Monsieur Tout-le-Monde, qui, on le sait, a plus d'esprit que Voltaire et plus de talent dans le naturel que n'importe quelle vedette. Ensuite, le « suspense ». « Quitte ou double » est le chef-d'œuvre du genre. C'est, à l'état pur, le type de la progression dramatique. La formule sombre quelquefois dans la bassesse, lorsque le candidat prend le risque d'être rendu ridicule. Il n'est jamais tout à fait drôle de voir quelqu'un faire l'ilote dans l'espoir de gagner de l'argent. Mais les émissions qui reposent sur les connaissances générales, sur la mémoire auditive proposent un double jeu à l'auditeur : celui de s'interroger lui-même et celui de participer aux angoisses et au triomphe du candidat. On pourrait les admirer totalement si elles n'étaient souvent présentées avec un ton de bateleur qui surprend quand il s'agit de questions sur Bach ou sur Racine.

La R. T. F. aurait pu prendre à son compte certaines de ces formules.

CINEMAMUSEE

DEPUIS plusieurs dimanches, François Chalais propose aux spectateurs de la Télévision un retour sur les grands classiques de l'écran. Au cinéma, l'avant-garde, c'est la rétrospective. Et c'est justement à propos de « Drôle de drame », présenté au cours du mois de janvier, que Jean-Louis Barrault disait : « Qu'est-ce qu'une œuvre d'avant-garde ? C'est une œuvre où l'auteur est en avance au rendez-vous. » Le film de Marcel Carné avait surpris. On avait classé une fois pour toutes son auteur dans les ports, le brouillard, les mauvais garçons, le visage de Michèle Morgan apparu un instant derrière une vitre sale. Avec « Drôle de drame », il donnait une œuvre insolite. Il voulait faire faux, trompe-l'œil ou, plutôt, trompe-le-clin-d'œil dans le décor, excessif dans les caractères, arbitraire dans les situations et que tous ces éléments d'artifice créent un mystère ironique photographié en traits précis. Le film a fait, il y a deux ans, une seconde carrière fort brillante. La Télévision, en le reprenant, a prouvé combien le temps va vite. « Drôle de drame » est un film lointain, il nous replonge dans l'avant-guerre, il nous rend l'image de Jouvet, il est parfumé encore d'un ton Prévert-bohème avant le ton Prévert-prophète. Mais le temps aussi a tout rapproché. Car nous en avons vu, depuis, des films qualifiés de « burlesques », aux efforts incohérents et laborieux. Et « Drôle de drame », qui avait tant surpris et un peu égaré le spectateur à sa première projection, est maintenant lumineux, parfaitement en place et, miracle ! compris.

Il y a moins de commentaires à faire sur « l'Espoir », de Malraux, sinon remercier la Télévision de nous l'avoir redonné. Il n'est pas nécessaire d'insister sur la beauté des images, sur la grandeur du thème, sur cette constante transposition de la réalité à la légende sans qu'apparaisse jamais le désir de faire de la poésie. Ce qu'il faut surtout remarquer maintenant que l'œuvre est parfaitement connue, c'est ce document unique sur le journal au cinéma. Malraux a trouvé, et il est le seul à y être parvenu, le ton du journal personnel, la première personne qui observe, raconte et fait revivre. Le film pourrait ainsi perdre son rythme et n'être qu'une succession de morceaux. Mais il y a justement dans ce récit à la première personne, bien qu'aucun commentaire ne l'accompagne, une unité de style qui en fait une œuvre pleine et bien refermée sur elle-même. En le

revoyant, on reste surpris que tant de films, où le narrateur dit « je », ne soient que des histoires qui exploitent un procédé et que celui-ci ait retrouvé dans l'image le « je » du livre sans que le texte l'emploie jamais.

CONSECRATION D'ANDRE BRETON

LES poètes surréalistes sont devenus d'honnêtes collaborateurs de la Radiodiffusion. Ainsi le veut sans doute l'âge. Georges Ribemont-Dessaigne et Philippe Soupault font d'excellentes émissions qui, sans renier la poésie, ont perdu la provocation des manifestes. André Breton le Superbe n'a paru, lui, que dans des entretiens pleins de richesse et de hauteur papale. Il vient même d'avoir, avec l'adaptation de « Nadja », la consécration de représenter la France aux rencontres internationales de Munich.

Cette adaptation de « Nadja » est digne de l'ouvrage qui fut un évangile aux temps du manifeste du surréalisme. Des voix, au début, clament les mots secrets de la poésie. Puis les personnages naissent, celui de Nadja, celui d'André. Ils se cherchent dans une quête qui ignore le temps, frôle le mystère et la folie. Le réel et l'irréel se joignent (est-il vrai que l'au-delà soit dans cette vie ?). L'œuvre s'achève sur un admirable poème à la femme qui est une sorte de litanie de poésie pure. Maria Casarès et Pierre Vaneck dominent l'interprétation, que déchire sans cesse, comme le désordre du destin, la musique aux sons cassés de Maurice Jarre. La réalisation de Jean-Jacques Vierne est une véritable collaboration.

teur de la Télévision est donc obligé de tenir une politique égale. Et encore cette égalité le fait-elle accuser de préférence. La compagnie Renaud-Barrault a joué « le Misanthrope », la Comédie-Française a fait aussitôt après son apparition avec « l'Epreuve ». Marivaux est certainement l'auteur qu'elle joue le mieux (il y a eu quelquefois au Français de mauvais Molière, il n'y a jamais eu de mauvais Marivaux) et la représentation de « l'Epreuve » a été parfaite. Mais Barrault remet à l'affiche « les Fausses Confidences », qui est le triomphe de Madeleine Renaud, et voilà sans doute la Télévision dans un grand embarras. Quant au T. N. P., « Cinna », « Lorenzaccio », « Don Juan » méritent également d'être offerts au public de la télévision, qui doit être largement ouvert. Une série classique pourrait peut-être avoir lieu le jeudi avec la Comédie-Française ; les grandes troupes qui jouent des classiques seraient accueillies au cours de l'année dans des soirées exceptionnelles.

En attendant, la Télévision fait revivre le Boulevard avec « la Couturière de Lunéville », de Savoir, qui a conservé toute sa verve, et « le Nid », de Birabeau, dont les mérites sont mineurs.

LE THEATRE DU BOULEVARD revit à la Télévision avec une comédie d'André Birabeau : « le Nid ».

VIENS CHEZ MOI... IL Y A MARIVAUX

TROIS troupes de style différent, mais toutes de haute qualité, jouent actuellement des classiques sur les scènes parisiennes : la Comédie-Française, le T. N. P., la compagnie Renaud-Barrault. Les deux premières sont officielles, la troisième est strictement privée. Le directeur de la Télévision est donc obligé de tenir une politique égale. Et encore cette égalité le fait-elle accuser de préférence. La compagnie Renaud-Barrault a joué « le Misanthrope », la Comédie-Française a fait aussitôt après son apparition avec « l'Epreuve ». Marivaux est certainement l'auteur qu'elle joue le mieux (il y a eu quelquefois au Français de mauvais Molière, il n'y a jamais eu de mauvais Marivaux) et la représentation de « l'Epreuve » a été parfaite. Mais Barrault remet à l'affiche « les Fausses Confidences », qui est le triomphe de Madeleine Renaud, et voilà sans doute la Télévision dans un grand embarras. Quant au T. N. P., « Cinna », « Lorenzaccio », « Don Juan » méritent également d'être offerts au public de la télévision, qui doit être largement ouvert. Une série classique pourrait peut-être avoir lieu le jeudi avec la Comédie-Française ; les grandes troupes qui jouent des classiques seraient accueillies au cours de l'année dans des soirées exceptionnelles.

En attendant, la Télévision fait revivre le Boulevard avec « la Couturière de Lunéville », de Savoir, qui a conservé toute sa verve, et « le Nid », de Birabeau, dont les mérites sont mineurs.

LES TRENTE MILLIONS DE GLADIATOR

DEPUIS des années, la Comédie-Française devait monter « les Trente Millions de Gladiator ». On disait même que Marie Bell mettrait au service d'une demi-mondaine de vaudeville son corps altier, sa science de la voix et des gestes. La Télévision est la coupe de consolation des grands projets qui échouent. Elle a recueilli « les Trente Millions de Gladiator » et elle a composé une interprétation où les Comédiens-Français ont la plus importante part. Cette pièce de fin de carrière est loin d'être la meilleure de Labiche. L'observation des caractères y pâlit devant le mécanisme un peu sec du vaudeville et les effets qu'on peut tirer d'un étranger fabuleusement riche qui met sa fortune aux pieds des petites femmes de Paris. En 1875 le riche Américain était encore un personnage exotique. Ce n'est donc pas tellement par les rappels de « la Vie parisienne » que la pièce a un intérêt, mais, une fois de plus, par le dessin que fait Labiche des petits bourgeois de Paris. Le couple des Gredane, dentiste, avec ses ambitions mineures, sa parcimonie dans la dépense et son éblouissement de fréquenter le grand monde, est dans la meilleure tradition de la comédie bourgeoise ironique. Et il y a aussi dans la pièce le personnage charmant d'un Fortunio pour belles entretenues, préparateur en pharmacie de son métier, qui répond au nom de Potasse.

LE BRIDGE peut trouver place dans une émission de variétés.

TÉLÉVISION ET P. T. T...

A propos de l'article « la Télévision française en plein développement », paru dans notre numéro de janvier, le secrétariat d'Etat aux P. T. T. a bien voulu nous communiquer d'intéressants renseignements.

Emetteurs et voies de transmission ne constituent pas un réseau de télévision autonome, indépendant du réseau général de télécommunications. Les voies de transmission de télévision, tout comme celles qui alimentent les émetteurs de radiodiffusion, font partie intégrante du réseau général de télécommunications construit et entretenu par les P. T. T.

Dans les techniques les plus récentes, le conducteur métallique est complètement supprimé ; les signaux sont transmis par ondes très courtes, entre des points en visibilité directe, selon un mode de propagation analogue à celui des rayons lumineux. De telles réalisations permettent non seulement le passage des communications téléphoniques et télégraphiques, mais la constitution de canaux de télévision, condition première de la transmission des images.

Le rôle de la R. T. F. et celui des P. T. T. se trouvent ainsi définis. A la première, les émetteurs et les programmes ; à l'autre, les voies de transmission des images. « Jusqu'à présent, précise l'administration, aucun retard n'a été apporté à fournir les voies, et cette exactitude continuera dans la mesure où la R. T. F. fera connaître suffisamment à l'avance aux P. T. T. ses programmes de construction d'émetteurs ; à la condition aussi que le Parlement vote en temps utile les crédits nécessaires à la réalisation des réseaux de télécommunications. »

Et nous ajouterons bien volontiers qu'il est de stricte équité de rendre hommage aux ingénieurs des P. T. T. en même temps qu'aux techniciens de la télévision. Ce sont eux qui ont mis au point un équipement permettant de transmettre les images au moyen des câbles dits « coaxiaux ». Leurs recherches en matière de circuits ont abouti à de brillantes réalisations. Il est juste que le public le sache.

L'ECRAN REVELE au public bien des endroits qu'il ignore. Un reportage à la Banque de France réserve de nombreuses surprises.

DE HAUT EN BAS, A GAUCHE : Jean Thevenot et J.-M. Thibault dans « Parade de fin d'année ». — Une scène de « la Couturière de Lunéville ». La comédie d'Alfred Savoir n'a rien perdu de sa verve acide. — Jacques Charon et Jacques Duby animent sans charger le vaudeville de Labiche, « les Trente Millions de Gladiator ».

LA BANQUE DE FRANCE est une véritable forteresse qui n'entr'ouvre qu'avec circonspection les lourdes portes blindées de ses sous-sols.

LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR GÉRARD CAILLET

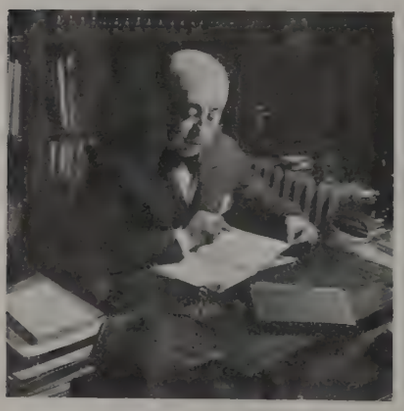
MONDOR POLICIER

MALLARME, m'a avoué Henri Mondor, est finalement le seul amour qui ne m'ait jamais déçu...

En même temps j'avais permission d'admirer les petits cahiers d'écolier, recouverts d'une fine écriture, auxquels il vient de consacrer son onzième volume d'exégèse mallarméenne : l'un des plus émouvants, l'un des plus curieux, aussi, par les intentions qu'il révèle.

Il faut dire que l'occasion valait qu'on s'y arrêtât.

Depuis des années, Henri Mondor traque avec une patience de policier professionnel toutes les pièces, tous les papiers, tous les actes officiels — on pourrait presque dire : toutes les allusions — relatifs, par un biais quelconque, au poète d'**Hérodiade.** Nous devons



HENRI MONDOR dans sa bibliothèque.

déjà à ce soin des découvertes capitales, nous verrons dans un instant que l'enrichissement n'est pas terminé... Or, voilà environ une dizaine d'années, le professeur Henri Mondor reçut la visite d'une jeune femme qui s'était, précise-t-il, « d'abord adressée au médecin » et qui n'était autre que la descendante directe (l'arrière-petite-fille exactement) de la « seconde mère » de Stéphane Mallarmé (on sait que Joseph Mallarmé, père du poète, s'était remarié quelques mois après la mort de sa première femme). Cette illustre héritière — elle mérite de l'être ! — accepta de rechercher dans les papiers de famille s'il n'y restait pas trace des cahiers de jeunesse du poète. La proposition n'était pas si bizarre qu'on pourrait le croire : une lettre autobiographique adressée à Paul Verlaine fait, en effet, allusion à une centaine de documents de ce genre qui auraient, paraît-il, disparu à la suite de quelque confiscation.

Peu de temps après la réponse parvenait au sanctuaire mallarméen de la rue Jouffroy : la lettre à Verlaine était partiellement inexacte ou mal interprétée ; il restait quatre cahiers de Mallarmé, conservés dans la famille. L'un de ces cahiers contenait intégralement des vers inédits composés par le poète au collège; les autres — sous le titre de **Glanes** — constituaient une sorte d'anthologie de textes rassemblés avec amour par le jeune Stéphane.

C'EST autour de ces vers qu'Henri Mondor a construit son **Mallarmé lycéen** (1). Il les publie, naturellement : et l'on voit des méditations sur la mort se marier au souvenir de Léda (que le lycéen orthographie « Loeda »), l'influence de Victor Hugo le dispute à celle de Baudelaire, et, déjà, sur les murs croulants, « naître la fleur d'azur »... Il les commente aussi, et il les compare, et il les rapproche de fragments de lettres, et il les fait suivre d'un exercice libre de composition française, et il dépouille le catalogue des **Glanes.** Et tout cela dessine du jeune Mallarmé une figure précise, appliquée, un peu triste : la vie ne devait pas être gaie tous les jours entre les murs du collège de Sens (celui-là même où Lagneau, le maître d'Alain, prononcera un célèbre discours de distribution de prix, et Stéphane Mallarmé intitule son premier recueil de poèmes : **Entre quatre murs.**

Certes, comme l'admet très justement notre policier si bien récompensé, il est possible d'assurer que ces vers n'ajoutent rien en eux-mêmes à la gloire de Mallarmé : n'est-ce point pour cela qu'il hésita dix ans avant de publier sa trouvaille ? Pourtant ils apportent à l'édifice de la connaissance mallarméenne une pierre inestimable : ils permettent de comprendre la jeunesse, donc la genèse du poète.

Et c'est bien d'une genèse, d'une poussée lente, d'une maturation minutieuse qu'il s'agit. Eh bien, oui ! Mallarmé a commencé par essayer de rivaliser avec Victor Hugo ; eh bien, oui ! il a subi l'influence baudelairienne. Eh bien, oui ! ses vers de début ont été de médiocres — encore qu'intelligentes — imitations. Mais il est devenu, ensuite, Stéphane Mallarmé.

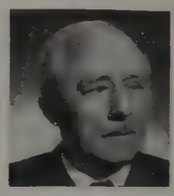
A la fable du génie natif ou fulgurant ne peut-on pas préférer l'audace du génie conquis et, à l'éblouissement du miracle, l'intelligence de l'ascension ?... Plus le début paraît éloigné de la maîtrise... plus la part de l'homme semble rivaliser avec celle des dieux.

Voilà pourquoi, me dit encore Henri Mondor, j'ai voulu finalement écrire ce **Mallarmé lycéen.** Parce qu'il manifeste à

(1) Gallimard.

LE SUBTIL EXEGETE de Mallarmé assemble patiemment depuis des années toute la documentation concernant le poète d' « Hérodiade ».

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE



PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

LE FOLKLORE ASIATIQUE

Les événements donnent un surcroît d'actualité au livre de M. Henri Deydier : « Lokapala, génies, totems et sorciers du Nord-Laos » (Plon, IV-242 pages, 36 photographies). Membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, l'auteur a étudié, grâce à la découverte de manuscrits inconnus, les divergences entre les bouddhismes laotien et indien.

Il nous présente ici un tableau savant et coloré de ses observations dans le Haut-Laos, où il a assisté aux cérémonies les plus étranges, danses sacrées, rites inhumains, sacrifices et scènes de « possession ».

Mais la pensée de la guerre proche n'est pas absente de ce livre, et elle inspire des réflexions qui méritent d'être méditées par tous ceux qui ont une responsabilité à prendre dans le règlement des problèmes asiatiques.

M. Deydier voit dans le manque de contacts humains entre l'Européen et l'Asiatique l'origine des malentendus et des crises actuels. Ne vivant qu'entre eux, les Français ne rencontrèrent plus l'élite locale, khmère, laotienne ou vietnamienne. Celle-ci d'ailleurs se créa, de son côté, un genre de vie occidental, qui ne la sépara pas complètement du peuple, mais donna à l'ensemble des Français des idées fausses sur la mentalité de leurs protégés ; c'est ainsi que la majorité d'entre eux ne sentit pas naître et se développer les nationalismes locaux.

Le grand Khan Koubilai, voyant la Chrétienté et l'Islam s'entre-déchirer, demandait, par-dessus le bruit des batailles, l'envoi de cent savants dans les sept arts. Et le Congrès bouddhiste de Tohyo, en 1952, décida de dépêcher des missionnaires en Occident pour faire connaître la pensée de l'Asie. Que l'Occident envoie ses cent savants, ou que l'Orient délègue ses missionnaires, l'un comme l'autre doivent comprendre que le meilleur moyen d'arriver à une entente est une compréhension plus poussée des mentalités réciproques.

BYZANCE

RENE GUERDAN : « Vie, Grandeur et Misères de Byzance » (Plon, 270 pages, 68 illustrations hors texte).

On a beaucoup médit de Byzance : nous lui devons cependant être reconnaissants d'avoir été le rempart de la chrétienté contre la poussée des Barbares et la gardienne de cette civilisation gréco-romaine d'où est sortie notre Renaissance.

Aussi saura-t-on gré à l'auteur de tirer le monde byzantin de l'oubli où — hormis une brillante équipe de spécialistes — l'opinion des modernes l'a relégué. M. René Guerdan, auquel nous devons déjà une histoire de l'empereur Nicéphore Phocas, nous initie, ici, à tous les aspects de la vie byzantine : reli-

MALLARME, causeur raffiné, a ébloui de ses propos les écrivains et les artistes qu'il réunissait chez lui.

mes yeux une leçon; et une leçon rassurante : celle de l'effort créateur. Il faut restituer leur place aux prouesses du travail.

» Voilà pourquoi aussi, tout au long de ce petit travail, je me suis efforcé de comparer l'adolescence de Mallarmé à des adolescences connues. Aujourd'hui j'en suis arrivé à préférer la patience mallarméenne aux prétendus éclairs (ils n'étaient pas toujours honnêtes) rimbaldiens...

— De là est née l'idée de la collection que vous avez accepté de diriger ?

— Et son titre : « Vocations ».

L'éditeur précise qu' « il s'agira, dans la collection « Vocations », de rechercher le moment où de grands hommes ont eu la révélation d'eux-mêmes ». Je demande quels grands hommes... Henri Mondor l'a déjà envisagé. Ils sont près de vingt maintenant. J'ai retenu : Descartes, Pascal, Racine, Baudelaire, Nerval, Verlaine, Evariste Galois, Poincaré, Delacroix, Debussy, et naturellement Alain, Valéry et Proust.

« J'espère, m'a dit Henri Mondor, décider Maurois à m'écrire un **Napoléon jeune,** et Gaxotte, un **Voltaire chez les Jésuites...** »

IL y a, dans **Mallarmé lycéen,** un aspect de la vocation mallarméenne tout à fait extraordinaire : c'est celui qui orienta, dès le lycée de Sens, et au moment où Baudelaire renonçait à la traduction des vers « trop difficiles », Stéphane Mallarmé vers les poèmes d'Edgar Poe.

Les **Poèmes** d'Edgar Poe, traduits par Mallarmé, sont probablement un des plus hauts lieux de la poésie: quelle prescience guidait le jeune écolier ? N'est-il pas frappant de penser que dans ces trois cahiers d'anthologie, qui furent retrouvés en même temps qu'**Entre quatre murs,** que dans ces **Glanes** juvéniles, figurent déjà (j'ai vu les surcharges qui l'acheminèrent ensuite à leur état suivant) « Ulalume », « A Hélène », « Annabel Lee », « Léonore » et « le Corbeau » ?

Mais, cela, c'est le mystère du goût mallarméen. Un mystère qu'éclaircira peut-être le prochain volume d'Henri Mondor.

Car il est peut-être permis de révéler ce que je viens d'apprendre : que celui-ci vient de retrouver, oublié chez un éditeur, le manuscrit presque complet (il manque la préface) de l'**Anthologie de la littérature anglaise,** que Mallarmé prépara, puis abandonna.

Certains policiers ont décidément trop de chance !

Gérard CAILLET.

MERY LAURENT, l'inspiratrice du poète. La photographie ci-contre a pour auteur inattendu Degas et réunit Mallarmé et le peintre Renoir.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

(SUITE)

gion, mœurs, armée, rapports sociaux, économie et diplomatie, cour impériale. C'est une synthèse solidement documentée de ce millénaire prodigieusement mouvementé, où les drames de palais, les guerres et les séditions ne sauraient nous dispenser d'admirer l'éclat de sa culture et l'originalité de ses créations artistiques.

Le récit de la grande catastrophe où, en 1453, sombra l'empire est le chapitre le plus émouvant de ce beau livre. La flotte chrétienne de secours attendit un mois à Chio les vents favorables pour lever l'ancre. Il eût suffi qu'un jour seulement les conditions atmosphériques fussent propices pour que les Turcs se vissent obligés de lever le siège. A quoi tiennent les destinées des empires et le cours de l'histoire !

GASTON ZANANIRI : « Histoire de l'Eglise byzantine », préface du cardinal Tisserant (Nouvelles Editions latines, 316 pages).

L'auteur est un catholique de rite oriental. Il nous livre une étude magistralement ordonnée de la vie religieuse à Byzance, et notamment de la « brisure » qui, en 1054, détacha le patriarcat de Constantinople de la communauté romaine, événement qui eut pour conséquences le divorce du monde chrétien et d'interminables controverses théologiques, dont la plus célèbre est la querelle des images.

Le livre se termine sur un « état actuel de l'orthodoxie », qui comprend une statistique, par pays, des quelques deux cent millions de fidèles de cette église, avec leur structure hiérarchique et leur langue liturgique.

Le lecteur français apprendra avec intérêt qu'il existe à Cargèse, en Corse, une petite communauté de tradition et de rite gréco-oriental et une église dédiée à la « Dormition de la Vierge », vocable qui évoque la plus pure tradition gréco-byzantine.

L'EDUCATION DE L'ENFANCE

P.-A. REY-HERME : « les Colonies de vacances, origines et premiers développements » (Librairie centrale d'éducation nouvelle, 524 pages, gr. in-4°).

Cet ouvrage d'un pédagogue qui a étudié de très près la psychologie enfantine nous montre les progrès réalisés en France et à l'étranger depuis le début du XIX[e] siècle dans le domaine de l'éducation en plein air. Il nous initie aux techniques et méthodes nouvelles ; la précieuse documentation mise en œuvre par l'auteur et sa pénétrante analyse des résultats obtenus assurent à son livre une large diffusion dans tous les milieux où l'on se préoccupe de la santé de l'enfant, de sa formation morale et de son initiation à la vie sociale.

LA LINGUISTIQUE

Armand Ziwes et Anne de Bercy : « le Jargon de M[e] François Villon » (Ed. Marcel Puget).

Intéressant essai de traduction des six fameuses ballades « jargonnesques » de Villon. Les auteurs se sont efforcés, avec sagacité et prudence, d'interpréter ce texte. C'est un travail qui apporte une intéressante contribution à l'étude de l'argot et qui réservera plus d'une surprise aux curieux.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

PORTRAIT D'ARTISTE

DANWALCK est le type même de l'artiste, avide de connaître pour pouvoir mieux se renouveler. Et comment mieux connaître qu'en voyageant ? Aussi Danwalck laisse-t-il parfois le pinceau pour l'outil et s'est-il confectionné une étonnante, confortable et très pratique roulotte dans laquelle il parcourt la France et l'étranger, ne revenant que peu de temps dans son appartement de Paris. Et là, sur les routes, Danwalck, en compagnie de sa femme, Katherine Librowicz, et de leurs filles, en compagnie aussi des chiens et des chats familiers, mène une vie errante, merveilleuse pour un peintre. Voit-il un beau lever de soleil ? Aussitôt il s'arrête et l'évoque sur sa toile. D'un voyage en Espagne l'artiste a rapporté toute une belle série de toiles hautes en couleur, évocatrices de la vie et des mœurs de cet admirable pays. Cela contraste avec ses paysages et ses calvaires bretons, aux subtiles harmonies de gris, d'un très grand raffinement, et desquels se dégagent en même temps une angoisse, un sens du drame et une mystique de caractère « baroque » et très émouvant. Enfin, Danwalck, très éclectique dans le choix de ses sujets, a été séduit dans son récent voyage par les combats de coqs, et les coqs qu'il peint avec verve et esprit, chatoyants de couleurs, sont traités avec une grande liberté dans l'exécution.

Parlant peu, mais pour dire des choses qui portent, plein de finesse et de sensibilité, passionné pour son art, tel nous apparaît Danwalck.

LE renouvellement de l'art de Goerg nous enchante. Ce peintre, qui compte parmi les meilleurs de notre génération, est un merveilleux visionnaire. Mais, s'il avait su se créer un style très personnel, il réalisait trop souvent le même genre de peinture, c'est-à-dire qu'il ne se renouvelait pas assez dans ses sujets. Or son actuelle exposition à la Galerie Drouant-David marque un tournant décisif dans l'évolution de son œuvre. Le choix des thèmes religieux lui permet d'aborder le problème du fantastique d'une façon plus subtile encore qu'auparavant.

Le goût du merveilleux qu'il porte en lui s'allie fort bien avec le mysticisme des compositions. Les recherches de coloris harmonieusement nuancés, la puissance suggestive de la forme liée à la spiritualité des œuvres font de cette exposition une belle manifestation artistique complétée par une exposition de dessins et de gravures présentés à la librairie Sautier.

L'ŒUVRE de Georges Hugnet est celle d'un poète ; elle tient de la peinture, et n'en est cependant pas tout à fait : c'est ce que Georges Auric qualifie dans sa préface « d'étonnants et captivants poèmes graphiques ». En effet, Georges Hugnet cherche avant tout un art d'évocation poétique, féerique, qui nous fait pénétrer dans un monde de rêve dont nous sortons comme émerveillés. Il nous fait partager cette « réalité irréelle » qui est le propre de chacune de ses œuvres exposées à la Galerie Furstenberg. Prenons par exemple « Ce que la corbeille à papiers dit au poète » : des fragments de boîtes d'allumettes collés, le papier coloré d'un paquet de gauloises disque bleu, des tickets d'autobus, d'autres menus objets fragmentés, tout cela assemblé et relié avec harmonie par un graphisme étonnamment suggestif ; et n'apparaît plus, dès lors, que la poésie pure... « l'Oiseau migrateur » est un chef-d'œuvre. Vers le centre de la composition, des fragments collés de cartes géographiques, et tout autour, dans une « rayonnante symétrie », des évocations gouachées de poulpes et d'animaux ou végétaux marins ondulant comme les vagues de la mer, et parmi eux, l'oiseau dans son vol : l'univers presque entier est suggéré dans cette œuvre de toutes petites dimensions. « Ce que la mer dit au poète », algues collées, sable ; les matériaux ici se mêlent au graphisme pictural... « Ce que la ronce dit au poète », exquises harmonies violettes, pourpres et vertes. Et puis voici ces « fleurs » dans ce qu'elles ont de plus impondérable, de si irréel et, en même temps, de si vrai ! « La Digitale-baiser », etc. Le mirage, l'illusion et ses pouvoirs magiques apparaissent dans « la Vitre brisée », « les Démons de l'encrier » ou « les Feux follets devant une jeune morte ».

Il faut connaître cette œuvre, qui est un enchantement, connaître Georges Hugnet : on rentre chez soi le cœur débordant de poésie.

ODETTE CAMP aurait certaines qualités, mais les empâtements et la technique du couteau à palette sont difficiles ; il y faut une maîtrise qu'elle n'a pas encore.

(Galerie Cazelles.)

LE peintre Pierre Favier a réuni au Petit Salon du Montparnasse, sous le titre « Scènes, Types et Paysages du Velay », un ensemble de ses œuvres. Elles ont non seulement un intérêt documentaire très grand en faisant connaître une région de France qui a conservé à un haut degré son caractère particulier et ses traditions, mais leur valeur proprement artistique classe l'auteur parmi les bons peintres actuels. Dans quelques lignes qu'il a rédigées à l'occasion de cette exposition, Jules Romains définit ainsi le talent de l'artiste :

« Pierre Favier, peintre du Velay, possède les vertus qui paraissent liées à ce terroir : la probité de l'esprit, le réalisme en profondeur, la force de l'expression. Il a eu de plus, personnellement, la bonne fortune d'avoir pour maître, à ses débuts, Le Fauconnier, que j'ai connu de près, et qui ne pouvait que confirmer de tels dons par son enseignement et son exemple. »

PIERRE FAVIER — « Paysans à la soupe du soir. »

LA CONFÉDÉRATION DE LA PRESSE FRANÇAISE REÇOIT LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

DANS le cadre agréable d'un restaurant du bois de Boulogne, la Confédération de la Presse française a offert un banquet dont M. René Coty, président de la République, avait bien voulu accepter la présidence. Plus de deux cents personnes assistaient à ce déjeuner qui réunissait des membres du gouvernement, des personnalités parlementaires et les représentants de la plupart des grands quotidiens régionaux ainsi que des grands hebdomadaires et périodiques.

On remarquait notamment la présence de MM. Schneiter, président de l'Assemblée nationale, François Mitterrand, Jean Berthoin, Bettencourt, Paul Reynaud, René Mayer, Laniel, Pleven, Pelabon, Dubois. Le président de la République avait à ses côtés M. René Archambault, président de la Confédération de la Presse française, et M. Vincent Delpuech, président de la Fédération de la Presse hebdomadaire et périodique.

M. Archambault salua en termes chaleureux le premier magistrat de l'Etat, puis exposa à grands traits les questions qui préoccupent la presse, insistant spécialement sur les difficultés que rencontre celle-ci pour être, comme elle le veut véritablement, une presse libre. « C'est la fierté, dit-il, de la démocratie de n'avoir jamais voulu sacrifier la liberté à ce que les régimes totalitaires qualifient hypocritement, pour les besoins d'une inavouable cause, d'intérêt supérieur de l'Etat. Le Français sait qu'il n'a pas à recevoir de l'Etat son âme et son essence. Et s'il est vrai que les nations ont les gouvernants qu'elles méritent, chaque peuple a aussi la presse qui lui revient. Mais si cette liberté d'opinion n'a jamais subi d'atteinte, nous avons parfois l'impression que la liberté d'information ne bénéficie pas toujours des mêmes avantages. Nous avons eu le sentiment, à diverses reprises, que l'administration, à notre égard, péchait par omission. A quels mobiles peuvent obéir ceux qui veulent nous refuser de savoir ? La France ne peut être laissée dans l'ignorance. Les épreuves qu'elle a endurées lui donnent aujourd'hui le droit absolu de se connaître, car, dans toutes les circonstances, même les plus pénibles, vouloir se méconnaître c'est déjà se calomnier. » M. Bettencourt, secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, assura les convives que le gouvernement n'ignorait rien des problèmes qui se posent aux journaux et qu'il les suit avec toute l'attention qu'ils méritent.

Enfin, M. René Coty exprima ses sentiments de sympathie envers la Presse française et ses représentants.

EN HAUT. Le président de la République félicite M. Archambault, président de la C. P. F., après son discours. — CI-CONTRE. M. Mendès-France, à qui les obligations de sa charge ne permettaient pas d'assister au déjeuner, avait tenu, néanmoins, à venir accueillir M. René Coty.

HOME LINES

s/s HOMERIC

26.000 TONNES

Le Transatlantique de 1955!

★ VITESSE - LUXE - CONFORT

★ Aménagements entièrement climatisés.

★ Premières classes pourvues d'appartements avec vérandas. Toutes cabines avec salle de bains et toilettes privées.

★ Classes Touristes comportant des cabines transformables en studios durant le jour.

Majorité des cabines pourvues de bains-douches et toilettes privées.

★ Salle de théâtre - Cinéma - Gymnasium - Piscine - Jeux de ponts - Le coin des enfants - Attractions - Cuisine raffinée - Ambiance.

TRANSPORTS ET VOYAGES

8, RUE AUBER - PARIS - OPÉ 83.50

ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES

par sa

FACILITÉ de montage, le

LUXE de sa présentation

notre

SUPERBE RELIURE

vous offre le moyen de réaliser cette

BELLE COLLECTION

1 reliure semestrielle-revue, ton parchemin, dos et angles façon cuir rouge, titre, décors millésime or.
Prix : 890 fr.

1 reliure supplément littéraire.
Prix : 630 fr.

1 clé de montage. **Prix : 100 fr.**

A PARTIR DE 2 RELIURES
FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE

ATTENTION ! bien signaler sur votre commande les années que vous désirez relier.

IL VOUS FAUT UNE RELIURE

ADRESSEZ VOS COMMANDES A « FRANCE-ILLUSTRATION » — SERVICE RELIURE
13, rue Saint-Georges - PARIS (9e) — Règlement à la commande (C. C. P. 467019 Paris)

CETTE ARRACHEUSE de pommes de terre permet de procéder également à l'ensachage.

LE XXVIIe SALON DE LA MACHINE AGRICOLE

CHAQUE année le Salon international de la machine agricole est, à Paris, le rendez-vous, on peut dire mondial, des hommes et des techniques de l'équipement rural. C'est actuellement, dans son domaine, l'exposition internationale la plus importante, et le vingt-septième Salon, qui va se tenir à Paris du 1er au 6 mars prochain à la porte de Versailles, au Parc des expositions, attestera une fois de plus la vitalité et l'utilité de cette manifestation.

Depuis sa création en 1932, par l'union des exposants de machines et d'outillage agricoles, ce Salon n'a fait que se développer. L'accroissement parallèle des besoins et de la production se manifeste partout dans le monde. Et de même que l'industrie, l'agriculture doit constamment moderniser son outillage et s'adapter à l'évolution des progrès techniques. Il n'y a pas de meilleur moyen de l'aider à y parvenir que de permettre aux exploitants du monde entier de connaître et de comparer les plus récentes productions dans cet ordre d'idées.

Plus de mille cinq cents marques de matériel seront présentées au cours du prochain Salon, et les principaux pays producteurs étrangers y figureront. Il suffit d'ailleurs d'indiquer que la superficie de l'exposition est passée de 30.000 mètres carrés en 1922 à 105.000 mètres carrés en 1954 pour permettre d'apprécier son importance. En même temps le nombre des stands passait de 300 à 880. En 1954 on voyait l'Allemagne figurer pour 77 stands ; la Grande-Bretagne, pour 46 ; les Etats-Unis, pour 26 ; la Belgique, pour 17. Etaient encore présents les Pays-Bas, la Suède, la Suisse, le Danemark, l'Italie, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, etc.

On voit ainsi que, si les constructeurs étrangers s'intéressent chaque année davantage au Salon de Paris, porte largement ouverte sur toutes les tendances, l'industrie française reste attachée à la libre concurrence. En 1922, le premier Salon a reçu la visite de 60.000 techniciens. Il en est venu l'an dernier 226.000. Ce résultat est dû à une présentation constamment améliorée, à une mise en valeur soignée des nouveautés, à un souci éducatif qui font du Salon international de la machine agricole le signe d'une heureuse évolution de l'agriculture et qui lui assurent un vaste retentissement.

TRACTEURS B. M. 1200 à adhérence totale, engin souple et maniable.

EXPOSITION A LILLE

UNE très intéressante exposition se tient à Lille, à la Nouvelle Galerie d'art, rue Esquermoise, où, pour la première fois, sont présentés dans cette ville le sculpteur Noor Zadé Brener et le peintre Lancelot Ney. On connaît l'effort de Brener pour affranchir la sculpture du réalisme quotidien et pour rendre sensibles par un jeu de déformations expressives les lois secrètes du mouvement.

Quant à Lancelot Ney, l'originalité de sa peinture, la rigueur de sa construction, sa sobre maîtrise de coloriste ont déjà conquis les amateurs. Cette exposition, placée sous le patronage de M. Emile Roche, président du Conseil économique, qui a écrit à cette occasion une page pénétrante sur les deux artistes, est présentée de la plus heureuse manière par les soins de Mme Suzie Reinach Cahen-Salvador.

UN MINISTRE ARGENTIN EN FRANCE

VENU en France en voyage officiel, M. Jérôme Remorino, ministre des Affaires étrangères de la République argentine, a été reçu à l'hôtel Matignon par M. Mendès-France, qui lui a remis les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur. Au cours de son séjour, M. Remorino a aussi été reçu à l'Hôtel de Ville, où M. Bernard Lafay, président du conseil municipal, lui a remis la plaquette du bimillénaire de la capitale.

DANS LA DIPLOMATIE

NOUS avons appris avec plaisir la nomination au grade de ministre plénipotentiaire de M. Helge Wamberg, conseiller pour les affaires culturelles et de presse auprès de l'ambassade du Danemark à Paris. M. Wamberg conserve ses fonctions à l'ambassade.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR

L'INDE

V. de Golish et P. Rambach : « Inde, images divines » (Editions Arthaud, Paris-Grenoble).

Deux jeunes architectes de l'Ecole des Beaux-Arts, Vitold de Golish et Pierre Rambach, ont, après un voyage mouvementé au Moyen-Orient, réussi à passer près de deux ans dans les régions les moins accessibles des Indes. Séduits par l'incroyable richesse artistique de ce pays, ils ont poussé très loin leurs recherches et mis au jour, dans les hauts plateaux du Sud, d'impressionnants vestiges de temples archaïques demeurés dans l'oubli.

Les deux jeunes gens, passionnés et éblouis par les merveilles qui se révélaient à eux et qui égalent en splendeur les chefs-d'œuvre de la Grèce classique ou du moyen âge chrétien, se mirent aussitôt à inventorier leur découverte et à tourner des films. Ils firent dans les temples trois mille photographies, des relevés et des croquis qui, envoyés au musée Guimet, enthousiasmèrent les spécialistes.

Les plus saisissants de ces documents ont été réunis dans « Inde, images divines ». Rambach et Golish les ont accompagnés d'un commentaire attrayant et complet qui fera la joie de tous les amateurs d'art et de tous les esprits curieux.

L'ORGANISATION DE L'EGLISE

Mgr Guerry : « l'Evêque » (A. Fayard).

Aucune personnalité ecclésiastique n'était mieux qualifiée pour définir et expliquer le rôle de l'évêque que Mgr Guerry, archevêque de Cambrai, secrétaire de l'assemblée des cardinaux et archevêques de France. Dans ce livre il montre une connaissance approfondie des problèmes de l'épiscopat et des exigences apostoliques de l'Eglise contemporaine, le fonctionnement de l'organisation diocésaine, qui repose sur l'évêque, chef et animateur de ce qui est beaucoup plus qu'une division administrative : la cellule vivante de la communauté chrétienne.

ROME

Mgr Pfister : « Rome immortelle » (Editions Arthaud, Paris-Grenoble).

Ceux qui ont assité à Rome à l'une de ces grandioses manifestations de la vie catholique : canonisation, béatification, messe de Pâques, et ont été éblouis par la beauté des cérémonies, l'ampleur des foules, les proportions des monuments et surtout par la haute figure du chef de la chrétienté : le Pape Pie XII, seront heureux de trouver dans ces pages de « Rome immortelle », que présentent les Editions Arthaud dans la collection « Belles Pages, Belles Couleurs », un livre qui ramine leurs souvenirs et précise leurs connaissances.

Nul mieux que Mgr Pfister, chanoine français du Latran, qui réside à Rome depuis de longues années, n'était à même d'évoquer ces grandioses images en un texte nourri de compréhension et de sensibilité ; il explique et commente les 90 pages illustrées en héliogravure, qui sont un véritable film de la Rome catholique contemporaine. Il consacre une large part au Souverain Pontife et aux principaux événements de son pontificat.

L'AUTOMOBILE

François Toché : « l'Art de bien conduire » (Flammarion).

Sous ce titre Baudry de Saunier écrivit autrefois un ouvrage qui connut un rayonnement considérable et contribua à former toute une génération d'automobilistes. Mais le bouleversement survenu dans l'automobile depuis la publication de cet ouvrage imposait sa refonte. C'est à cette tâche que s'est attelé M. François Toché, qui fut un fidèle disciple de Baudry de Saunier. Il propose sous ce titre devenu classique un texte entièrement neuf, répondant aux préoccupations du conducteur moderne, et éclairé par une abondante illustration.

LA GRANDE-BRETAGNE

Jean Duhamel et J. Dill Smith : « De quelques piliers des institutions britanniques (la Vie judiciaire) ».

Notre éminent collaborateur Me Jean Duhamel, avocat à la cour de Paris et membre du barreau d'Angleterre, et M. J. Dill Smith, ancien membre de ce même barreau et diplômé d'Oxford, ont su dans cet ouvrage exposer clairement des notions assez peu connues en France. Il est certain, en effet, que toute proche de nous qu'elle est, l'Angleterre nous échappe par maints côtés et, notamment, par le génie particulier de ses institutions judiciaires. De ces institutions les auteurs exposent le mécanisme, qu'ils font précéder d'un aperçu de l'organisation judiciaire anglaise.

La CÔTE du SOLEIL

AMALFI
RAVELLO
POSITANO

Une vue d'Amalfi

La côte amalfitaine vous attend avec son doux climat et l'enchantement de ses beautés incomparables.

Vous y trouverez les meilleurs hôtels, un accueil courtois, cordial et digne en tout point des traditions locales.

BUREAU PROVINCIAL DU TOURISME - **SALERNO**

LA VILLE ÉTERNELLE

Piazza del Popolo

ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO

ROMA,
47, Via Barberini
Tél. 481.094 - 481.053 - 484.828

Bureaux de Renseignements :

Piazza Barberini, 21
Tél. 484-461

Aeroporto Ciampino Ovest
Tél. 474-354

Aeroporto Ciampino Est
Tél. 496-241

Stazione Termini
Tél. 45-461

Questura Centrale (presso Ufficio Stranieri)
Tél. 470-435

BUREAU PROVINCIAL DU TOURISME - **ROME**

E. N. I. T.

OFFICE NATIONAL ITALIEN DU TOURISME

Direction générale : 2, Via Marghera, **ROME** — Délégation pour la France : 23, rue de la Paix, **PARIS** — Subdélégation : 14, avenue de Verdun, **NICE**

LES QUATRE-VINGTS ANS D'ALBERT SCHWEITZER

Le docteur Albert Schweitzer a célébré à Lambaréné, au Gabon, son quatre-vingtième anniversaire. De son pays natal, l'Alsace, lui sont parvenus de nombreux témoignages d'affection et d'admiration. Un peu partout d'ailleurs dans le monde on s'est associé à l'hommage rendu à l'illustre vieillard. Une trentaine de ses amis, jeunes ou anciens, ont voulu, à cette occasion, fixer les différents aspects de sa physionomie. Ainsi s'est composé un livre (diffusion Le Guide) où, tour à tour, apparaissent le médecin, l'organiste, le bâtisseur, le philosophe, l'homme au milieu des paysans et des vignerons de son village alsacien.

Rien ne pouvait mieux que cet *Hommage à Albert Schweitzer* évoquer dans sa complexe activité, dans son courage et dans sa confiance tranquille le magnifique exemple d'humanité que représente le fondateur de l'hôpital de Lambaréné.

L'OSCAR DE LA PUBLICITÉ

La publicité a, elle aussi, son Oscar. Récompense suprême décernée à un annonceur qui s'est fait remarquer spécialement au cours de l'année par la variété et la qualité de ses manifestations, par l'ampleur des moyens utilisés et par sa réussite sur le plan commercial.

L'Oscar pour 1954 a été décerné à la grande firme française Shell-Berre et à l'agence « Publicis », qui avait la charge de la faire connaître. Cette décision a été prise par un jury où siégeaient MM. Pierre Archambault, président du Syndicat national des quotidiens régionaux ; André Bertrand, président de l'Union des annonceurs français ; Pierre Lazareff ; Henri Masson-Forestier, secrétaire général de la Fédération de la presse française, et le maître affichiste Savignac.

L'Oscar, un cendrier en céramique, a été remis à M. Marcel Bleustein-Blanchet, directeur de « Publicis », par M. Ulver, ministre du Commerce et de l'Industrie. Après que M. Maximilien Vox, président du comité de l'Oscar, eut indiqué le but de la manifestation, M. Bleustein-Blanchet et M. André Charon, président directeur de la Shell, remercièrent, et en souvenir de leur succès commun le directeur de « Publicis » remit à M. Charon une vieille lampe à pétrole, pièce de musée pour la Shell.

M. ULVER prononce son allocution.

UNE LAMPE qui aura du pétrole.

ALLEMAGNE
saison en toutes saisons

Renseignements et prospectus auprès des agences de voyages ou de l'Office d'Informations Touristiques pour l'Allemagne, 4, Place de l'Opéra, PARIS (2e).

Haute Bavière

Renseignements: Fremdenverkehrsverband München-Oberbayern, München 15

Pays de Berchtesgaden Splendeurs hivernales et paradis du ski
dans un cadre unique de haute montagne, calme et repos. Promenades ensoleillées. 2 lignes de montagne, remontées. Ski, luge et sports sur glace. Confortables hôtels, pensions et maisons de campagne. Pension complète de 850 à 2.000 fr. tout compris.
Championnats alpins d'Allemagne du 17 au 20 février 1955.
HÔTEL GEIGER — Situation tranquille — tout confort — Garages.
HÔTEL SCHIFFMEISTER sur Königssee — 100 lits. Tél. 3022.

Garmisch-Partenkirchen Station mondiale de sports d'hiver.
De décembre à fin mars théâtre de manifestations sportives et mondaines. Patinoire olympique. Stade de ski. Piste de bob. 4 lignes de montagne. 7 téléskis. Très beaux chemins de promenade. Situation exempte de brouillard. École de patinage et de ski. Logement toutes catégories et tous prix. Pension complète de 850 à 2.100 fr. tout compris.
X° Semaine Internationale de Sports d'hiver du 15 au 23 janvier 1955.
PARKHOTEL ALPENHOF ultra-moderne. Situation centrale. Pension complète de 1.700 à 2.350 fr. Prospectus: directeur-propriétaire H. Kilian.
HÔTEL SCHÖNBLICK au milieu d'un parc splendide. Repos, délassement, tout confort. Pens. complète depuis fr. 1.350. Tél. 4153. Propr.: F. Stanner.
GOLFHOTEL SONNENBICHL. La maison du soleil. Pens. depuis 1.350 fr.
HÔTEL MARKTPLATZ. Restaurant réputé, chambr. à part. de 600 fr.

Mittenwald lieu de vacances d'altitude. Région de ski appréciée. Ensoleillement intense, exempt de brouillard toute l'année. 3 remontées mécaniques, 3.000 lits.

Rens.: Badischer Fremdenverkehrsverband, Freiburg/Breisgau, Vaubanstr. 6
Landesverkehrsverband Württemberg, Stuttgart-S, Etzelstraße 15

Freiburg et Schauinsland 268—1.284 m, téléférique beaux départs pour skieurs. Sentiers désenneigés, cuisine réputée à portée de toutes les bourses.

Stuttgart
Capitale de l'Etat Bade-Wurtemberg.
Métropole au milieu des forêts et des vignobles.

Du 1er Juillet au 2 Octobre 1955.
Foire Nationale de Bade-Württemberg, Höhenpark Killesberg.

LES DISPARUS DU MOIS

MAURICE LEGENDRE

Directeur de la « Casa Velasquez », professeur de littérature française à l'Université de Madrid, Maurice Legendre est décédé dans cette ville, où il résidait depuis longtemps. Il était né en 1878. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, Maurice Legendre s'était affirmé par ses travaux historiques et littéraires un des meilleurs hispanisants.

PIERRE TISSIER

Président du conseil d'administration de la S. N. C. F., Pierre Tissier est décédé à Paris des suites d'une congestion pulmonaire. Il était âgé de cinquante-deux ans. Fils du vice-président du Conseil d'Etat, il fut lui-même reçu premier au concours d'entrée à la haute juridiction. Il remplit différents emplois jusqu'à la guerre. A l'armistice il gagna Londres, fut condamné à mort par contumace et devint un des principaux collaborateurs du général de Gaulle. Réintégré au Conseil d'Etat à la Libération, il devenait en 1949 président de la S. N. C. F. Auteur de plusieurs ouvrages, dont un sur *le Procès de Riom* et un sur *le Gouvernement de Vichy*, Pierre Tissier, titulaire de la Croix de guerre et de la médaille de la Résistance, était commandeur de la Légion d'honneur.

LE DOCTEUR LANCIEN

Le docteur Lancien, député, puis, pendant de nombreuses années, sénateur du Finistère, est décédé à Carantec à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait été pendant trente-huit ans maire de Carhaix et, en cette qualité, il fut en 1943 arrêté et emprisonné plusieurs mois par la Gestapo. Le docteur Lancien avait, comme médecin-major, rendu d'éminents services en 1914-1918, d'abord au front français, puis en Roumanie, où il dirigea une mission contre le typhus.

LE PROFESSEUR GOUGEROT

Le professeur Gougerot est décédé à Paris. Professeur honoraire à la Faculté de médecine de Paris, ancien titulaire de la chaire des maladies cutanées, membre de l'Académie de médecine, le professeur Gougerot était devenu, par ses nombreux travaux scientifiques et par son enseignement, le plus illustre représentant de la dermatologie française. Il avait maintenu le prestige de l'école de Saint-Louis.

LE DOCTEUR GROSSE

L'EPIDEMIE de variole, qui a fait dans le Morbihan plusieurs victimes, a causé la mort du directeur départemental du service de santé, le docteur Grosse, qui a payé de sa vie l'énergie qu'il apporta à combattre la maladie. C'est, en effet, en soignant les deux premières victimes, deux fillettes, qu'il a contracté le mal qui devait l'emporter.

La médaille des Epidémies et la Légion d'honneur ont été décernées à titre posthume au docteur Grosse. La lutte se poursuit dans les départements de l'Ouest contre la maladie, et l'on recommande à tous de se faire vacciner.

LES SPECTACLES

THÉATRE MOGADOR
FRANCE-SOIR écrit :
Dans les grands succès de l'année 1954, il convient de rappeler au premier chef
"LES AMANTS DE VENISE"
d'après Michel ZÉVACO, musique de Vincent SCOTTO, mise en scène par Henri VARNA, qui poursuivent leur brillante carrière avec le grand chanteur
MARCEL MERKÈS

LE SPECTACLE DES SPECTACLES
LA REVUE DES FOLIES-BERGÈRE

UN ÉBLOUISSEMENT
UNE INCOMPARABLE RÉUSSITE
SENSATIONS DE PARIS AU CASINO DE PARIS
La nouvelle production d'HENRI VARNA obtient un véritable triomphe. **LYNDA GLORIA, ALFREDO ALARIA** et son ballet argentin sont longuement applaudis, ainsi que la fastueuse revue, d'un rythme et d'un luxe jamais vus jusqu'à ce jour.

PRIX LITTÉRAIRES

LE PRIX EDOUARD HERRIOT

LE groupe artistique du personnel de l'Assemblée nationale a fondé un prix littéraire annuel destiné à récompenser un roman inédit dû à un écrivain fonctionnaire. Ce prix est doté de 25.000 francs et la publication de l'œuvre couronnée est assurée par une grande maison d'édition.

D'autre part, les organisateurs de ce prix ont fondé également un club qui prend le nom de « Club littéraire de la Fonction publique ». Il est destiné, dans leur pensée, à faciliter aux écrivains fonctionnaires les moyens de s'exprimer. Il organisera des conférences, des visites guidées et publiera une revue intitulée « Domino ». Les personnes désireuses d'obtenir des renseignements, soit sur le prix Edouard Herriot, soit sur ce club, pourront s'adresser à M. René Varennes, Service des procès-verbaux, Assemblée nationale, 126, rue de l'Université, Paris.

JEAN GUEHENNO GRAND PRIX LITTERAIRE DE LA VILLE DE PARIS

LE Grand Prix littéraire de la Ville de Paris, décerné par un jury qui, sous la présidence de M. Bernard Lafay, président du Conseil municipal de Paris, réunit des écrivains et des conseillers municipaux, a été attribué pour l'ensemble de son œuvre à M. Jean Guéhenno. Le lauréat, qui est né à Fougères le 25 mars 1890, a réussi au prix d'un énorme travail personnel, car la situation de sa famille ne lui permettait guère de poursuivre ses études, à entrer à l'Ecole normale supérieure, d'où il est sorti agrégé des lettres. Il a enseigné dans plusieurs lycées parisiens, notamment à Lakanal. Collaborateur de plusieurs journaux et revues, il a publié de nombreux livres où il défend éloquemment les valeurs fondamentales de l'humanisme. Son dernier ouvrage, sur Jean-Jacques Rousseau, est un monument d'histoire littéraire. Jean Guéhenno, qui fut arrêté en 1944 pour son activité dans la Résistance, est maintenant inspecteur général de l'Education nationale. Il est officier de la Légion d'honneur.

LE PRIX CHATRIAN

LE prix Chatrian, créé par l'hebdomadaire « la Vie du Rail », a été décerné à M. Etienne Cattin pour ses deux ouvrages : « Trains en détresse » et « Ceux du Rail ».

M. Etienne Cattin est ingénieur à la S. N. C. F. C'est donc la seconde fois que ce prix annuel de littérature ferroviaire est décerné à un cheminot français. M. Charles Agniel, chef de gare principal, l'ayant reçu en 1950 pour son livre « les Laboureurs de la nuit ». Ces deux cheminots sont également titulaires du prix Vérité.

M. Cattin reçut sa récompense dans les salons du Relais gastronomique de la gare de l'Est, à l'endroit même où, au siècle dernier, Chatrian, cet autre cheminot écrivain dont le nom est resté inséparable de celui d'Erckmann, venait s'asseoir quotidiennement devant son bureau de chef de service des titres de la compagnie.

LE MUSÉE DE LA LÉGION D'HONNEUR

FERMÉ depuis 1939, le musée de la Légion d'honneur est ouvert à nouveau au public les jeudis et samedis de 14 à 17 heures. Ce musée, installé dans les bâtiments de la Grande Chancellerie, fut créé en 1924 par le général Dubail, grand chancelier, grâce à une souscription de tous les légionnaires français et étrangers. Par les soins du conservateur, M. Torre, une très importante collection, non seulement de croix et de médailles, mais de documents de tout ordre, archives, estampes, tableaux, costumes, y a été réunie. L'ensemble est tout à fait remarquable, et l'on peut dire que, actuellement, le musée de la Légion d'honneur est le seul qui soit consacré à l'histoire des Ordres. La réouverture a été marquée par une cérémonie en présence de l'actuel grand chancelier, le général Catroux, ambassadeur de France.

LA POLITIQUE DE L'AUTOMOBILE

AU cours d'une réunion présidée par M. de Liedekerke-Beaufort, les délégués des soixante-huit clubs automobiles de France et d'outre-mer ont étudié les principales questions qui préoccupent les 550.000 usagers groupés dans ces associations : coordination des transports, protection du réseau routier, police de la circulation.

Signalons, d'autre part, qu'au cours de déclarations consécutives à l'inauguration des nouvelles installations de l'aérodrome d'Orly, M. de Liedekerke-Beaufort et M. La Rochette, président de l'Automobile Club de l'Ile-de-France, ont insisté pour la création rapide de l'autoroute du Sud, qui répondrait à l'extension du trafic d'Orly.

LE CENTENAIRE DE GÉRARD DE NERVAL

A l'occasion du centenaire de la mort du grand écrivain, diverses manifestations ont eu lieu. C'est ainsi qu'une plaque a été inaugurée au foyer du théâtre Sarah-Bernhardt construit sur l'emplacement où se trouvait, il y a cent ans, la rue de la Vieille-Lanterne, où fut découvert, dans la nuit du 25 au 26 janvier 1855, le corps de Gérard de Nerval, qui s'était suicidé.

Au Père-Lachaise la tombe du poète a été fleurie. Enfin, le prix de Poésie qui porte son nom a été attribué, par un jury présidé par Francis Carco, à M. Roger Michaël pour son recueil *Grandeur nature*.

« CÉRAMIQUE »

CE titre est celui d'un recueil d'études publié par l'Académie internationale de la céramique, dont le siège est à Genève et que préside M. Henry-J. Reynaud. Rédigée en plusieurs langues par des spécialistes qualifiés, remarquablement illustrée, cette publication s'adresse évidemment à tous les amateurs de faïences et de porcelaines, mais aussi à tous ceux qui ont la curiosité des techniques et s'intéressent à l'histoire de l'art.

COLETTE COUTAZ

CATHERINE

OU

L'APPRENTISSAGE DE LA VIE CONJUGALE

PRÉFACE D'YVAN DANIEL

« SCÈNES DE LA VIE D'UN JEUNE FOYER »

1 volume..... **240 fr.**

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES
12, avenue Sœur-Rosalie, Paris

GUERRE MORTE

La guerre d'Indochine a été successivement le domaine du silence, puis la proie du sensationnel. Pendant des années, le corps expéditionnaire poussa son rocher de Sisyphe au milieu des marchands de sommeil. A Cao Bang, le destin frappa à la porte : avec l'arrivée des communistes chinois à la frontière, le problème était sorti des limites de l'épure où il était soluble pour la France. Le redressement éclatant opéré par de Lattre, le « reconditionnement » du corps expéditionnaire par l'aide américaine ne pouvaient que dissimuler et retarder les échéances inévitables.

L'histoire de cette guerre de neuf ans, menée à la petite semaine, reste à écrire.

L'éclairage en a été presque toujours — dans un paysage chaotique et divers comme les « Cent Mille Monts » — celui d'une nuit tombante dont seules émergent quelques cimes qui s'appellent : débarquement de Haïphong, 19 décembre ; Cao Bang, Langson et Vinh Yen, Hoa Binh, Ngha Lo et Nasan, Dien Bien Phu enfin, Couronne d'Epines de cette Passion.

Dans les derniers jours de la guerre, comme pour se faire pardonner d'avoir négligé pendant des années les « mercenaires » lointains d'un théâtre d'opérations secondaire, la France, qui ne leur avait donné ni les moyens de vaincre ni les raisons de se battre, décida d'en faire des héros. Alors qu'ils étaient, depuis le début, des hommes luttant contre d'autres hommes.

Loin de tous les mensonges même glorieux, *Guerre morte* est le film de la vie de ces hommes, telle qu'ils la vécurent au jour le jour, telle qu'ils la voient maintenant quand ils se penchent sur leur passé avec l'exigence de lucidité que donnent le souvenir des amis morts et ce qu'ils appellent en eux-mêmes une défaite.

Les images ont été sélectionnées parmi les dizaines de milliers de photographies prises par cette extraordinaire phalange de reporters du corps expéditionnaire, dont plusieurs ont payé de leur vie le privilège d'être les témoins de la tragédie : Kowal, Martinoff, Peraud et les autres, dont les photographies parurent un soir à Paris au hasard d'une sixième dernière, pour retomber dans l'ombre. *Guerre morte* est d'abord leur œuvre collective et anonyme, le film complet de la guerre d'Indochine reconstitué avec les séquences des combattants de première ligne.

Le réalisateur, et pour ainsi dire le scénariste : J.-P. Dannaud, a connu l'Indochine sous toutes ses phases : comme officier, comme attaché culturel, comme chef de cabinet du maréchal de Lattre. Cette diversité de perspectives donne à l'ouvrage une profondeur de champ qui fait ressortir l'intensité de documents pris sur le vif et de textes volontairement dépouillés.

On a voulu photographier l'âme de la guerre en même temps que la vie de son Soldat Inconnu. C'est lui qui parle de l'Au-Delà pour dire ce que fut son combat. *Guerre morte* est une résurrection.

Guerre morte est édité par la Société Asiatique d'Editions, 20, rue La Boétie, Paris, où il peut être souscrit au prix spécial de 3.000 francs (compte B.N.C.I. Bourse n° 13.486). La souscription est ouverte jusqu'au 15 février 1955. Au delà de cette date, l'ouvrage sera mis en vente en librairie à un prix plus élevé. *Les droits d'auteur et les bénéfices découlant de la vente seront versés aux œuvres d'Indochine.*

Murs toujours propres

chaleur bien répartie

SEUL le nouveau *système breveté Airotype* vous garantit ce résultat, car SEUL il est totalement efficace. *Demandez documentation gratuite n° 32*

COUVRE-RADIATEUR
Airotype
BREVETÉ S.G.D.G
79, Faubg Poissonnière, Paris - PRO 80-89
pose dans toute la France

LES NOUVELLES RELIGIEUSES

LE SACRE DE Mgr RUPP

En présence du nonce apostolique, de quarante évêques et de nombreuses personnalités, Mgr Rupp a reçu, en l'église abbatiale de Saint-Denis, la consécration épiscopale des mains du cardinal Feltin, archevêque de Paris, assisté des évêques de Strasbourg et de Nancy. On sait que Mgr Rupp a été nommé directeur général des œuvres pour l'immigration. Il devient en somme l'évêque des catholiques étrangers en France. A ce titre, toutes les associations qui groupent ces catholiques dans notre pays étaient représentées à la cérémonie. Ajoutons que c'est la première fois qu'un sacre épiscopal se déroulait dans la vieille église où tant de rois sont enterrés.

MORT DU R.P. SAMSON

Le R. P. Samson, qui occupa pendant trois années la chaire de Notre-Dame de Paris, est décédé dans le Calvados, où il s'était retiré depuis un certain temps. Il était âgé de soixante-dix ans. Licencié ès lettres et en droit, le R. P. Samson, qui était né à Caen, se destina d'abord au barreau. Mais la vie religieuse l'attirait. Il entra à l'Oratoire et, précédé déjà d'une brillante réputation, il se vit appeler en 1925 à Notre-Dame par le cardinal Dubois. Le retentissement des conférences de carême qu'il y donna, et dont le thème général était « l'Inquiétude humaine », fut considérable. La foule se pressait au pied de la chaire illustre, et les croyants n'y étaient pas seuls. Des critiques furent pourtant formulées contre l'interprétation que l'orateur apportait de certains points de doctrine. Le R. P. Samson se retira et se consacra entièrement aux malades, surtout aux blessés du poumon. Il laisse le souvenir d'un maître de l'éloquence et d'une âme ardemment généreuse.

LE NOUVEAU GRAND RABBIN DE FRANCE

Grand rabbin de Paris, M. Jacob Kaplan a été élu grand rabbin de France par le Consistoire central israélite, en remplacement d'Isaïe Schwartz, décédé en 1952. Né à Paris le 7 novembre 1895, M. Jacob Kaplan, après avoir occupé différents postes à Mulhouse et à Paris, fut nommé en 1939 auxiliaire du grand rabbin de France et en 1950 grand rabbin de Paris. Il est titulaire des deux Croix de guerre 1914-1918 et 1939-1945 et décoré de la Légion d'honneur à titre militaire.

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE par W.-L. LANDOWSKI

MUSIQUE CLASSIQUE

L'Orchestre philharmonique de Berlin, dirigé par Arthur Rother, a enregistré la première symphonie en ut majeur **de Beethoven, et la joue avec une certaine ampleur avant de se laisser entraîner vers un romantisme de bon aloi, tout en respectant avec soin les différents plans sonores indiqués. Au verso du même disque (Urania), l'ensemble symphonique de Radio-Leipzig, conduit par H. Abendroth, inscrit la quatrième symphonie en** si bémol **du maître de Bonn. Placée entre la troisième, plus connue sous la dénomination « Héroïque », dédiée à Bonaparte, puis retirée à Napoléon, et la cinquième, dite du « Destin », elle fait, bien à tort d'ailleurs, figure de parente pauvre dans la production du génial maître. Il est bon de se pencher vers elle et de la placer en lumière afin de favoriser son rayonnement.**

Ce sont aussi des musiciens allemands qui fixent sur microsillon les accents de deux partitions bien françaises : « la Danse macabre » de Saint-Saëns et « Espana », de Chabrier. La première de ces deux œuvres est interprétée par des virtuoses disciplinés. Ludwig est au pupitre de chef. Rien n'est laissé dans l'ombre. « La Danse macabre », établie sur des bases solides, est bien rythmée ; les soli sont expressifs, et les sonorités agréablement fondues assurent la valeur de cette petite plaque de poche prévue à 45 tours (Urania). « Espana », de notre joyeux Chabrier, mérite aussi des éloges ; l'Orchestre philharmonique de Berlin et Arthur Rother le présentent avec une rectitude parfaite, mais l'on ne trouve dans leur interprétation ni l'étourdissante fantaisie ni la gaîté truculente voulues par l'auteur... L'exécution en est trop sage, trop consciencieuse et manque du grain d'imprévu indispensable pour assurer son triomphe.

VARIETES

Les amateurs de rythmes et de percussion vont se montrer comblés par Mary-Lou Williams et ses formations qui présentent en dix morceaux différents les essais syncopés, les chants réalistes les plus variés, dignes de retenir l'attention des amis du jazz (le Club français du disque). Peut-être que les mélomanes, encore épris en notre siècle trépidant d'une ligne mélodique souple et tendre, n'y prendront pas le même plaisir et préféreront des pages plus sereines. Pour eux, Luis Mariano chantera de sa voix empreinte de charme : « Mon cœur est un violon » et « Amposta »... (La Voix de son Maître.)

Arosa

Féerie en blanc sous un ciel bleu

GRISONS ★ SUISSE ★ 1.800 MÈTRES

Forfait pour 7 jours *	lits	Fr. s. min.	Fr. s. max.
Tschuggen Grandhôtel	180	192.—	306.—
Excelsior	100	192.—	306.—
Hof Maran (nouv. bât.)	100	192.—	306.—
(anc. bât.)		176,50	265.—
Arosa Kulm	170	192.—	306.—
Des Alpes	60	176,50	265.—
Eden	80	176,50	265.—
Seehof	110	176,50	265.—
Valsana	100	176,50	265.—
Alexandra Golfhôtel	90	169.—	242.—
Bellevue	110	169.—	242.—
Berghôtel Prätschli	80	169.—	242.—
Raetia	90	169.—	242.—
Hohenfels	80	169.—	242.—
Post-und Sporthôtel	70	169.—	242.—
Rothorn-Savoy	100	152.—	242.—
Alpensonne	50	143,50	210.—
Suvretta	40	143,50	210.—
Belvédère-Terasse	65	143,50	210.—
Tanneck		126,50	173.—
Merkur	40	143,50	210.—
Surlej	40	143,50	210.—
Streiff-Juventas	50	143,50	210.—
Anita	40	140.—	190.—
Berghus	40	140.—	190.—
Touring	30	136.—	180.—
Gentiana	30	136.—	180.—
Hubelsee garni**	35	70.—	98.—

Kursaal-Casino avec jeux de la boule.

* Compris dans le forfait pour 7 jours : chambre (sans bains), supplément chauffage, les trois repas principaux, service, taxes de sport et de séjour.
** Chambres avec petit déjeuner, service, taxes.

Programme d'hiver 1955

Février 1er : ski, concours international de saut. 12 : Patinoire d'Inner-Arosa : fête de glace. 13 : Hockey sur glace, match de championnat Arosa-ZSC (Zurich). 20 : Sixième fête d'hiver d'Arosa. 24 : Concours hivernal de tir (24, 26 et 27).

Mars 6 : ski, concours de saut. 19-20 : 4me Polyathlon d'hiver (descente, fond, tir, escrime). 26-27 : ski, slalom géant des trois sommets pour le moulin à vent en argent de la Fédération néerlandaise de ski.

Région de ski idéale ; la plus grande école suisse de ski (40 instructeurs et guides) ; piste de slalom ; nouveau stade de sport (800 places) ; 4 skilifts ; tremplin de saut ; 4 patinoires ; curling rinks ; hockey ; skijöring.

Renseignements et prospectus : auprès des hôtels mentionnés et dans toutes les agences de voyages.

Association des Hôtels de sport, Arosa.

LE MOIS MUSICAL par L. MAURICE-AMOUR

PAUL PARAY

ON a beaucoup parlé d'un accident dont il aurait été victime le mois dernier. Sans doute s'agit-il de quelque bruit amplifié par la distance. Paray était en Amérique. Il correspondait régulièrement avec d'intimes amis auxquels nous avons rendu visite. Sa lettre de jour de l'An ne fait allusion à aucun accident. Ce qui est bien réel, c'est la chute d'il y a cinq ans, pendant sa promenade quotidienne dans les rues de Detroit. Un vrai footing de sportif, à toute allure. Le bras droit fracturé et mis en écharpe, il conduisit à Carnegie Hall, quelques jours plus tard, du seul bras gauche. Aussitôt, la boutade du critique américain Ollindawn fit fortune : « Il conduit d'un seul bras beaucoup mieux que d'autres chefs avec leurs deux bras... »

Pour le temps présent, Paul Paray se porte à merveille. Il est président du « Detroit Symphony Orchestra », dans le Michigan. Ce qu'on ignore ici, c'est la qualité de ces orchestres des grandes villes d'Amérique du Nord. Boston vaut Philadelphie et Detroit vaut Chicago. Chacun, à tour de rôle, s'en vient à Carnegie Hall pour les concerts dominicaux. C'est le principe inverse de nos associations symphoniques parisiennes.

Président à Detroit, Paul Paray n'en était pas moins demeuré président-chef d'orchestre chez Colonne, où il a dirigé les quatre premiers concerts de la saison d'automne. Il viendra, au printemps prochain avec la tournée d'Europe de « l'Israel Philarmonic Orchestra ». Cet éblouissant ensemble fondé par le violoniste Bronislav Huberman se compose exclusivement de grands solistes d'une valeur telle qu'on n'y voit, par exemple, non pas de violon solo attitré, mais un relais incessant au premier pupitre. Dès sa première série de concerts avec cet orchestre qui joue dans les trois grandes villes de l'Etat d'Israël — Tel-Aviv, Jérusalem, Haïfa — Paray a été sollicité au poste de président-chef d'orchestre. Il cumule ce titre en quatre lieux du globe : Paris, Tel-Aviv Detroit, Montevideo. Car partout où il passe Paray devient l'enfant chéri du public.

Ses amis Eliane et Tristan Richepin me parlent de lui avec un plaisir dont je partage la spontanéite. Eliane est la grande pianiste française qui a joué maintes fois sous la direction de Paul Paray, en France, en Amérique, en Israël. Tristan est le petit-fils de Jean, l'exubérant poète de « la Chanson des gueux » et des « Blasphèmes ». Son hérédité artistique l'a conduit sur les chemins de la musique. Organisateur de concerts internationaux, aujourd'hui directeur du département concerts-spectacles Pleyel, il est, depuis longtemps, l'impresario de Paul Paray en Amérique latine. C'est par son office que Paray fit à Buenos-Ayres, à Montevideo, à Santiago du Chili des débuts éclatants. Il me conte qu'au huitième concert du « Colon », de Buenos-Ayres, il fallut appeler la police pour contenir une foule trop délirante. Eliane et Tristan fourmillent d'histoires et d'anecdotes.

Nous parlons ensemble du compositeur, du grand musicien trop modeste qui répugne à se servir de l'estrade dont il dispose à travers le monde pour y propager sa propre musique. Il conduit celle des autres, mais pour la sienne, quelle discrétion ! C'est pourtant à ce musicien-là, à l'auteur de symphonies, de sonates de quatuor à cordes, de ballet et de messe que l'Institut a rendu hommage en l'invitant à occuper sous la Coupole le fauteuil du regretté Henri Rabaud.

Voici une excellente occasion pour contre-battre un préjugé courant : l'aversion de Paul Paray pour toute musique contemporaine. S'il est vrai qu'on le voit dédaigneux, dans sa manière de composer, de tout ce qui est incohérence et déséquilibre, s'il se veut orgueilleusement attaché à la fermeté de l'architecture, à la beauté des lignes mélodiques, à la richesse de la matière thématique, à l'élégance et à la couleur de l'orchestration, va-t-on en déduire trop hâtivement qu'il se maintient à l'arrière-garde ? Tout au contraire, cette attitude intransigeante ne manque pas d'allure, et la réussite de la plupart de ses œuvres en démontre l'efficacité. Souvenons-nous de l'accueil enthousiaste fait par le public parisien à sa « Messe de Jeanne d'Arc », en octobre 1954.

Par fidélité à lui-même, il applique de semblables principes dans le choix des œuvres contemporaines qui sont soumises à son jugement. Loin d'aborder une partition nouvelle avec méfiance, il l'examine en artiste probe et en connaisseur. Ainsi demeure-t-il loyal et strict, tel qu'il fut, tel qu'il est.

Mais n'en avons-nous pas fait un homme rigide et formel ? Quel faux portrait ce serait ! Paul Paray est resté simple et direct, plein d'humour, aussi jeune, aussi spirituel qu'au temps où, frais Prix de Rome, encore ignoré de la gloire, son talent d'improvisateur enchantait les soirées des chansonniers de Montmartre...

LE MOIS HIPPIQUE par TRÉ-HARDY

CALENDRIER INTERNATIONAL

FÉVRIER, dernier mois de repos pour les « jumpers » de concours hippique avant de reprendre leur tour de France, d'Europe ou du monde, proclame les noms des grands meetings internationaux officiels prévus pour l'année en cours. Nous avons déjà annoncé les réunions organisées par la Société hippique française sur le territoire national, voici maintenant la liste des tournois majeurs de la Fédération des sports équestres.

Ils sont au nombre de dix-sept, échelonnés de mars à novembre. Dortmund ouvre la série, du 8 au 13 mars ; Nice, 16 au 25 avril ; Rome, 30 avril au 8 mai ; Lisbonne, 15 au 25 mai, et Madrid, au début de juin, prennent la suite. Paris, dans le cadre majestueux du Grand Palais des Champs-Elysées, sera pour les Français le sommet de la saison, entre les 11 et 19 juin.

Le championnat du monde se disputera à Aix-la-Chapelle, du 1er au 10 juillet. Signalons après, Londres, 17 au 22 juillet ; Bilbao, où aura lieu le championnat international des juniors, du 9 au 13 août ; puis Ostende, 19 au 28 août, et Rotterdam, 31 août au 4 septembre.

A noter Belgrade, au début de septembre, ainsi que Pignerole, à la fin du mois.

Pour les « gens du voyage », la tournée d'Amérique est ponctuée par Harrisburg, 22 au 29 octobre ; New-York, 1er au 8 novembre, et Toronto, 11 au 19 novembre. Mais les gentlemen qui resteront en Europe auront encore Genève, 12 au 20 novembre, pour mettre un point final à leur activité.

QUELQUES NOUVELLES

ON apprend de Bruxelles que la Fédération internationale des sports équestres, au cours de sa réunion annuelle, a procédé au renouvellement de son bureau. Le prince Bernhard des Pays-Bas succède, à la présidence, au général Buron de Trannoy (Belgique). Les colonels britannique Ansell et américain Wafford ont été élus membres du comité.

Les deux « cracks » classés en tête des gagnants de 1954 sont Virtuose, propriété de Mme Villenave, et Voulette L, de l'écurie de Mme Roblin.

Le champion anglais colonel Llewellyn, qui, avec ses « jumpers » Foxhunter et Monty, remporta soixante-seize victoires internationales au cours des sept dernières années, abandonne les sports équestres.

La journée hippique des Jeux méditerranéens aura lieu à Barcelone le 25 juin.

A VENDRE ILLUSTRATION et PETITE ILLUSTRATION. Reliées 1924 à 1937, non reliées 1938 à juin 1940, et octobre 1943 à août 1944. Faire offres : GOULUT, à FRASNE (Doubs).

Ce soir DANS LE TRAIN
demain matin SUR LA NEIGE

DE PARIS

départ à	*pour*	*arrivée à*
23 »	L'ALPE D'HUEZ	10.30 ●
21.25	BRIANÇON SERRE CH.	10.30 ●
23 »	CHAMONIX	10. 1
23 »	COURCHEVEL	9.10 ●
23 »	MEGÈVE	9.20 ●
20.50	LE MONT DORE	7.14
23.35	MORZINE	10.20 ●
23. 5	LES ROUSSES	8.10 ●
23 »	SAINT-GERVAIS	8.35
23 »	VAL D'ISÈRE	10.30 ●
23 »	VILLARD DE LANS	8.50 ●

● *y compris le trajet en autocar*

VOYAGER DE NUIT
c'est gagner du temps

20% DE RÉDUCTION
AVEC LE BILLET TOURISTIQUE
pour 1500 Km., retour compris

30% DE RÉDUCTION
AVEC LE BILLET DE WEEK-END
validité 3 ou 4 jours

SNCF

A LA FOIRE DE LYON

La participation étrangère à la Foire internationale de Lyon, qui se tiendra du 16 au 25 avril, sera cette année fort importante. La Chine notamment occupera un vaste pavillon où une présentation collective a été organisée par le Comité chinois pour le développement du commerce extérieur. D'autre part, tandis que de nombreux exposants américains figureront dans leurs groupes professionnels respectifs, le gouvernement des Etats-Unis aura en plus, pour la première fois, un bureau de renseignements économiques.

PRESSE ET HORLOGERIE

Du 2 au 12 septembre 1954, dans le cadre du Festival international de musique de Besançon, s'était tenu le Salon international de l'horlogerie. A cette occasion un concours de presse avait été institué dont les participants, à la faveur d'un thème sur l'homme et l'heure, devaient décrire le Salon. Le prix de 200.000 francs n'a pas été décerné. Un prix de 100.000 francs a été attribué à M. Verline, de Lille. Quatre concurrents ont reçu chacun une montre en or.

AVIS FINANCIER

SOCIÉTÉ DES USINES CHIMIQUES RHONE-POULENC

La Société porte son capital de Fr. 6.315.000.000 à Fr. 9.472.500.000 par l'émission au prix de 5.500 francs de 631.500 actions nouvelles de 5.000 francs nominal, créées jouissance du 1er janvier 1955, réservées aux actionnaires actuels à titre irréductible à raison d'une action nouvelle pour deux anciennes de même nominal, ainsi qu'à titre réductible.

L'exercice du droit de souscription est constaté par la remise du coupon n° 6 des actions de 5.000 francs ou par l'estampillage des certificats nominatifs.

Le prix d'émission de 5.500 francs est payable :

— pour les actions souscrites à titre irréductible : la totalité à la souscription ;

— pour les actions souscrites à titre réductible :

— Fr. 1.750 par titre à la souscription et les

— Fr. 3.750 de surplus lors de la répartition.

Les souscriptions et versements sont reçus sans frais depuis le 17 janvier 1955 et continueront à l'être jusqu'au 28 février 1955 inclus, à tous les guichets des établissements suivants : SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, CRÉDIT COMMERCIAL DE FRANCE, BANQUE NATIONALE POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE, BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, CRÉDIT LYONNAIS.

Aucune souscription ne devra être adressée au siège de la Société ; celles qui lui seraient envoyées seront transmises à la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, chargée de centraliser l'opération.

(*B. A. L. O.* du 10 Janvier 1955.)

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS — DU NOUVEAU : 10% moins cher.
Hôt. BUCKINGHAM 3 ★★★ ANJ. 81-62 et Sto
43-45, r. des Mathurins - Calme et plein centre réunis. (Squ. Louis-XVI, Gare St-Lazare, Opéra, Champs-Élysées). - RÉNOVÉ - REST., THÉ, SALONS, GARAGE.

UN RADAR PERFECTIONNÉ A ORLY

En présence de nombreuses personnalités, un radar de surveillance à grande puissance a été inauguré à Orly.

C'est un radar de surveillance à grande puissance qui permet de présenter, sur les écrans d'observation, une image panoramique de l'espace aérien bien au delà de la région parisienne, de détecter ainsi et de suivre les avions qui évoluent dans cette zone de contrôle terminale. Sa couverture permet, par exemple, de détecter un appareil d'importance moyenne jusqu'à une altitude d'environ 10.000 à 12.000 mètres et une distance approximative de 150 kilomètres. Ses performances représentent le maximum atteint par la technique internationale pour ce type de matériel. Cet appareil a été construit par la Compagnie Thomson-Houston.

L'INDUSTRIE TEXTILE DU MAROC DEVANT LES IMPORTATIONS DITES « SANS DEVISES »

A la suite du reportage *le Maroc de Lyautey à nos jours,* que nous avons publié dans notre numéro de novembre 1954, nous avons reçu du président de la Fédération des industries textiles au Maroc la lettre que nous reproduisons ci-dessous :

Casablanca, le 23 décembre 1954.

L'INDUSTRIE textile du Maroc est mise en sérieuse difficulté par le régime des importations sans attribution officielle de devises.

La sentence prononcée fin 1952 par la Cour internationale de La Haye a permis progressivement à quelques citoyens étrangers de prendre en main la presque totalité du négoce textile marocain.

Ces quelques importateurs privilégiés sont seuls à pouvoir acheter en dollars dans les pays les moins chers du monde.

Grâce aux faibles droits d'entrée qui découlent du statut économique du Protectorat, ils déversent sur le marché de ce pays des tonnages de plus en plus importants d'articles textiles à des prix bien inférieurs aux prix mondiaux normaux.

Cent cinq usines de filature, de tissage ou de bonneterie, traitant laine, coton, jute, rayonne ou fibranne, et faisant vivre 40.000 personnes, sont injustement condamnées au chômage par un pareil régime.

Comment l'industrie lainière peut-elle soutenir la concurrence faite par l'importation massive de vieux vêtements souvent collectés à l'étranger au nom d'une œuvre charitable ? Comment les industriels marocains, qui doivent s'approvisionner en coton au cours mondial de 310 francs le kilo, peuvent-ils tenir devant les affaires similaires du Portugal et de l'Union indienne, qui, par suite d'une aide gouvernementale, reçoivent ce même coton à 150 francs ? Comment la bonneterie peut-elle lutter contre l'entrée de chaussettes fabriquées en Extrême-Orient et qui arrivent au prix de la matière première ?

Dans tous les pays, s'il y a une industrie dont la présence se justifie, c'est bien celle des textiles. Après l'alimentation, n'est-ce pas le vêtement qui est le besoin le plus important de l'homme ?

Il ne peut naturellement être question d'aider des affaires qui ne peuvent se maintenir qu'à l'abri d'une protection artificielle. Mais la preuve est faite, au Maroc, que ces entreprises sont parfaitement viables dans une économie normale. Elles ne luttent que pour la disparition d'une suite d'anomalies économiques et elles ne réclament que la suppression des importations en dumping caractérisé.

Si les pouvoirs publics ne peuvent faire cesser les injustices dont souffre une des branches principales de l'activité du pays, les usines fermeront leurs portes les unes après les autres, des milliers de travailleurs perdront le bénéfice de dix ans d'apprentissage et de vie meilleure et seront prêts à sombrer dans tous les extrémismes.

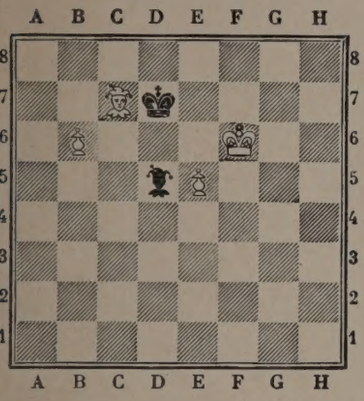
P. BOUSQUET.
président de la Fédération
des industries textiles au Maroc.

LES JEUX PAR ANDRÉ CHÉRON

LES ÉCHECS (N° 126)

Solution de l'étude n° 129
André Chéron

Journal de Genève, *9 mars 1954*



Les blancs jouent et gagnent.

Afin de bien comprendre la solution, nous devons d'abord voir la réfutation de quelques fausses manœuvres.

1. Fç7-d6 ne mène à rien, tant que le fou noir est sur d5, à cause de Rd7-ç6. — 2. Fd6-ç7 ! (et non 2. Fd6-ç5 ?, Rç6×ç5. Nulle, car si 3. b6-b7, Fd5×b7 ; ou si 3. é5-é6, Rç5×b6 ; 4. é6-é7, Fd5-ç6) 2. ... Rç6-d7 ! revenant à la position initiale.

De même 1. Fç7-b8 ne mène à rien, Rd7-ç6 ; 2. Fb8-ç7 ! (et non 2. Fb8-a7 ?, Rç6-b7. Nulle ; 3. é5-é6, Fd5×6 ; 4. Rf6×é6. Position nulle n° 518, page 591, de *Chéron : Nouveau traité complet d'échecs. La fin de partie*) 2. ... Rç6-d7 ! revenant à la position initiale.

Solution

1. Rf6-f5 !, Fd5-é6+ (si 1. ... Fd5-ç4 ; 2. Fç7-d6 ! texte. Si 1. ... Rd7-é7 ; 2. Fç7-d6+, Ré7-d7 ; 3. Fd6-b4, Rd7-ç6 ; 4. Fb4-a5, Rç6-b5 ; 5. é5-é6, Rb5×a5 ou Rb5-ç6 ; 6. é6-é7). — 2. Rf5-g5 (ou 2. Rf5-g6) 2. ... Fé6-ç4 (si 2. ... Fé6-d5 ; 3. Rg5-f6 ! texte). — 3. Fç7-d6 ! (menace 4. b6-b7), Fç4-d5 (si 3. ... Rd7-ç6 ; 4. Fd6-ç5 !, Rç6×ç5 ; 5. b6-b7 ; ou 4. ... Fç4-d5 ; 5. Fç5-é3. Si 3. ... Fç4-a6 ; 4. Rg5-f6, Rd7-ç6 ; 5. Fd6-ç7 et 6. é5-é6 ; ou 4. ... Fa6-b7 ; 5. Fd6-b4). — 4. Rg5-f5 ! (et non 6-b4, Rd7-é6. Ni 4. Rg5-f6, Rd7-. Fd6-ç7 !, Rç6-d7) 4. ... Rd7-ç6 . 4. ... Fd5-é6+ ; 5. Rf5-f6, Fé6-d5 ; 6. Fd6-b4). — 5. Fd6-ç7 (menace 6. é5-é6. Et non 5. Fd6-ç5 ?, Rç6×ç5. Nulle) 5. ... Rç6-d7 ; 6. Rf5-f6 ! revenant à la position initiale, mais avec f aux noirs. Là est la différence. Le zugzwang va forcer le fou cesser de commander b7, ce qui permettre au fou blanc de se rendre n a5. Il suit 6. ... Fd5-ç4 (si 6. ... Fd5-f3 ou R noir joue ; 7. é5-é6 gagne). — 7. Fç7-d6, Rd7-ç6. — 8. Fd6 ç5 ! (décisif maintenant que le fou noir ne commande plus b7, car si 8. ... Rç6×ç5 ; 9. b6-b7 gagne) 8. ... Rç6-d7 (forcé pour parer la menace 9. é5-é6). — 9. Fç5-b4, Fç4-b3 (si 9. ... Rd7-ç6 ; 10. Fb4-a5). — 10. Fb4-a5 ! (menaçant 11. b6-b7 gagne, le fou blanc interdisant maintenant ç7 au roi noir) 10. ... Fb3-d5. — 11. é5-é6+ !, Rd7-d6 ou ç6 ou ç8 (si 11. ... Fd5×é6 ; 12. b6-b7. Si 11. ... Rd7-é8 ; 12. Rf6-é5, Fd5-b7 ; 13. Ré5-d6, Ré8-d8 ; 14. é6-é7+, Rd8-é8 ; 15. Fa5-b4 et 16. Rd6-ç7). — 12. é6-é7, Rd7. — 13. b6-b7, Fd5×b7. — 14. Rf6-f7 gagne.

Pour achever de démontrer l'exactitude des règles que j'ai énoncées dans ma précédente chronique d'échecs, concernant la fin de partie fou et deux pions séparés contre fou sur couleur différente, je donne encore mes trois études suivantes, publiées toutes trois au *Journal de Genève* du 9 mars 1954.

N° 130. — Blancs : Rf4, Ff8, Pé3, Pb4. — Noirs : Rd5, Fd3.

Les blancs jouent et gagnent.

1. Fé7, Ré6. — 2. Fç5, Rd5. — 3. Ff8 !, Fç2. — 4. Pb5, Fd3. — 5. Pb6, Fa6 (si 5. ... Rç6 ; 6. Fç5). — 6. Fé7 (et non 6. Fb4 ?, Rç6. Nulle ; 7. Fa5, Rb5 ; 8. Pé4, R×a5) 6. ... Rç6. — 7. Fd8, Rd7. — 8. Fç7, Ré6. — 9. Pé4, Fb7. — 10. Pé5, Fç6. — 11. Rg5 (le roi blanc va menacer de venir en d8 par f8-é8). — 11. ... Fé4. — 12. Fd6 coup d'attente, Fd5. — 13. Rg6, Fb7 (si 13. ... Rd7 ; 14. Rf6, Rç6 ; 15. Fç7, Rd7 ; 16. Rf5 ! voir N° 129). — 14. Rg7, Fd5. — 15. Rf8, Rd7 ! (si 15. ... Fç6 ; 16. Fç7, Rd7 ; 17. Rf7, Fd5+ ; 18. Rf6). — 16. Fç7 !, Fç4 (si 16. ... Ff3 ; 17. Rf7 et 18. Rf6). — 17. Rg7 !, Fb3 (si 17. ... Ré6 ; 18. Pb7). — 18. Rf6, Fd5. — 19. Rf5 ! gagne, comme au n° 129.

N° 131. — Blancs : Rf5, Fa4, Pb5, Pé4. — Noirs : Rd6, Fd4.

Trait indifférent. Partie nulle.
Trait aux noirs. Nulle.

1. ... Fç3. — 2. Pb6, Fd4. — 3. Pb7, Fa7 ! (1). — 4. Fb3 ou b5 (2), Ré7 ! Nulle.

Si le roi blanc vient en a6 ou b6, le fou noir reste immobile en b8, et le roi noir quitte é7 ou y revient. Autrement, le roi noir reste immobile sur é7, et le fou noir joue sur la diagonale b8-h2. Il n'y a pas de gain possible.

Commentaires

(1) et non 3. ... Rç7 ?. — 4. Fç6 gagne, Fa7. — 5. Fd5 ! (et non 5. Pé5 ?, R×ç6. Nulle ; 6. Pé6, Rç7 ! ; 7. Pé7, Rd7). — 5. ... Rd6 (si 5. ... Rd7 ; 6. Rf6, Fd4+ ; 7. Pé5, Rç7 ; 8. Rf5, Fa7 ; 9. Pé6, Rd6 ou Rd8 ; 10. Rf6 ; ou 9. ... Fd4 ; 10. Pé7). — 6. Rf6 ! (menace 7. Pé5+), Fd4+. — 7. Rf7, Fa7 (si 7. ... Rç7 ; 8. Ré6, et 9. Pé5). — 8. Ré8, Rç7. — 9. Ré7 gagne.

(2) pour répondre à 4. ... Rç7 ? par 5. Fd5 ou 5. Fa6 gagne.

Si 4. Rf6, Rç7 ! — 5. Fç6 (5. Pé5, R×b7), R×ç6. — 6. Pé5, R×b7. Nulle.

Ou si 4. Pé5+, Ré7 ! Nulle ; et non 4. ... Rç7 ?. — 5. Pé6 ! gagne (mais pas 5. Fç6 ?, R×ç6. Nulle ; 6. Pé6, Rç7 !). — 5. ... Fç5 (5. ... Rd6 ou Rd8 ; 6. Rf6). — 6. Fç6.

Trait aux blancs. Nulle.

A) Si 1. Fd1, Rç5. — 2. Fé2, Rd6. — 3. Fç4, Fç3 (et non 3. ... Rç5 ? ; 4. Pé5 gagne, Fç3 ; 5. Pé6, Rd6 ; 6. Pb6, Fd4 ; 7. Pb7, Fa7 ; 8. Rf6 ; ou 4 ... Ff2 ; 5. Pé6, Fh4 ; 6. Rg6, Rd6 ; 7. Rf7, Fd8 ; 8. Fé2, Fh4 ; 9. Ff3, Rç5 ; 10. Fç6, Rd6 ; 11. Fd7, Fd8 ; 12. Pb6, Fh4 ; 13. Pb7, Rç7 ; 14. Fç8). — 4. Ff7 (4. Pb6, Rç6. Ou 4. Fd5, Rç5 ; 5. Fç6, Rd6) 4. ... Fd4. 5. Fé8, Ré7. — 6. Fç6, Rd6. Nulle.

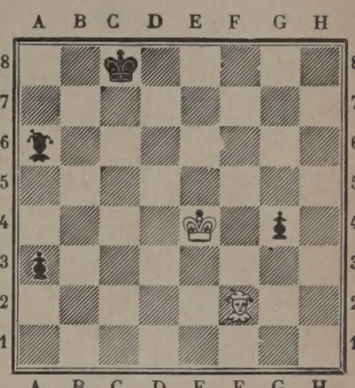
B) Si le roi blanc essaie de venir en a6, les noirs lui barrent aisément la route, ce qui est la défense la plus simple. Quand le roi blanc est en é8, le roi noir reste immobile sur d6, et le fou noir joue des coups d'attente sur b6 ou a5.

Quand le roi blanc est en a4 ou b4, le fou noir reste immobile sur b6, et le roi noir joue des coups d'attente sur é5 ou d6.

L'occupation de la case a6 par le roi blanc ne gagnerait pas, comme l'a montré mon étude N° 128.

Etude N° 132, par André Chéron.

Journal de Genève, *9 mars 1954*



Les blancs jouent et font partie nulle.

PETIT PROBLÈME

LES 12 PIÈCES D'OR

Sur 12 pièces d'or, il y en a une fausse qui ne se distingue des 11 autres que par son poids légèrement différent, sans qu'on sache si la pièce fausse est plus lourde ou plus légère.

Pour découvrir la pièce fausse on ne dispose que d'une balance rudimentaire permettant seulement de comparer le poids des pièces entre elles.

Quel est le nombre minimum de pesées nécessaires pour pouvoir désigner à coup sûr la pièce fausse ?

LE BRIDGE (N° 130)

Dans notre dernier numéro, nous avons omis — et nous nous en excusons — de publier l'étude n° 114. C'est pourquoi les bridgeurs trouveront ci-dessous, exceptionnellement, cette étude suivie de sa solution.

ÉTUDE N° 114

LE MORT
♠ R V 4 2
♡ A 2
◇ A V 9 4
♣ 7 4 2

♠ 9 5
♡ R D V 10 8 6
◇ 7 2
♣ R D V

NORD
OUEST EST
SUD

Les enchères :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♠	2 ♡	3 ♠	passe
4 ♠			

Ouest entame du ♡ R, Nord joue l'as, Est ♡ 3 et Sud ♡ 5.

Sud joue alors ♠ A D puis ♠ R, sur lesquels Est fournit trois petits ♠.

Sud continue par ♣ A puis ♣ 3. Ouest prend, passe tous ses ♣, puis ♡ D, Est et Sud fournissant chaque fois la couleur jouée.

Nous sommes alors arrivés à la position suivante :

LE MORT :
♠ V
◇ A V 9 4

♡ V 10 8
◇ 7 2

NORD
OUEST EST
SUD

Que doit jouer Ouest maintenant ?

SOLUTION

Évidemment ♡ V et surtout pas ◇.

En effet, si c'est Sud qui a le dernier ♡, vous n'avez rien gâté en faisant couper le mort, car Sud l'aurait fait lui-même.

Tandis qu'en jouant ◇ vous pouvez livrer le contrat à Sud si ses cinq dernières cartes sont, outre un atout : ◇ R 10 x x ; ou R 10 x et un petit ♡ ou un petit ♣.

Dans le cas où Sud aurait bien ◇ R 10 x x, il défaussera bien un ◇ d'une main sur le ♡ V et coupera de l'autre, mais il n'en retirera aucun avantage et il aura quand même besoin de deviner la place exacte de la ◇ D pour réussir son contrat.

ÉTUDE N° 115

♠ A R 5
♡ 5 4 2
◇ R 6 5
♣ 8 5 3 2

Entame ◇ D

NORD
OUEST EST
SUD

♠ V 10 9 4 2
♡ A R D 6 3
◇ A 3
♣ A

Les adversaires s'étant tus, Sud joue 6 ♠. Ouest entame ◇ D. Plan de Sud?

ANDRÉ CHÉRON.

LAGHOUAT OFFRE UNE BOURSE A UN ARTISTE

Laghouat est une des plus belles oasis du Sahara septentrional. Le site, le folklore, l'artisanat y sont également dignes d'attention. Afin de se faire mieux connaître, Laghouat a créé une bourse qui sera attribuée à un ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris ou de l'Ecole des Arts décoratifs, pensionnaire ou ancien pensionnaire de la Villa Abd el Tif, lauréat du grand prix artistique de l'Algérie, etc. Pour 1955, le montant de la bourse est de 50.000 francs.

Le candidat retenu bénéficiera gratuitement, pendant son séjour, d'un confortable logement et de toutes facilités de déplacement. Il devra, en échange, s'engager à résider pendant vingt jours au moins dans la commune mixte, à exposer à Laghouat pendant quarante-huit heures les œuvres qu'il aura exécutées et à céder gracieusement à la commune mixte l'une de ses productions.

Il y a là pour un jeune artiste une précieuse occasion de travailler dans un des plus beaux sites de l'Afrique du Nord. Oasis saharienne et ville de montagne en même temps, Laghouat offre une délicatesse de lumière et une exubérance de végétation, avec ses jardins sous les palmiers élancés, qui sont un véritable enchantement, et, pour un peintre, un appel de chaque instant.

Les candidatures seront reçues jusqu'au 25 février 1955 par l'administrateur chef de la commune mixte de Laghouat (Sud-Algérie).

S.N.E.P. IMPRIMERIE BOBIGNY. — Dépôt légal 1er trimestre 1955. N° 402. — Printed in France.

Dans nos boîtes carton, doublées d'un solide sachet intérieur de protection, notre MACARONI " TROIS ÉTOILES " ne subit aucune altération p
la lumière. Il y demeure à l'abri de l'air, de l'humidité, des odeurs ambiantes et de toute attaque par les charançons ou autres insectes.
Grâce à cet emballage hermétique, notre MACARONI "TROIS ÉTOILES" conserve indéfiniment son goût savoureux et toutes ses qualités sans égale